



B. VII

7





BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS;

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des
Romans anciens & modernes, François, ou
traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes
& des Notices historiques & critiques concernant
les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les
Mœurs, les Usages du temps, les circonstances
particulières & relatives, & les Personnages
connus, déguisés ou emblématiques.*

AOÛT 1783.



209732
4. 3. 27

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine,
pour Paris;

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Libraire
Imprimeur, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

1152

1152

1152

1152

1152

1152

1152

1152

1152

1152

1152

1152

1152

1152



BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

AOUT 1783.

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

EVELINA,

OU

*L'ENTRÉE d'une jeune Personne dans
le Monde ; traduit de l'Anglois. 3 vol.
in-12, 2^e édition. A Amsterdam.*

CE Roman ne répond pas entière-
ment à son titre. Evelina ne fait par
ignorance que de légères fautes : elle

A ij

n'a rien de bien piquant sous ce premier point de vue. Qu'elle est au contraire intéressante & naïve dans sa passion ! que la reconnoissance du père est touchante ! Il y a beaucoup de personnages dans ce Roman. A peine y en a-t-il trois (Evelina, son tuteur & son père) qui soient nécessaires à la charpente du Roman ; c'est un reproche que les Anglois ont toujours mérité. Sans doute ils savent peindre la scène, les costumes, & conserver à chaque Acteur son habit, son geste, son ton : c'est l'imitation de la Nature, mais non pas de la Nature embellie. Les graces leur sont inconnues ; la bourgeoisie, qui figure toujours dans leurs Romans, a un accent si dur, des manières si chargées !

Allons plus loin, & reprochons-leur encore de se renfermer dans un cadre trop étroit. Des méprises, une foule qui sépare dans un lieu public des Amans, des voyages, des fuites : voilà les ressorts de leurs Romans. Hormis Lovelace, c'est toujours des caractères ressemblans à Paméla, à Grandisson : c'est une vertu si honnête... ; les passions

ont si peu de nuances. . . . Du premier coup-d'œil vous avez tout deviné, hormis les Episodes. Une intrigue remplit trois Volumes. Une fois arrivé à la fin, qu'avez-vous lu ? une action bien simple, bien une. Qu'avez-vous vu ? un amour qui alloit tout seul, une convenance parfaite. . . . Cependant, vous êtes-vous ennuyé ? le Livre est-il tombé de vos mains ? non. Avez-vous eu quelque plaisir ? oui & non. Il y a donc un art qu'on n'apperçoit point, & qui file & recule un dénouement ? oui. Vous n'avez ni ri, ni pleuré ; rien ne vous a paru assez essentiel, & rien ne vous a paru fait pour être rejeté. Voilà la magie des Anglois, celle que nous n'avons point, parce que nous mettons plus d'esprit, & que l'esprit a une allure plus prompte.

Nous croyons qu'on peut juger quelquefois une Nation sur ses Romans. Dans ce sens, que nous apprennent les Romans Anglois ? Des bâtards, des enfans retrouvés, des payfannes, des mariages disproportionnés : cela veut-il dire qu'il y a beaucoup de bâtards, &

que la bâtardise n'emporte point une tache originelle ; qu'il y a des pères assez inhumains pour abandonner leurs enfans , & des Mylords qui épousent à tort & à travers des Payfannes , des Bourgeoises ? N'aurions-nous pas raison de le croire ?

Il est rare que la scène de nos Romans François ne soit dans la haute qualité , & que tout ne soit décent dans le maintien & dans le style de nos personnages. Cette réserve pourroit prouver que nous avons de l'urbanité , de la politesse , & que nos oreilles & nos yeux aiment la chasteté. C'est une autre combinaison en Angleterre : les injures les plus fortes , les plaisanteries les plus ridicules , une bassesse étrange , tout cela se rencontre dans leurs Romans. On ne voit promener les Héros que du Ranelagh au Waux-Hall, du Waux-Hall au Panthéon , parmi le Peuple, où la foule est si grande , où la liberté est si outrée ; on est obligé de tourner rapidement les feuilles. Conclura qui voudra ; nous , nous ne voulons du mal à personne.

Mais pourquoi des Petits-Maîtres si gauches ? faut-il des Petits-Maîtres dans les Romans , quand la Nation n'en a point ? pourquoi ces apostrophes contre les François , qui en vérité sont plus que traitables ? pourquoi , quand ils sortent de leur monotonie , les Anglois peignent-ils des scélérats aussi noirs ? pourquoi leurs héroïnes sont-elles si naïves ? pourquoi toujours des tables à jeu , le bal , & le punch ? pourquoi... ? mais on diroit que nous ne connoissons point les bons Romans Anglois ; c'est parce que nous les estimons , que nous voudrions en trouver un plus grand nombre. Tous ces défauts , que nous leur reprochons , tiennent au goût national ; il faut bien mettre sous les yeux de la Nation les spectacles qu'elle aime , & le tableau des passions qui lui sont particulières : c'est le cachet national que les bons Ecrivains n'ont garde de rejeter. N'oublions point que dans un Etat où le Peuple est quelque chose , on doit parler au Peuple. Shakespéare donna l'exemple. En France , le Peuple a des Livres pour lui , les Tréteaux de Nicolet & Jeannot.

Londres a aussi ses Nicolet & ses Jean-not : si nous reprochons aux meilleurs Ecrivains Anglois des tableaux dégoûtans , quelles horribles nudités les Tré-teaux élevés sur les bords de la Tamise doivent - ils offrir ? le Nicolet François , à coup - sûr , est cent fois plus délicat que son rival ou son émule.

Le Roman d'Evelina est écrit en Lettres. Cette coupure jette trop de froideur , & nécessite des reprises trop fréquentes. Nous ne suivrons pas toujours cette marche. Commençons :



EVELINA étoit jeune encore , plus qu'on ne l'est à vingt ans , parce qu'elle avoit toujours vécu à la campagne , presque solitaire , sous la tutèle de l'honnête M. Villars. Quel homme que ce tuteur ! Il étoit vieux , mais il avoit été jeune , & sa jeunesse avoit été aussi sage que sa vieillesse l'étoit : point de passions. Des sens ? presque point ; de la vertu ? beaucoup ; & un cœur fait pour l'amitié ! c'est peu dire ;

il étoit fait pour honorer un tendre père. Il ne l'avoit jamais été , & déjà il en avoit rempli deux fois les touchans & respectables devoirs. Avec quelle candeur il avoit élevé deux Demoiselles , belles , vives , sensibles ! Ses entrailles parloient : son cœur... ! ah ! son cœur... ! M. Villars étoit bien vertueux. Ses pupilles lui donnèrent des chagrins , car elles furent malheureuses. Il pleura , les consola ; & quand elles n'avoient plus ni père ni mère , il leur restoit. . . . Il vivoit à la campagne , parce qu'il aimoit à penser ; il vouloit y vivre , parce qu'il avoit deux ames neuves à former.

Avant de parler d'Evelina , commençons par Miss Evelyn sa mère ; ou plutôt , faisons connoître le père de Miss. M. Villars en avoit été le gouverneur. Son Elève l'avoit toujours respecté & aimé. Si l'éducation étoit , comme on dit , une seconde nature , M. Evelyn auroit mieux profité des leçons de son Gouverneur. Il les oublia en partie ; & (ce qui le rend un peu excusable) il les oublia , dans une circonstance où il est rare que les leçons

fassent beaucoup. L'amour & la jeunesse, quel Gouverneur peut lutter contre ces écueils ! M. Villars gronda son Elève, comme l'amitié fait gronder : il n'y avoit plus de remède ; les nœuds étoient mal assortis ; c'étoit un aveuglement total. La honte , le repentir , l'obligèrent de quitter Londres , & de se fixer en France. M. Villars ne l'y suivit point : c'étoit un sage ; il resta au port. L'infortuné ne survécut que deux ans à son mariage. Avant d'expirer , il écrivit ce billet : « Mon ami , que votre humanité vous fasse oublier un juste ressentiment ! un père , qui craint pour sa fille , la lègue à vos soins. O Villars ! écoutez - moi ; prenez pitié de moi ; secourez-moi » !

Quelle lettre pour l'honnête M. Villars. Il ne put voler. . . . Un de ses amis assista à l'ouverture du testament. Evelyn lui laissoit mille livres sterling & la tutèle de sa fille. Ce dernier legs toucha sensiblement M. Villars ; il le recueillit avec un soin religieux. Sa pupille n'étoit pas destinée à le faire jouir tranquillement de son ouvrage : elle fut rappelée à Paris par sa mère. Quelle

mère ! c'étoit une Marâtre : elle étoit belle ; elle fut jalouse de la beauté de sa fille. Pauvre enfant ! qu'elle paya cher des appas que le Ciel lui avoit prodigués ! Un cœur excellent fut contraint de fuir une mère qui la repouffoit , & qui la regardoit avec les yeux d'une rivale ! Eh ! depuis quand la Nature se méprend - elle ? Dans les bras de qui Miss Evelyn va-t-elle se jeter ? Vous n'étiez point-là , honnête tuteur ; vos pareils sont rares : mais les Sir John Belmont se rencontrent par - tout. Sir John étoit , dans l'expression angloise , *un jeune débauché*. Il épousa , parce que la vertueuse Miss vouloit un époux , & parce qu'un engagement contracté en présence des Autels , ne lui coûtoit pas plus qu'un autre. Une fois satisfait , il brûla le contrat de mariage , & nia d'avoir jamais été uni à Miss Evelyn. Il est parti.

Miss n'a que des larmes. Je me trompe ; il lui reste le souvenir de son tuteur : c'est dans son sein qu'elle va se jeter. L'imprudente n'avoit rien prévu. Sir John triompha des recherches de M. Villars ; les Tribunaux condamnèrent

Mifs. Toute l'Angleterre prononça en sa faveur ; sa jeunesse , son innocence étoient des garans de sa réclamation. Les vices de Sir John prouvoient contre lui : mais les Tribunaux ont des formes cruelles qu'il faut respecter. Mifs vécut dans la retraite auprès de son tuteur. Elle mit au monde une fille , & mourut : c'est encore dans les bras de M. Villars que cet enfant fut remis. Il en reçut le dépôt avec douleur. Qu'alloit-il devenir ? déjà deux exemples l'effrayoient. Comment élèvera-t-il sa pupille ? loin , bien loin du monde : cette pupille , c'est Evelina ; c'est notre Héroïne.

Elle étoit parvenue à cet âge où les Demoiselles ont tant d'avantages. Son aimable ignorance la rendoit doublement belle. Quelle joie pour M. Villars ! sa pupille n'avoit pas un seul de ces desirs , pas une seule de ces fantaisies qui troublent notre repos , & font qu'on voudroit être où l'on n'est pas. Bon Dieu ! Londres , le monde , les plus belles choses , ne valoient pas M. Villars , la campagne , ses Livres , & son amie Mifs Mirvan. Mifs Mirvan

étoit aussi dans une maison à la campagne, une grande partie de l'année. Evelina alloit la visiter. Ce sont ces visites qui firent sa destinée. M. Villars avoit des pressentimens qui l'effrayoient. Avec quelle peine il donna la dernière fois son consentement à un séjour de courte durée. « Cette lettre , écrivoit-il à Ladi Howard , vous sera remise par mon enfant . . . , l'enfant de mon adoption , de mon affection. Privée des plus doux liens de la Nature , elle mérite de trouver des ressources dans le sein de l'amitié. Je vous l'envoie innocente comme les Anges , pure comme le jour ; & avec elle je vous envoie le cœur de votre ami , son unique espoir sur la terre , l'objet de ses plus tendres soins. Pour elle seule , Madame , j'ai souhaité de vivre encore ; pour elle seule je suis prêt à mourir avec joie. Rendez-la moi avec toute l'innocence qu'elle vous apporte , & vous aurez rempli mes plus chères espérances ».

Ajoutons à cette lettre la réponse de Ladi Howard , tante de la jeune Mirvan ; elle fera connoître Evelina.

« Le ton solemnel que vous employez en m'envoyant votre fille , a diminué en quelque sorte le plaisir que me faisoit cette marque de votre confiance. Je crains que vous ne souffriez trop de votre complaisance ; & dans ce cas je me reprocherois la vivacité avec laquelle je vous ai demandé cette faveur. Mais souvenez-vous , Monsieur , qu'elle n'est qu'à une petite distance de chez vous , & foyez assuré que je ne la retiendrai pas un instant au - delà du terme que vous fixerez à son absence.

» Vous voulez savoir ce que je pense d'elle ? c'est un petit Ange ; & je ne m'étonne plus que vous vous attribuiez sur elle des droits exclusifs : mais vous devez sentir combien il vous sera difficile de conserver ces droits , à la longue.

» Sa physionomie & toute sa figure s'accordent pleinement avec l'idée que je me formois d'une beauté parfaite. Si j'avois ignoré de qui elle tient son éducation , j'aurois été en peine , au premier coup-d'œil , de son esprit : elle a la même douceur dans ses manières , les mêmes graces dans sa démarche ,

qui distinguoient si favorablement sa mère. Son caractère est l'ingénuité, la naïveté même; & quoique douée d'un jugement exquis & d'une grande pénétration d'esprit, elle y joint un certain air d'inexpérience & d'innocence, qui la rend on ne peut pas plus intéressante.

» Vous aviez tort de regretter la retraite dans laquelle elle a vécu; un penchant naturel à obliger, & des façons infiniment prévenantes, lui tiennent lieu de cette politesse qu'on acquiert dans le grand monde. Je remarque avec satisfaction que cette aimable enfant s'attache de plus en plus à ma petite nièce ».

Tous nos Lecteurs connoissent maintenant la douce Evelina. Elle n'est plus sous les regards de son sage tuteur; la voilà partie. Elle est à Londres: Madame Mirvan l'emmène; cette Dame vient retrouver son mari, Capitaine des Vaisseaux, qui a terminé un long voyage. Madame Mirvan étoit honnête, & les femmes de bien regrettent comme elle l'absence d'un mari. Elle aime Evelina, & l'a emmenée à Londres. Evelina

n'avoit point refusé de voyager. O mon Dieu , non. Quand on est jeune , n'est-ce pas d'abord le mouvement que l'on cherche ? Voyons de quelle manière elle a prié M. Villars. « Cette maison est le séjour de la joie ; chaque physionomie annonce la gaieté ; tout le monde vous aborde , un souris sur les lèvres. Je ne fais que rôder pour m'amuser de la confusion qui y règne. On prépare une chambre sur le jardin , pour servir de cabinet d'étude au Capitaine. Lady Howard n'est pas un instant à la même place ; on court de chambre en chambre , on donne des ordres , on les révoque , on en donne de nouveaux : tout est en désordre & en agitation.

» J'ai une prière à vous faire , mon cher Monsieur ; j'espère que vous ne m'accuserez point d'abuser de vos bontés. Lady Howard veut absolument que je vous écrive. Comment m'y prendre ? une prière suppose des besoins ; & m'en avez-vous jamais laissé ? Je suis confuse d'avoir commencé cette lettre ; mais ces chères Dames sont si pressantes ! je ne puis m'empêcher de l'avouer , les plaisirs auxquels elles m'in-

vitent de prendre part me tentent beaucoup, pourvu toutefois que vous ne les désapprouviez pas.

» Elles vont faire un court séjour à Londres. Le Capitaine les y joindra dans peu de jours. Madame Mirvan sera accompagnée de sa fille. Quelle délicieuse partie ! Et cependant je ne me sens pas une envie excessive de les suivre ; du moins je crois que je demeurerai avec plaisir si vous le desirez. Me seroit-il permis de souhaiter quelque chose sans votre agrément ? Décidez, je vous prie, sans craindre de me gêner ou de m'affliger. Tant que je serai dans l'incertitude, j'espérerai peut-être ; mais dès que vous aurez prononcé, je n'aurai rien à répliquer.

» Elles me disent que Londres est actuellement dans son brillant. Deux Spectacles . . . , l'Opéra . . . , le Ranelagh . . . , le Panthéon Vous voyez que je fais déjà tous ces noms par cœur. Néanmoins je n'ai encore rien disposé pour mon départ ; & s'il faut que je reste, je les verrai monter en chaise, sans qu'il m'en coûte un soupir, quoique je sois sûre de ne

plus retrouver une occasion comme celle-là. Leur joie sera si complète, qu'il est naturel de vouloir la partager.

» Suis-je donc enforcélée ? je me proposois, en commençant, de ne pas insister : mais ma plume , mes idées l'emportent ; je l'avoue malgré moi, votre consentement me tient à cœur.

» Je me repens déjà d'avoir laissé échapper cet aveu ; oubliez, je vous supplie, ce que je viens d'écrire, si ce voyage vous déplaît.

» Adieu, mon très-honoré, mon très-respecté, mon très-aimé père : car comment puis-je vous appeller autrement ? Si vous me refusez, je suis sûre que ce ne sera pas sans de fortes raisons, & je ne doute pas que je n'y souscrive volontiers. . . . J'espère cependant. . . . peut-être pourrez-vous me laisser aller ».

Réponse de M. Villars.

« Je n'ai pas la force de résister à une sollicitation pressante. Loin d'usur-

per sur vous , mon enfant , une autorité qui porte atteinte à votre liberté , je ne consulte que la prudence pour m'épargner les angoisses du repentir. Votre impatience de voir Londres ne me surprend point , puisque la vivacité de votre imagination vous peint cette Ville avec des couleurs si avantageuses ; je souhaite seulement que votre attente ne soit pas trompée. Vous refuser , ce seroit exalter vos idées. Je ne demande pas mieux que de contribuer au bonheur de mon Evelina ; ainsi , je vous accorde mon consentement. Partez , mon enfant ; que le Ciel soit votre guide ! qu'il vous conserve & vous fortifie ! qu'il écarte de votre personne le vice , autant qu'il est éloigné de votre cœur ! qu'il me donne enfin la dernière consolation que je lui demande , celle de fermer les yeux dans les bras d'une fille qui m'est si chère & qui mérite tant de l'être » !

Evelina n'attendoit que cette permission pour partir. La voilà à Londres ; elle peint dans une de ses lettres l'étonnement d'une jeune personne de

Province qui arrive dans la Capitale du Royaume. Nous emprunterons encore ses expressions : elles sont si vraies ! Elle avoit vu le Spectacle , elle étoit enchantée de Garrick ; chacun de ses regards , disoit-elle , est *une parole*. Elle s'étoit promenée dans le Mail du Parc Saint-James , & n'en avoit point admiré le Palais ; elle attendoit avec impatience le moment où on lui tiendrait la promesse de la mener à la promenade dans les jardins de Kensington. Mais laissons-la parler elle-même des choses qui l'intéressoient beaucoup sans doute.

« Nous avons passé notre matinée , écrivoit-elle à M. Villars , à courir les boutiques pour acheter des étoffes , des bonnets , des gazes : ces boutiques sont amusantes ; vous voyez dans chacune une demi-douzaine d'hommes , qui , à force de révérences & de souris , cherchent à être remarqués. On nous conduisit de l'un à l'autre , & nous passâmes de salle en salle avec tant de cérémonies , que j'eus d'abord peur de suivre. Je crus qu'on ne viendrait jamais à bout de choisir une étoffe :

ils en montrèrent une si grande quantité, que je ne savois auxquelles m'en tenir. En vérité j'aurois voulu pouvoir acheter davantage, à cause des peines qu'ils se donnoient.

» Chez les Marchandes de Modes, nous vîmes des Dames habillées avec tant d'éclat, qu'on eût dit qu'elles étoient sorties pour rendre des visites, plutôt que pour faire des emplettes. Mais ce qui m'amusa le plus, c'est que dans ces boutiques nous étions presque toujours servies par des hommes affectés & précieux. Ils étoient mieux instruits que nous des moindres détails de nos ajustemens, & ils recommandoient leurs bonnets & leurs rubans avec un air d'importance, qui me donna envie de leur demander depuis quand ils avoient cessé d'en porter.

» Je suis actuellement entre les mains du Perruquier, & je ne me retrouve plus la même tête : on l'a chargée de poudre, d'épingles noires, & d'un grand couffin. Je doute que vous me reconnussiez. Il a fallu refaire mes bonnets, qui n'étoient pas montés à la hauteur des coiffures de Londres ».

De retour du Bal , où elle avoit été conduite , Evelina écrit ainsi à son tuteur. « Je comptois n'y trouver qu'une douzaine de personnes : au lieu de cela , je suis tombée au milieu d'un demi-monde. Imaginez-vous deux grandes salles remplies autant qu'elles pouvoient l'être : dans l'une on avoit dressé des tables à jeu pour les femmes mariées ; l'autre étoit pour la danse. Madame Mirvan nous dit qu'elle resteroit avec sa fille & moi jusqu'à ce que nous fussions pourvues de Danseurs , & qu'ensuite elle iroit faire sa partie.

» Les hommes passaient & repassoient devant nous , sembloient se dire qu'ils étoient sûrs de nous , comme si nous n'étions-là que pour attendre l'honneur de leurs ordres. J'étois piquée au point que je résolus de me passer de la danse , plutôt que d'accepter le bras du premier venu qui daigneroit me l'offrir.

» Un jeune homme qui nous avoit déjà fixées depuis quelque temps assez cavalièrement , s'avança vers moi sur la pointe des pieds ; un petit souris de commande & un ajustement de fat , indiquoient assez qu'il cherchoit à s'at-

tirer les yeux de l'assemblée , quelque laid qu'il fût d'ailleurs.

» Il se prosterna jusqu'à terre ; & en me présentant la main avec un geste infiniment étudié , il me dit d'un ton de voix fort niais : = Est-il permis, Madame = ? Puis il se tut un moment , & se mit en devoir de prendre mon bras. Je le retirai , & j'eus de la peine à m'empêcher de lui rire au nez. = Vous voudrez bien , Madame , m'accorder l'honneur & l'avantage , si je n'ai pas le malheur d'arriver trop tard pour vous demander l'honneur & l'avantage =. Il voulut de nouveau s'emparer de ma main : je baissai la tête & le priai de m'excuser. Il me demanda alors , si quelqu'un plus fortuné que lui l'avoit déjà devancé ? Je lui répondis que non , & qu'apparemment je ne danserois pas du tout. Il me répliqua qu'il ne s'engageroit pas de son côté , dans l'espérance de me voir changer de résolution. Après avoir marmoté quelques propos ridicules , dans lesquels il méla les mots de *chagrin* & de *malheur* , il se retira avec son air souriant.

» Bientôt après un autre jeune homme, âgé d'environ vingt-six ans , mis avec élégance , quoique sans fatuité , & d'une très-belle figure , m'acosta d'un air poli & galant , & me pria de lui accorder mon bras , si je n'étois pas encore engagée. Je ne vis pas trop quel pouvoit être *l'honneur* qui lui en reviendrait : mais ces sortes de phrases sont de simples façons de parler , qu'on emploie indifféremment , & sans distinction de personne.

» Je fis la révérence & suis sûre que je rougissois. L'idée de danser en présence de tant de monde , & surtout avec un inconnu , me déconcerta ; cependant la chose étoit inévitable. J'eus beau promener mes regards dans la salle , je n'y rencontrois personne qui ne fût étranger pour moi. Je donnai donc le bras à mon Cavalier , & nous allâmes joindre les rangs.

» Mon danseur témoigna une grande envie de lier conversation avec moi : mais je fus tellement intimidée , que je pouvois à peine proférer une parole ; & si je n'avois pas été honteuse de changer d'avis à chaque instant , je
serois

ferois retournée à ma chaise pour ne pas danser de toute la soirée.

» Il fut surpris de mon embarras qui n'étoit que trop visible. Je ne fais ce qu'il pensa de moi ; mais il ne me dit plus rien , & je ne pus prendre sur moi de lui avouer que mon trouble venoit de ce que je n'étois pas accoutumée à danser en grande société.

» Sa conversation étoit pleine de bon sens & d'esprit ; son air & son abord noble & aisé ; ses manières douces , polies & engageantes ; sa figure élégante ; & sa physionomie la plus animée & la plus expressive que j'aie jamais vue.

» Peu après, Miss Mirvan prit sa place à côté de nous ; elle vint me dire à l'oreille que mon Cavalier étoit un homme de Condition. Cette découverte ne servit qu'à augmenter mon désordre. Combien il aura de regret , me disois-je , d'avoir fait tomber son choix sur une petite Campagnarde , sans usage du monde ; qui craint , à chaque pas , de faire une incongruité ! L'idée de me voir engagée avec un homme à tous égards si fort au-dessus de moi , m'avoit déjà jetée dans la plus grande confusion ;

Août 1783.

B

& vous pensez bien que je ne fus pas trop rassurée en entendant dire à une Dame qui passa devant nous : = Voilà une danse des plus difficiles ! = Oh ! dans ce cas , dit Miss Mirvan à son Danseur , je vous demande la permission de ne pas en être , & d'attendre la suivante. = J'en ferai autant, ajoutai-je , car je ne m'en tirerois pas =. Miss me répondit qu'il falloit en prévenir mon Cavalier , qui s'étoit détourné pour parler à quelqu'un : je n'eus pas le courage de lui adresser la parole , & nous nous glissâmes tous trois hors des rangs pour nous asseoir au bout de la salle.

» Malheureusement pour moi , Miss Mirvan se laissa entraîner de nouveau dans la danse ; & au moment où elle se leva , elle s'écria : = Ma chère , je vois là-bas votre Cavalier le Lord Orville qui court la salle pour vous chercher =. Je la suppliois de ne pas m'abandonner : mais elle le devoit. J'étois plus mal à mon aise que jamais ; j'eusse donné tout au monde pour trouver Madame Mirvan. Quelqu'un qui connoît le monde , & ses usages , ne peut

se faire une idée du trouble dont j'étois agitée. J'étois dans la plus grande confusion. J'observois que Mylord me cherchoit par-tout d'un air embarrassé : mais quand je vis à la fin qu'il s'avançoit vers l'endroit où j'étois , je pensai tomber à la renverse. Je ne savois que lui dire ; je me levai & je me précipitai dans la salle du jeu , bien résolue de passer le reste de la soirée à côté de Madame Mirvan , & de ne pas danser du tout. Mais avant que de la découvrir , Mylord me joignit. Il s'informa si j'étois incommodée ? Vous vous imaginez sans doute combien je fus déconcertée. Au lieu de répondre , je baissois sottement la tête , & je fixois mon éventail.

» Il me demanda d'un ton grave, & respectueux, s'il avoit eu le malheur de me déplaire.

» = Non, certes =. Et pour changer de conversation, je le priai de me dire s'il n'avoit pas vu la jeune Dame avec laquelle j'avois parlé tantôt.

» = Non ; mais ordonnez-vous que j'aille la chercher ?

» = Point du tout.

» = Y a-t-il quelqu'autre à qui vous souhaiteriez de parler ?

» = Non.

» = Aurai-je l'avantage de vous offrir quelques rafraîchissemens = ?

» Je fis une inclination de tête sans le vouloir, & il partit comme un éclair. Je commençois à me fâcher contre moi même, & je me remis assez pour m'appercevoir de la ridicule figure que je faisois : mais j'étois trop hors de moi, pour penser ou pour agir convenablement. Si le Lord n'avoit été de retour dans un clin-d'œil, je me serois peut-être échappée une seconde fois. Il m'apporta un verre de limonade. Dès que je l'eus pris, il me dit qu'il se flattoit que je lui accorderois l'honneur de ma main pour la danse qu'on venoit de commencer. Le souvenir de la conduite puérile que j'avois tenue auparavant, fit renaître mes craintes plus que jamais. Je tremblois de danser devant tant de monde, & avec un homme de ce rang. Je crois qu'il remarqua mon embarras, car il me supplia de reprendre ma place, si la danse ne m'amusoit pas ; je n'eus garde d'ac-

cepter la proposition , car je n'avois déjà fait que trop de sottises ; à peine cependant pouvois-je me soutenir sur mes jambes. Il est aisé de s'imaginer que je me tirai très-mal d'affaire. Je m'attendois à voir Mylord outré ; mais, à ma grande consolation , il parut assez content : il m'avoit aidée & encouragée de son mieux. Ces gens du monde ont trop de présence d'esprit pour découvrir jamais leur trouble & leur mauvaise humeur , quand même ils en auroient le cœur navré. Je ne parvins point à me remettre , pas même après la danse ; mon Cavalier me présenta un siège , en me disant qu'il ne souffriroit point que je me fatiguasse par complaisance. Avec un peu plus de courage , j'aurois pu lier une conversation très-intéressante. Je vis alors que la naissance du Lord Orville étoit son moindre mérite , & qu'il se distinguoit bien plus par son esprit & par ses manières. Rien de plus juste & de plus piquant que ses remarques sur l'ensemble de notre société ; je ne conçois pas comment je pus rester aussi indifférente. Mylord se mit à parler des

Assemblée publiques , des Concerts ; mais il ne tarda pas à s'appercevoir que je n'en avois aucune idée. Il laissa tomber la conversation , avec une adresse infinie , sur les agrémens & les occupations de la campagne. Je ne devois plus douter que son intention ne fût de me mettre à l'épreuve , & qu'il vouloit essayer s'il n'y avoit aucun moyen de me faire parler. Cette réflexion mit de nouveau mon esprit à la gêne. J'en demeurai aux monosyllabes ; encore tâchois - je de les éviter tant que je pouvois. Je tenois toujours la tête sottement baissée. Au moment que j'y pensois le moins , ce même fat , qui m'avoit demandé précédemment , s'approcha avec un air d'importance ridicule ; & après deux ou trois grandes révérences , il dit : = Je vous demande pardon , Madame , & à vous aussi , Mylord , de ce que j'interromps un entretien aussi agréable , qui sans doute vous amuse davantage , Madame , que les offres que j'eus l'honneur de vous faire tantôt ; mais . . . = Je partis à ce mot d'un grand éclat de rire ; je rougis de ma sottise , mais je ne pus

m'en empêcher. Mylord me regarda avec attention. Le Petit-Maître étoit furieux; il me dit d'un air de suffisance: = Arrêtez, Madame, je vous prie, seulement un instant; je n'ai qu'un mot à vous dire: m'est-il permis de savoir par quel accident j'ai été privé de l'honneur de danser avec vous? = Par quel accident, repris-je étonnée? = Oui, Madame, sans contredit; & je prendrai la liberté de vous faire remarquer qu'il n'y a qu'un accident très-peu ordinaire, qui puisse engager une Demoiselle de votre âge à commettre une impolitesse =. Une idée confuse me passa alors dans la tête, que je pouvois avoir manqué à quelque usage reçu dans les grandes Assemblées; que je me rappellois en effet d'avoir entendu dire une fois, qu'après avoir refusé un Cavalier, il n'en falloit plus accepter. Je demeurois interdite; Mylord Orville répondit: = Monsieur, cette Dame n'est pas capable de mériter un tel reproche. = Mylord, dit le Petit-Maître, loin de faire un reproche à Madame, j'ai assez de discernement pour reconnoître le mérite supérieur qui vous

a valu la préférence. = Le fat ! s'écria Mylord =. Et moi , sans savoir ce que je faisois , je me levai de ma chaise fort à la hâte ; & en m'en allant je disois : = Où donc peut être Madame Mirvan ? on ne la voit plus. = Permettez , dit Mylord , que j'aille m'en informer =. Je repris ma chaise , n'osant lever les yeux. Que devoit-il penser de moi , de toutes mes bévues , de cette préférence supposée ? Il revint dans un moment , & me rapporta que Madame Mirvan étoit au jeu , mais qu'elle seroit charmée de me voir : j'y allai incessamment ; je pris le seul siège qui étoit vacant , & Mylord nous quitta , à ma grande satisfaction.

» Mylord Orville ne fut pas longtemps absent : il m'invita de retourner à la danse ; j'y consentis de la meilleure grace qu'il me fut possible. J'avois eu le temps de me remettre , & j'avois résolu de faire un effort pour réparer , s'il y avoit moyen , mes premières sottises ; & quoique je fusse déplacée avec un homme du rang & de la figure de Mylord Orville , j'aurois désiré de ne pas lui faire honte , puisqu'il

avoit eu le malheur de me choisir.

» Il parla peu , & la danse fut bientôt finie. Je n'avois donc pas eu l'occasion de remplir mon intention. Je pensois d'abord que les peines inutiles qu'il avoit prises auparavant pouvoient l'avoir dégoûté ; puis l'idée me vint que peut être il auroit appris qui j'étois. Nouveau trouble de ma part ; & au lieu de faire parade de mon esprit, comme je me l'étois proposé, je retombai dans mon état de timidité. Ennuyée, honteuse & mortifiée , je demurai tranquille jusqu'à ce que nous nous retirassions, ce qui heureusement arriva bientôt. Lord Orville me fit l'honneur de me présenter la main pour me conduire au carrosse , & chemin faisant il me remercia de *l'honneur que je lui faisois*. Oh ! ces gens à la mode !

» C'en est pas tout ; arrivée chez moi , voici le Dialogue que Miss Mirvan me rendit. Miss étant occupée à prendre quelques rafraîchissemens , Mylord Orville s'approcha du buffet dans le même dessein. Il ne la reconnut point , quoiqu'elle le remit tout de suite. Puis après, un jeune homme d'une physionomie

éveillée vint le trouver en grande hâte, & lui dit : = Eh bien, Mylord, qu'avez-vous fait de votre belle Danseuse ? = Rien. = C'est, je vous jure, la plus belle créature que j'aie jamais vue. = Oui, elle est assez jolie, & sur-tout très-moderne. = Oh ! Mylord ! c'est un Ange. = Un Ange qui ne dit mot. = Comment cela se peut-il, avec une physionomie aussi spirituelle & aussi expressive ? = Une petite idiote =.

» *Petite idiote ! petite malicieuse !* Non, je ne serai jamais tentée d'aller dans une Assemblée. Que n'étois-je en Dorsetshire » ?

Elle ne conserva pas long-temps cette disposition. Evelina vouloit tout voir : elle étoit venue quelques jours après au Ranelagh. A peine y étoit-elle, que Mylord Orville frappa ses regards. Il ne manqua point de la saluer ; elle lui rendit sa révérence, & rougissoit. Orville ne l'avoit point abordée : quelques inclinations de tête que la bienfaisance exigeoit, voilà tout. Evelina ne fut pas contente de cette honnête réserve. « Je ne saurois déguiser, écrivoit-elle à son

tuteur, que je suis très-fâchée de la mauvaise opinion qu'il a prise de moi. Il est vrai que c'est ma faute : mais cet homme est si aimable, si honnête ; en vérité, il est humiliant d'être mal dans son esprit. N'est-il pas juste d'ailleurs de rechercher l'estime des personnes qui méritent la nôtre ? mais ces réflexions viennent trop tard ; il n'y a plus de remède. Quoi qu'il en soit, je renonce aux Assemblées ».

Non, vous n'y renoncez point, Evelina. Elle parut au Ridotto. Mylord Orville s'y trouvoit encore, mais il ne l'apperçut point. Elle y fut poursuivie, avec une obstination cruelle, par un de ces Petits-Maîtres qu'on rencontre en Angleterre aussi bien qu'en France. Sir Clément ne la quitta point, la pressa avec des instances importunes de danser, de l'écouter ; & toujours prêt à se retirer, il revenoit toujours.

Ce n'étoit pas un de ces Petits-Maîtres légers dont Paris nous offre d'aimables modèles : il va jouer dans ce Roman le rôle que ses pareils ne jouent que trop souvent dans la Société. II

fut s'introduire dans la maison de Madame Mirvan , & fit tant qu'il se rendit agréable à tout le monde , hormis à Evelina ; elle ne pouvoit s'empêcher d'être avec lui dans toutes les Assemblées. Par une fatalité inexprimable , Mylord Orville se trouvoit par-tout. Evelina rougissoit en le rencontrant , desiroit & craignoit sa vue ; elle se dépitoit d'être toujours rencontrée avec Sir Clément. Un soir sur-tout , elle étoit au Ranelagh ; Sir Clément l'accompagnoit. Il offrit au retour sa voiture ; Madame Mirvan refusa , il s'éloigna : mais il s'y étoit pris d'une telle manière que la voiture se brisa. Il accourut aux cris d'Evelina , ne s'occupa que d'elle , oublia Madame Mirvan & sa fille. Autre malheur ; il pleuvoit à verse. Il falloit bien qu'il prît place à côté d'elle. Mylord Orville en avoit été témoin. Il osa se présenter chez Madame Mirvan , témoigna à Evelina son inquiétude de l'accident qui lui étoit arrivé , & regretta d'avoir manqué l'occasion de lui offrir ses services. = Mais , ajouta-t-il , si je ne me trompe , Sir Clément Willoughby a

été plus heureux que moi. = Il étoit, répondit Evelina toute troublée, avec M. & Madame Mirvan. = On m'avoit dit qu'il étoit de votre partie, Madame. = Oh ! pour cela non. = J'espère, Madame, que cette fâcheuse aventure ne vous empêchera point de continuer à embellir le Ranelagh de votre présence =. Et sans attendre de réponse, il tira sa révérence & sortit. Evelina respira d'aise. L'estime de Mylord lui étoit précieuse. Que Mylord étoit honnête ! Sir Clément lui ressembloit si peu ! Il savoit tout ; il se trouvoit toujours sur les pas d'Evelina.

Elle étoit un jour à l'Opéra, modestement assise auprès d'une aïeule que le Ciel venoit de lui donner, & qui étoit venue à Londres exprès pour la chercher, & réparer les torts qu'elle avoit eus envers sa mère. Madame Duval est son nom. On ne doit point rougir de ses parens : mais il est cruel d'en avoir qui tombent des nues, & qui sont contrefaits d'une étrange manière, tant au moral qu'au physique. Madame Duval étoit une Bourgeoise, telle qu'on en voit dans nos Fauxbourgs, longues

manchettes de mouffeline aux bras , les jours de fête ; coiffure plate de dentelle , transmise de génération en génération ; une gaze noire roulée au pardessus , & attachée à la Maintenon sous le menton ; robe de vieille étoffe bien forte , bien épaisse , portant d'énormes fleurs à grands ramages , & coquettement retroussée sous les deux coudes bien ferrés contre les deux flancs : telle étoit Madame Duval , criarde comme cent , bouche extatiquement béante à chaque mot ; & des ah ! & des bon Dieu ! tant & plus. Derrière Madame Duval venoit une famille de cousins , des Brangton , bons Marchands de la Cité , mais idiots , minutieux , n'ayant rien vu , ne sachant rien hors le détail de la boutique ; un œil d'envie , des paroles ou sans sel , ou méchantes , des enfans mal éduqués : voilà la parentelle que le bon Dieu avoit donnée à Evelina , qui deux jours avant n'avoit point de parens , & qui avoit plus que tout cela dans les bontés de M. Villars. M. Villars pensoit ; il n'avoit point d'état : mais il pensoit bien ; il sentoit si bien qu'il étoit au

niveau de la première classe des êtres enorgueillis de leur naissance ; & il avoit mis Evelina à cette même élévation. Quelle chute vers la terre , que cette parenté ! il falloit bien les reconnoître. Evelina étoit trop bien née pour les dédaigner : elle les suivoit , se prêtoit à toutes les instances de Madame Duval , & lui sacrifia sans peine , une fois , la société de Mylord Orville , pour aller avec elle à l'Opéra , au plus haut du Spectacle , c'est-à-dire , sur les bancs du paradis. Etourdie par les ah ! ah ! des Brangton , & de bien d'autres Bourgeois de la même espèce , Sir Clément vint déterrer Evelina sur sa modeste & poudreuse banquette. Evelina n'attendoit qu'un prétexte pour sortir & quitter les ennuyeux Brangton ; elle accepta la main de Sir Clément , & le pria de la conduire vers Madame Mirvan , qui étoit à l'amphithéâtre. Il l'assura qu'elle en étoit sortie , & lui offrit sa voiture. Pendant qu'elle s'obstinoit à ne point accepter ses offres , Mylord Orville passa ; il vint aussi-tôt vers elle. = Bon Dieu ! n'est-ce pas Miss Anville que je vois = ? Evelina

sentit la sottise qu'elle avoit faite de se confier seule à Sir Clément. La présence de celui-là lui étoit devenue insupportable, depuis qu'elle avoit vu Mylord. = Ma voiture est ici, lui dit Mylord Orville; & mes gens sont prêts à recevoir les ordres que Miss Anville voudra bien leur donner; j'irai chez moi en chaise à porteurs, & je vous supplie... =. Evelina balançait; il s'aperçut de son trouble, & lui dit du ton de voix le plus doux: = Il seroit superflu, Madame, d'offrir mes services en présence de Sir Clément Willoughby: mais vous ne doutez pas, j'espère, combien je serois heureux, si je pouvois vous être de la moindre utilité =. Mylord fut trop respectueux; s'il eût insisté, Evelina eût accepté, & n'eût pas couru des risques. Sir Clément fut plus opiniâtre: ce n'est pas l'homme de bien qui s'attache à nous avec violence; il veut qu'on fasse la moitié du chemin. Sir Clément n'y regardoit pas de si près.

La voilà dans la voiture d'un Petit-Maître; & nous répétons à dessein ce mot, pourqu'il donne une définition, du per-

sonnage, plus noire qu'on ne l'a imaginé jusqu'aujourd'hui. Evelina, sans expérience, fuit avec la candeur d'une confiance innocente, celui qu'elle juge au moins encore assez honnête pour la respecter. Oh ! qui de nous ne répondroit à tant de bonne foi, par une vénération entière ? Homme gâté, qui ne fais rien ménager, viens, écoute ; reporte ta pensée dans ce parterre de fleurs ; viens-y voir une analogie exacte des fleurs à la beauté, & de la culture commune à l'une & à l'autre. Les fleurs & les belles ont le même principe, le même besoin, la même délicatesse ; un lieu pur, un air pur, un tact doux & une vigilance continuelle. Regarde cette rose, ses épines sont sa défense. La beauté a la sienne dans le respect qu'elle fait inspirer ; & ce respect, homme gâté, tu ne l'as plus. Tu veux la flétrir par un souffle impur : dans ses fibres fraîches & flexibles, tu veux porter des germes de mort. Malheureux ! qui donc pourra jamais te rendre la vie aimable, si tu ne fais plus quel prix la beauté fait y mettre ? Tel étoit Sir Clément : c'étoit un Petit-Maître. Le

monstre, avant de faire rougir la Nature par un meurtre , se recueille ; il est sombre ; son bourreau est déjà dans son cœur. Le Petit - Maître sourit avant d'immoler sa jeune victime , & sourit encore après l'avoir immolée. Que je plains les Anglois d'avoir aussi des Petits-Maîtres !

Evelina est inquiète dans cette dangereuse voiture : son perfide l'entend, l'alarme ; elle ne suppose rien, elle craint tout. Son cœur palpite. Le monstre a parlé, il a ravi sa main, il la tient. Evelina, tu ne peux la retirer. = Si vous saviez, dit-il, avec quel ravissement je vous consacrerai tous les momens de ma vie, vous ne me repousseriez pas. La fortune me favorise dans cet instant : permettez que je ne la laisse pas échapper. = Monsieur ! Monsieur ! je me repens d'avoir quitté si imprudemment ma compagnie. = Pouvez-vous être si cruelle ? votre caractère démentiroit-il votre physionomie ? = Monsieur ! Monsieur ! vous m'aviez promis de ne jamais me parler sur ce ton ! = Je m'étois trompé. Toutes les paroles, toute l'énergie des termes ne

suffisent pas pour exprimer =.

Sois sublime , Evelina ; mets entre le monstre & toi , la vertu armée de toute sa fierté. Elève ta voix , & dis : = Monsieur , vous êtes un monstre. Vous trahissez tout. Que suis je à vos yeux ? Parlez ; que voulez - vous de moi ? Si vous osez Je veux descendre ; je ne vous entends plus. Si vous osez Qu'on arrête . . . ; Monsieur , qu'on arrête ; je veux descendre =. Ce n'est point tout cela qui pouvoit intimider Sir Clément : c'étoit cette puissance à laquelle il est rare que le libertin ne rende hommage , c'étoit la vertu. = Vous m'effrayez , Mademoiselle ; vous défiez-vous de mon honneur ? = Oui , Monsieur. Mais dans quel quartier sommes-nous ? ce n'est point-là la rue qui mène chez Madame Mirvan : si votre intention n'est point de m'assassiner , laissez-moi descendre par pitié. = Calmez-vous , je ferai tout ce que vous souhaiterez =. Il donna ordre au Cocher de prendre le bon chemin. Après avoir traversé plusieurs rues , il cria tout d'un coup d'arrêter. Evelina , tremblante de frayeur , ne savoit ce qu'elle

alloit devenir. = Mifs, lui dit-il, nous voici à vingt pas de votre maison ; je ne saurois vous quitter avant que vous n'ayiez la générosité de me pardonner ; promettez - moi de ne rien découvrir de ce qui s'est passé, à Madame Mirvan =. Jugez si Evelina devoit être disposée à faire une semblable promesse. = Ce silence affecté augmente le regret que j'ai de vous avoir déplu, & me prouve le peu de fonds que je puis faire sur la faveur que je vous demande. = Je suis dans une fâcheuse extrémité, Monsieur ; il ne me convient pas de vous faire la promesse que vous exigez, & cependant je n'ose vous refuser, parce que je vous crains. = Je ne vous presserai pas davantage, Mifs ; & loin de vous extorquer votre promesse, je me remets entièrement à votre générosité =.

Evelina fut touchée de cette franchise apparente ; elle se taisoit, mais il s'apperçut bien qu'elle étoit changée. Il se jeta à ses genoux, & lui fit ses excuses dans des termes si respectueux, qu'elle ne put s'empêcher de lui pardonner. Il prolongeoit cette scène,

dont il croyoit enfin tirer parti. Il guettoit une émotion dans le cœur d'Evelina , pour reprendre toute sa force. Evelina, aussi pure que le jour, finit en lui promettant de ne pas se plaindre , & de garder le secret. Elle ne se possédoit plus de joie , en posant le pied sur l'escalier de la maison de Madame Mirvan ; elle se croyoit sauvée d'un terrible naufrage.

Mais sa joie fut bientôt troublée, en entrant dans l'appartement de Madame Mirvan. Mylord Orville l'attendoit; il l'avoit vue partir avec Sir Clément; il savoit combien de temps elle étoit restée avec lui : ce calcul , qu'Evelina fit tout aussi-tôt dans sa tête, la fit rougir : elle craignit d'être mal jugée par Mylord. Mylord la félicita poliment de ce que les embarras de cette soirée s'étoient terminés aussi heureusement ; & il ajouta qu'il n'avoit pu prendre sur lui de se retirer sans avoir de ses nouvelles. Il sortit avec Sir Clément. Madame Mirvan gronda avec douceur Evelina d'avoir quitté Madame Duval. Elle promit d'être plus circonspecte à l'avenir. Ainsi , les torts d'un Petit-Maître

donnoient des chagrins à la vertueuse Evelina. Evelina ne ferma point l'œil de toute la nuit. = Qui fait , disoit-elle , si Mylord Orville ne me soupçonne point d'avoir donné les mains à cette longue promenade nocturne ? Si du moins j'avois paru mécontente de la prétendue bévue du Cocher ! Que dire de l'attention de Mylord à venir demander de mes nouvelles ? Miss Mirvan m'a dit qu'il avoit été inquiet de ce que je tarfois tant à arriver ; qu'il s'en étoit presqu'impatienté. Ah Mylord ! Ah Mylord = !

Tranquille tant qu'elle avoit vécu auprès du bon M. Villars , elle alloit perdre sa tranquillité. On demandoit son nom , son état , son père. Le silence qu'on gardoit sur sa situation paroissoit équivoqué. Evelina , un enfant du vice ! Evelina , la belle Evelina sans parens ! Il faut retrouver celui qui lui donna le jour , lui rendre sa fille , rendre une fille à un père. L'amitié qu'elle avoit inspirée faisoit prendre le parti de traduire , devant les Tribunaux , Sir John Belmont , père d'Evelina , malgré la répugnance de M. Villars. « Votre lettre,

Madame , répondoit ce tuteur respectable à Ladi Howard , m'ouvre une nouvelle source d'inquiétudes , & me présage bien des maux. Je ne vois pas comment les prévenir : c'est avec regret que je me vois obligé de combattre votre opinion. Vous direz que je raisonne en Hermite qui ne connoît pas le monde , & à qui il feroit mieux de garder sa cellule , que d'être le surveillant d'une jeune Demoiselle accomplie. Je vais tâcher de justifier les mesures que j'ai suivies jusqu'ici.

» La mère de ma pupille , entraînée dans l'abîme par son imprudence , par la dureté de Madame Duval , par la scélératesse de Sir Belmont , m'étoit autrefois ce que sa fille m'est encore aujourd'hui , l'amie chérie de mon cœur. J'honorerai sans cesse sa mémoire , & n'oublierai point que je lui ai promis solennellement sur son lit de mort , *que sa fille ne connoîtroit que moi pour père ; & que si jamais elle sortoit de ma maison , ce seroit pour passer dans les bras d'un époux digne d'elle.*

» Je vous proteste , Madame , qu'il m'en a peu coûté pour demeurer fidèle

à mes engagements , & que je n'ai jamais été tenté de faire valoir les prétentions de ma pupille , à la charge de Sir Belmont. Pouvois-je aimer cette pauvre orpheline , sans détester l'auteur de sa ruine ? pouvois-je confier la fille au bourreau de la mère ? Je déteste jusqu'au nom de cet homme ; je ne puis l'entendre prononcer , & souvent même j'ai été sur le point de le maudire. Malgré cela , je n'ai jamais pensé à lui retenir son enfant ; loin de-là : je me serois fait une joie de la remettre entre ses mains , pour peu qu'il eût donné des marques de regret ou d'humanité. Vous me demandez , Madame , quelles sont mes intentions ? je sens qu'elles sont de nature à ne pas obtenir votre suffrage. Il est vrai pourtant que plus d'une fois j'ai pris la résolution de présenter mon Evelina à son père , & de réclamer ses droits : mais j'ai toujours renoncé à l'exécution de ce dessein ; je craignois tour-à-tour de réussir & d'échouer.

Ladi Belmont , fermement persuadée de sa mort prochaine , me pria instamment , si elle venoit à accoucher d'une
fille ,

filles , de ne point l'abandonner à un homme si peu propre à se charger de son éducation ; elle me recommanda de même , au cas qu'il insistât pour qu'elle lui fût remise , de me retirer avec elle à la campagne , jusqu'à ce que son père , par un changement de conduite , se fût rendu digne de recevoir un tel dépôt. Elle ajouta . . . : *Et si la pauvre petite sympathise avec sa mère , du moins elle ne manquera de rien tant qu'elle sera sous votre protection. . . .* Hélas ! son enfant n'eut pas plutôt vu le jour , que l'infortunée se trouva plongée dans des malheurs qui troublèrent son repos , intéressèrent sa réputation , & la conduisirent au tombeau.

» Tels sont les motifs par lesquels je me suis décidé : il me reste à vous entretenir , Madame , des mesures qu'il convient de prendre pour l'avenir. J'ai les plus grands égards pour votre opinion , & je suis extrêmement fâché que cette fois-ci elle diffère de la mienne : cependant ne suis-je pas fondé à croire que la félicité de mon Evelina sera plus assurée dans la retraite que dans le

Août 1783.

C

tourbillon du monde ? Je désapprouve hautement l'idée d'une procédure juridique , qui entraîneroit une publicité fâcheuse. Ma jeune & timide pupille en souffriroit trop ; ce seroit l'exposer ouvertement à la curiosité publique & à la malignité des conjectures. Et à quel propos ? pour lui procurer des richesses dont elle peut se passer , pour satisfaire une vanité qui n'est pas dans son caractère. Un enfant plaider contre son père ! non , Madame ; accablé d'âge & d'infirmités , vous me verriez plutôt fuir avec elle au bout de l'Univers , dussé-je mourir en route. Choisissons des mesures moins violentes , & essayons de gagner Sir John Belmont par la douceur. Je crois qu'une lettre de votre part à Sir John seroit plus convenable , & prépareroit les voies. J'ajouterai encore une considération dont je ne pourrai pas me départir : j'ai promis solennellement à Lady Belmont que je ne souffrirois point que son enfant fut reconnu avant qu'elle le fût elle-même : cette condition doit être remplie : & je vous supplie , Madame , d'y insister ».

Ladi Howard suivit le sage conseil de M. Villars ; & écrivit à Sir John Belmont. Voici la réponse qu'elle en reçut :

« Je viens de recevoir , Madame , la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire , & je ne perds pas un instant pour y répondre.

» On peut passer pour Saint , & avoir bien des défauts : on peut également être peint sous les couleurs les plus odieuses , sans être dépouillé de tout sentiment d'humanité : c'est , Madame , une vérité dont je me flatte de vous convaincre dans peu , relativement à M. Villars & à moi.

» Quant à la jeune Demoiselle qu'il se propose de me présenter si obligeamment , je lui souhaite tout le bonheur auquel elle semble avoir des droits par la protection dont vous l'honorez ; & pourvu seulement qu'elle ait une partie du mérite de la personne à laquelle vous la comparez , je ne doute pas que M. Villars ne réussisse aisément à établir sa fortune dans la suite : mais je lui conseille de s'adresser autre part que chez moi , puisque je le dispense vo-

lontiers de la préférence dont il lui plaît de me favoriser ».

Ainsi s'évanouirent les espérances d'Evelina : M. Villars lui restoit , cette pensée la rassura. Son aïeule & les Brangton ne la laissoient point tranquille. Qu'elle payoit cher la soumission qu'on doit à une aïeule , & la bienveillance due à des parens ! Evelina élevée avec soin , dont l'ame pure étoit soutenue , & , si l'on peut le dire , ennoblie par la candeur du maintien , ne trouvoit dans les Bourgeoises cousines que des manières & un tact incompatibles avec elle. O M. Villars ! où étiez vous ? comme votre pupille vous redemandoit !

Le Ciel veilloit sur un infortuné : le Ciel choisit Evelina pour interprète & pour agent de sa bonté. Dans la maison des Brangton logeoit un Ecoissois : ce nom est aussi peu recommandable en Angleterre que celui de Savoyard à Paris. La misère chasse les uns & les autres de leurs montagnes. Cet Ecoissois unissoit à la pauvreté le malheur d'être Poète. Qu'on nous per-

mette ici une réflexion. Les Poètes sont sujets à fournir sur les Théâtres , & dans les Romans Anglois , des Episodes déshonorans. Pourquoi le Dramaturge & le Romancier respectent-ils si peu l'enfant d'Apollon ? Est-ce aux dépens de l'homme de génie ou du Littérateur, qu'il faut égayer la populace ? Les Brangton regardoient avec des yeux de mépris le malheureux Poète Ecoffois. Eh ! que de Brangtons dans le monde !

Evelina respecta le malheur , & fut étonnée de voir le Génie succomber sous le poids de l'infortune. Elle ne savoit pas quelle puissance l'attiroit vers lui. Un jour , car enfin la mesure des maux se comble , Evelina vit passer devant lui cet infortuné, qui nom avoit Macartney. Le désordre des pensées avoit altéré tous ses traits : c'étoit le désespoir qui va finir par une catastrophe horrible. Une ame sensible devine tout : un aimant inexplicable l'identifie avec autrui ; & le marteau de la douleur qui frappe sur le malheureux, retentit toujours à son oreille. Evelina suivit Macartney. Ici le crayon Anglois

reprind toute sa teinte. Point de cri, point de transports, aucune de ces secousses violentes. . . . La main du malheureux posa un pistolet sur la table, & contempla froidement cette arme sinistre. Sa main en retira un autre, il le posa de même. Il s'étoit jeté à genoux; ses yeux, élevés en l'air, cherchoient le grand Consolateur. Pardonnez, ô mon Dieu. . . ! Il alloit continuer. Evelina avoit tout vu : elle trouva assez de forces pour se précipiter dans la chambre; elle n'eût pas plutôt saisi le bras de l'infortuné, qu'accablée de frayeur, elle tomba sans connoissance. Elle ne fut pas longtemps à se remettre. L'infortuné Macartney étoit devant elle; il jetoit sur elle un œil attendri; il étoit immobile; elle étoit appuyée d'une main sur la table. Dans cette position ils passèrent plusieurs minutes. Enfin, elle alloit sortir; il la laissa passer. Un mouvement de pitié la ramena; &, poussée par un sentiment qu'elle ne put réprimer, elle voulut prendre les pistolets. Il la prévint & s'empara de nouveau de ces armes. = Monsieur, lui dit-elle

en lui retenant les bras , Monsieur , ayez compassion de vous-même =. A ces mots les pistolets tombent de ses mains ; il s'écrie : = O mon Dieu ! est ce un Ange que tu m'envoies ? Mais Madame , que prétendez - vous faire ? = Vous réveiller , vous sauver =. Il céda ; elle descendit. Revenue dans l'appartement inférieur , elle se jeta sur une chaise ; des ruisseaux de larmes s'échappoient de ses yeux. Le malheureux étoit-là. Le premier objet qui la frappa , en levant les yeux , c'étoit lui. Il se tenoit appuyé contre la porte ; il étoit plongé dans la plus profonde rêverie. Un bruit se fit entendre au bas de l'escalier , & annonça l'arrivée des Brangton : aussi-tôt il se réveille comme en sursaut ; il s'approche d'elle , met un genou en terre , saisit sa robe qu'il presse de ses lèvres , & vole promptement hors de la chambre.

Il devoit chercher les occasions de voir Evelina ; il les cherchoit ; elle le devina , & vint au - devant de lui. = Souhaitez - vous de me parler ? = Oui , Madame , je le souhaitois : mais je n'en ai plus la force. = Une autre

fois , peut-être , quand vous ferez plus calme. = Une autre fois ! hélas ! l'avenir ne m'offre que misère & désespoir. = Oh ! Monsieur , ne vous abandonnez pas à des idées aussi accablantes ; si vous désespérez ainsi... = Ah ! Madame , qui êtes-vous ? d'où venez - vous ? par quel hasard semblez-vous être devenue l'arbitre du sort d'un malheureux comme moi ? = Veuille le Ciel que je puisse vous être utile ! = Vous le pouvez. = Dites-moi comment ? = Eh bien , Madame , vous le ferez. La mort étoit l'unique ressource qui me restoit ; vous me l'avez enlevée , & j'ai acquis le droit de réclamer vos secours. = Achevez , Monsieur ; on va descendre , & vous n'avez plus de temps à perdre. = Oui , pourriez - vous donc ? voudriez-vous ? mais je n'en doute pas. O Dieu ! , je n'ai pas le courage de lui dire =. Evelina prit sa bourse , & s'approcha de lui. = Monsieur , si en effet je puis vous servir , pourquoi me refuserez - vous cette satisfaction ? permettriez - vous ? = Ah ! Madame , votre voix est celle de la pitié ; depuis long - temps , Dieu le fait , je ne la connois plus. = Que

le Ciel soit votre protecteur & votre consolateur = ! Elle laissa tomber sa bourse , & gagna au plus vite l'escalier.

Ainsi finit cette scène à laquelle nous verrons quelque suite : elle auroit pu faire verser des larmes à Evelina. Mais n'anticipons point sur l'ordre des événemens , & suivons-la , encore poursuivie par Sir Clément , se débattant de nouveau dans les bras du monstre.

Evelina avoit été menée au Waux-Hall. Le Waux-Hall est , suivant l'Auteur , un lieu charmant , sur-tout quand on s'y trouve à la clôture. *Cela fait , dit-il , une soirée délicieuse , un désordre , une confusion de monde , un tintamarre. . . . Ici des lampions brisés , là des femmes qui courent pêle & mêle.* Ces gentilleesses , qui diffèrent un peu du goût François , annoncent un séjour très-hazardeux ; Evelina y courut des risques : il est si aisé de s'y égarer , d'être séparée des siens , dans une foule où tant de licence est permise ! Poussée , rejetée , entraînée , tourbillonnant dans des pelotons , qui se renouvelloient , Evelina & les deux jeunes Brangton

se trouvèrent investies par de jeunes libertins ; & le libertinage anglois est cent fois plus défordonné que le nôtre. Elle cria : on n'en fit que rire. Parmi cette troupe se trouvoit Sir Clément, qui s'écria : = C'est elle-même. = Oui, Sir Villoughby, répondit-elle, secourez-moi, je vous en prie ; je meurs de frayeur. = Messieurs, laissez cette Dame, je la réclame. Quel hazard, ma chère vie ? quelle étrange révolution vous amène dans ces lieux-ci ? = J'ai perdu, je ne sais comment, les personnes qui m'ont amenée =. Il pressa la main d'Evelina d'un ton passionné. = Oh ! que ne t'ai-je rencontrée plutôt ! = Est-ce là, Monsieur, dit Evelina en s'arrachant de ses mains, est-ce là, Monsieur, la protection que vous m'accordez = ? Elle s'aperçut (ce que son trouble ne lui avoit pas permis de voir) qu'il l'avoit conduite dans une allée très-sombre. Grand Dieu ! où suis-je ? quel chemin prenez-vous ? = Un chemin où nous n'avons point de témoins à craindre. = Osez-vous me traiter avec une telle insolence ? = Insolence ! répéta-t-il. = Oui, Monsieur, c'est le mot

qui vous convient. Vous me connoissez , je devois espérer votre appui , & vous osez vous permettre. = Vous me confondez ; que venez vous donc faire ici ? est-ce ici la place de Miss Anville ? Dans ces allées sombres . . . , sans être accompagnée . . . , j'ai de la peine à en croire mes yeux. = Evelina lui tourna le dos , & courut en diligence vers les lumières. Sir Clément la suivit. = Vous ne voulez donc pas m'expliquer par quel mystère . . . ? = Non , Monsieur. = Ni souffrir que je l'interprète moi-même =. Des pleurs vinrent au secours d'Evelina. C'est la dernière arme de l'innocence poursuivie. Sir Clément se jeta à ses pieds. = O la plus aimable des femmes ! pardonnez-moi. = Soyez sûr , Monsieur , que jamais je ne vous reverrai , que je vous ai parlé pour la dernière fois : vous profitez de l'absence de mes amis pour m'insulter. = Pouvez-vous me croire capable d'une pareille bassesse ? Je vous trouve dans une situation qui a lieu de me surprendre. = Laissez-moi =. Et elle se retrouva dans

ce moment avec les siens. Sir Clément tira sa révérence, & s'éloigna.

Hâtons-nous d'arracher Evelina de Londres , & de la ramener à Berry-Hill , auprès de son tuteur. La voilà plus tranquille : plus tranquille ! oui & non. On ne la persécutoit point ; elle portoit elle-même son ennemi , pas bien terrible encore , mais. . . . Non , Evelina ne connoîtra point ce que l'Amour a de dangereux. Son ouvrage lui tomboit souvent des mains , & ses bras retomboient souvent sur la table ; & dans cette attitude elle restoit un quart-d'heure , & ces quart-d'heures revenoient souvent. Un jour M. Villars la contemploit depuis longtemps , avant qu'elle eût soupçonné qu'on avoit pu entrer : elle se recueillit au plus vite en l'apercevant , & se leva avec précipitation en jettant ce cri d'embarras : = Ah ! Mon Monsieur. . . . = Ne vous dérangez pas , répondit-il gravement ; je retourne tout de suite dans mon cabinet. = Vous , vous ne resterez donc pas avec moi , comme je l'espérois ? = Comme vous

l'espérez ! étoit-ce effectivement ce que vous attendiez = ? Il vouloit s'en aller ; Evelina le suivoit pour le forcer à rester : = Non , dit-il , non , ma chère , je ne veux pas troubler vos méditations =. Il prit un livre & feignit de lire ; Evelina ne lut point , & retomba dans sa méditation. Après être revenue à elle , elle lui demanda s'il avoit lu. = Oui , mon enfant ; je viens d'étudier un livre qui m'afflige & qui m'embarrasse =. Evelina comprit de quel livre il vouloit parler ; & son embarras doubla. = Qu'en pensez-vous , dit-il ? si nous lisions ensemble ? voulez-vous m'aider à débrouiller ce que le sujet a d'obscur = ? Elle poussa un profond soupir ; il s'approcha d'elle , & lui dit , d'un ton ému : = Mon enfant , je ne saurois être plus long-temps témoin indifférent de vos chagrins. Vos soucis sont les miens : est-il juste d'ailleurs que vous m'en laissiez ignorer la cause , puisque j'en partage l'effet ? = La cause , Monsieur ! & quelle cause , je vous prie ? je ne fais pas... , j'ignore moi-même. = Ne craignez pas , ma chère Evelina , de vous ouvrir à moi ; parlez-moi à cœur

ouvert , je vous promets une pleine indulgence. Avouez - moi donc quel est le sujet qui nous afflige réciproquement ? Qui sait si je n'aurai pas à vous donner des conseils qui puissent adoucir vos maux ? = Vous êtes trop bon , Monsieur ; & en vérité je ne vous comprends pas. = Je sens qu'il vous en coûte de vous expliquer ; je vais voir si je puis attraper votre secret en devinant. = Monsieur , la chose est impossible. Personne ne devineroit , ne s'imagineroit jamais. = Que j'essaie , du moins : peut - être suis - je meilleur devin que vous ne pensez ; & si j'en crois les probabilités , je vous assure que je ne suis pas fort éloigné du but. Ah ça , sois de bonne foi , mon enfant , & parle-moi sans réserve. N'est-il pas vrai qu'après la vie tumultueuse & dissipée que tu as menée à Londres , la campagne te paroît un séjour insipide ? = Non , assurément ; & plus que jamais je desirerois ne l'avoir point quitté. = O mon enfant ! pourquoi ai-je consenti à ce voyage ? ma raison s'y est toujours opposée ; mais je manquois de courage pour tenir contre

les instances qu'on me faisoit de toutes parts. = Oui, Monsieur, j'ai à me reprocher l'indiscrétion avec laquelle je vous ai arraché votre consentement : mais j'en suis assez punie. = Ces réflexions viennent trop tard ; tâchons de nous épargner du repentir pour l'avenir, & de tirer quelque utilité de nos fautes passées. Regrettez-vous la perte de vos amis ? l'idée de ne pas les revoir si-tôt vous chagrine-t-elle ? par exemple, Mylord Orville = ? A ce nom, elle ne put plus rester sur sa chaise, & se leva pleine de confusion. = Non, mon cher Monsieur. Ne m'en demandez pas davantage : je n'ai rien à vous avouer, rien à vous dire ; & si j'ai été pendant quelque temps plus sérieuse qu'à l'ordinaire, c'est uniquement par hazard ; je ne saurois en alléguer la raison =. M. Villars garda un silence absolu. = Hélas ! dit-il enfin, je ne le vois que trop, mon Evelina m'a été rendue, mais je n'ai point retrouvé mon enfant. = Oui, Monsieur, elle vous appartient plus que jamais. Sans vous, le monde seroit pour elle un désert, la vie un fardeau ; pardonnez-lui, & dai-

gnez être encore une fois le dépositaire de toutes ses pensées. = Il n'y a qu'elle qui puisse savoir combien je délire sa confiance , & quel est le prix que j'y attache : mais de la lui extorquer , de la lui arracher , c'est à quoi mon amitié ne consentira point. Je suis fâché d'avoir tant insisté ; laissez - moi , mon enfant , & tâchez de vous remettre : nous nous reverrons vers l'heure du thé. = Voulez - vous donc refuser de m'écouter ? = Non , mais je ne voudrois point vous contraindre : depuis long - temps j'ai observé que vous aviez des chagrins ; je les ai partagés , & je me suis défendu de vous en parler , car j'espérois que le temps & l'éloignement de ce qui peut troubler votre repos , ameneroient un changement. Mais , hélas ! votre affliction augmente , votre santé se déränge , vous n'êtes plus la même. O ma chère Evelina ! une telle altération fait saigner mon cœur. Faut-il que je voie mon enfant chérie , celle que j'avois élevée pour être l'appui de ma vieillesse ? faut - il que je la voie succomber sous le poids d'une douleur secrète ? faut - il qu'elle me cache ses

foucis , à moi qui devois les partager ? Mais retirez-vous , allez dans votre chambre ; nous avons besoin tous deux de nous remettre ; une autre fois nous reprendrons cette conversation. = Ah ! Monsieur , souffrez que je reste avec vous. Ne m'en croyez pas dépourvue jusqu'à ce point de reconnaissance. = Ce ne sont pas des reproches que je prétends vous faire , & je serois fâché que vous doutassiez un instant du droit naturel & légitime que vous avez à tout ce que je possède. Mon intention n'étoit pas de vous toucher , je ne cherchois qu'à vous soulager : mais l'inquiétude que je ressens moi-même , m'a conduit trop loin , & j'ai eu tort d'insister avec tant de force. Consolez-vous , mon enfant ; le temps adoucira vos chagrins , & tout ira bien. = Vous êtes la bonté même ; je ne mérite pas tant de faveurs ; je suis incapable de m'acquitter envers vous de ce que je vous dois. Mais du moins mon cœur sent le prix de vos bienfaits , & il vous en rend ses actions de grâces. = Ma très-chère enfant , je ne puis vous voir pleurer ; séchez vos larmes , si c'est pour

moi qu'elles coulent : ce spectacle m'afflige ; pensez-y , mon Evelina , & rassurez-vous ; je l'exige. = Eh bien , Monsieur , dites-donc que vous me pardonnez , que vous ne pardonnez ma retenue , que vous me permettrez de vous ouvrir les pensées les plus secrètes de mon cœur ; acceptez la promesse solennelle que je vous fais de ne jamais manquer de confiance envers vous ; dites que vous pardonnez à votre Evelina. = Oui , de bon cœur je lui pardonne. = Evelina garda le silence. = Voulez-vous donc que je devine encore = ? Elle y consentit par son silence. = Parmi les personnes que vous avez connues à Londres , il n'en est point peut-être qui paroisse dans un jour plus avantageux que Mylord Orville. = Je fais , Monsieur , où vous en voulez venir , & vous ne vous trompez pas. Oui , Mylord. . . . Ah ! = Tout est deviné , mon enfant ; restons-en-là ; je suis content de vous ; un autre jour , demain si vous voulez , nous reprendrons cette conversation =.

Il ne chercha point à la reprendre : tout étoit expliqué ; Evelina n'avoit

plus rien à dire , mais sa santé s'affoiblissoit. Son tuteur la détermina à aller respirer l'air pur des environs de Bristol. = Ayez soin de ce dépôt précieux, dit-il à Madame Selvyn ; je vous le confie. Veillez sur lui : si vous saviez combien il m'est cher = ! Evelina se sépara de lui en fondant en larmes. Les événemens vont se presser , & ce voyage va devenir trop intéressant pour Evelina.

Aux eaux si renommées de Bristol s'étoit rendue Lady Louise l'Arpent , sœur de Mylord Orville : Mylord étoit arrivé avec elle. Oh ! si vous saviez quelle fut l'émotion d'Evelina , à ce nom seul ! quel étrange événement ! Faut-il justement qu'il choisisse ce moment pour venir à Bristol ? Qu'elle redoutoit sa première entrevue ! . . . Elle le vit enfin , ce Mylord. Sa plume s'empresse de l'apprendre à M. Villars. » Oh mon cher Monsieur ! Mylord Orville est toujours le même , toujours tel qu'il me parut quand je le vis pour la première fois , le plus aimable des hommes ; & votre heureuse Evelina , reprenant tout d'un coup sa tranquillité,

a fait sa paix avec elle-même ; le monde recommence à avoir des attraits pour elle ».

Pourrions-nous peindre leur première entrevue ? Il descendit de cheval ; son œil s'arrêta sur elle. = Miss Anville , s'écria-t-il = ! Son compliment n'étoit pas celui d'un homme vain , d'un effronté ; il le fit avec un visage sérieux , un sourire gracieux , & des yeux rayonnans de joie. Avec quelle politesse il se présenta ! avec quelle douceur il s'approcha ! tout étoit enchanteur en lui.

Coupons encore une fois ce tableau , pour revenir à l'infortuné Macartney. Sa reconnoissance lui avoit donné des aîles. Il étoit venu aux eaux de Bristol ; il venoit de Berry-Hill ; il accouroit , alarmé des nouvelles de la mauvaise santé d'Evelina. = Qui peut vous engager , Monsieur , à prendre cette peine ? = O Madame , y a-t-il une peine qui puisse égaler le desir que j'avois de venir vous faire mes remercîmens ? Si j'existe encore , j'en suis redevable à vos seules bontés. L'intérêt généreux

que vous avez pris à mon affliction , m'étoit un garant que vous apprendriez avec quelque plaisir le changement de ma situation ; il est juste que vous en soyez instruite =. Il lui raconta qu'un de ses amis étoit venu à son secours ; que son père , qu'il étoit venu chercher du fond de l'Ecosse , & qui avoit conduit sa mère dans le tombeau , devoit enfin le reconnoître & l'avouer pour son fils : il présenta un rouleau à Evelina. = Voici la seule partie de mes obligations qui puisse être acquittée. Je vous en ai de plus essentielles que cet argent ; mais elles ne peuvent être payées que par ma reconnoissance , & à ce prix je consens volontiers à rester votre débiteur pour toute la vie =.

Pendant qu'Evelina discutoit la reconnoissance de Macartney ; Mylord parut ; il venoit la prendre pour la mener déjeuner chez sa sœur. Mylord , à cette vue , changea de visage : il marchoit tristement à côté d'Evelina , sans parler. = N'êtes-vous pas surpris , lui dit-elle , de m'avoir trouvée tête-à-tête avec un Etranger ? = Avec un

Etranger ! seroit-il possible que cet homme vous fût inconnu ? = Pas absolument, si vous voulez ; il se pourroit. = Pardonnez ; je ne croirai jamais que Miss Anville soit capable d'accorder un rendez-vous à un inconnu. = Que dites-vous-là , Mylord ? = Il me semble du moins , si j'ai bien entendu , qu'il en étoit question. = Mylord , vous êtes dans l'erreur ; M. Macartney est en relation avec moi , & je n'ai pu m'empêcher de le voir : mais mon intention n'étoit pas. . . . = En vérité je suis fâché, Madame , de ce que , sans le vouloir , j'ai commis une indiscretion. Si j'avois su que vous fussiez en affaires , je ne vous aurois pas suivie ; je m'imaginois bonnement que vous étiez sortie pour prendre l'air. = Aussi étoit-ce mon plan ; & cette rencontre est l'ouvrage du hazard : cela est si vrai que je me passerai de le revoir demain , si vous me le conseillez. = Je n'ai point de conseils à donner là-dessus , & Miss Anville doit savoir , mieux que personne , ce qu'il lui convient de faire ; elle auroit tort de s'en rapporter , sur un point si délicat , à l'arbitrage d'un

tiers , qui n'est pas au fait de ses liaisons avec cet Etranger. = Vous pourriez les connoître de plus près , Mylord. = J'ai toujours admiré la douceur de votre caractère ; & l'offre que vous me faites , de vouloir bien m'initier dans vos secrets , m'honore trop pour que je ne l'accepte pas avec empressement =.

Evelina vouloit lui faire ce sacrifice : mais l'infortuné qui l'attendoit le lendemain au rendez-vous... , mais raconter les secrets d'autrui , cela est-il permis par les loix de l'honneur ? non ; elle fut exacte à ce rendez-vous qui pouvoit consoler un malheureux. Mylord , qu'un instinct cruel conduisoit , vint sur le lieu du rendez-vous. Qu'on juge de l'effet de son étonnement ! il en fut décontenancé. = Pardonnez , dit-il en balbutiant , pardonnez ; je ne m'attendois pas , je ne pouvois pas m'imaginer que je vous rencontrerois ici d'aussi bonne heure. Si je m'en étois douté , je n'y serois pas venu =. Il salua fort à la hâte , & passa outre. Evelina voulut le rappeler ; le mot de Mylord lui échappa involontairement ; il se retourna ,

& lui demanda si elle desiroit de lui parler. Elle ne pouvoit répondre ; elle étoit suffoquée & ne se soutenoit qu'à peine. Mylord avoit repris toute sa dignité. = Je conviens , dit-il , que j'ai tort de me trouver ici dans ce moment ; j'aurois de la peine à me disculper : je fais que vous êtes en droit de m'accuser d'une curiosité indiscrete ; il ne me reste qu'à vous faire mes excuses , & à me retirer =. Il disparut comme un éclair. Pauvre Evelina ! être soupçonnée par Mylord ! Elle revenoit avec effort dans son appartement ; Mylord la voyoit d'une des fenêtres ; il vint lui offrir son bras. = Etes-vous indisposée ? = Non. = Mais du moins vous accepterez mon bras , vous ne sauriez vous en dispenser =. Et il s'empara , presque par force , de sa main. Elle voulut le quitter aussi-tôt qu'elle fut rentrée dans le salon. = Vous me quittez , dit-il , pour retourner au. . . Mais pardon =. Elle acheva la phrase , qui nommoit assez distinctement le jardin où elle avoit donné rendez-vous à Macartney. = Non , dit-elle , je vais dans ma chambre =. Il chercha à corriger ce

ce que sa demande avoit de dur , & avec un sourire forcé , il dit : = Je ne fais quel mauvais génie me pousse ce matin ; je n'agis & je ne parle qu'à contre-sens : je suis honteux de moi-même , & j'ose à peine , Madame , implorer mon pardon. = Votre pardon , Mylord ! parlez-vous sérieusement ? = Pouvez-vous en douter ; mais s'il m'est permis d'être mon juge , je lis dans les yeux de Miss Anville qu'elle me fait grace. = Je ne vous comprends pas , Mylord : tout pardon suppose une offense , & je ne sache pas que vous m'en ayiez fait. = Voudriez-vous me faire part du motif de votre relation avec cet inconnu ? = Si vous en saviez les circonstances , Mylord , vous approuveriez ma réserve. Cet Etranger est d'une famille honnête ; il s'est trouvé dans le malheur : c'est tout ce que j'en puis dire. Cependant , s'il étoit informé que vous vous intéressiez à ses affaires , je ne crois point qu'il vous en fît un mystère : voulez - vous que je lui en parle ? = Point du tout : ce ne sont point ses affaires qui me tiennent à cœur ; je n'en suis pas curieux le moins

Août 1783.

D

du monde. = Je ne vous ai donc point compris , Mylord. = Pouvez - vous vous imaginer , Madame , que je m'intéresse aux affaires d'un homme qui m'est absolument inconnu ? = Je vais vous étonner davantage. J'ai promis à M. Macartney une seconde entrevue. = Et ce rendez-vous a-t-il eu lieu ? = Non , Mylord ; pas encore =. Elle se tut , & Mylord gardoit aussi le silence. Ils se regardoient avec confusion. Elle reprit la parole. = Jamais jeune personne n'eut plus besoin que moi du conseil de ses amis ; je suis neuve dans le monde , & peu accoutumée à agir par moi-même : mes intentions ne sont pas mauvaises , & cependant je fais des fautes à chaque instant. Jusqu'ici j'ai joui du bonheur d'avoir pour ami un homme très-capable de me diriger & de me conduire ; aujourd'hui il est trop éloigné de moi pour que je puisse recourir à lui dans les occasions où ses avis seroient nécessaires ; & ici je n'ai personne à qui je puisse m'adresser. = Veuille le Ciel , s'écria Orville avec le ton le plus affectueux , & d'un air où il ne restoit plus

la moindre trace de froideur ; veuille le Ciel que je sois en état de remplacer dignement l'ami de Miss Anville !
= Vous me faites trop d'honneur , Mylord ; j'espère que votre indulgence me passera mes petites fautes en faveur de mon inexpérience. Puis-je m'en flatter ? = Si vous le pouvez . . . ! puis-je à mon tour espérer que vous oublierez avec quelle mauvaise grace je me suis rendu à vos raisons ? M'est-il permis de sceller ma paix ? Oui , je la regarde comme conclue (Il pressa la main d'Evelina contre ses lèvres) ; & nous voici les meilleurs amis du monde = .
Etre reconciliée avec Mylord , quelle joie pour Evelina ! Comme les jours se succédèrent avec calme & douceur ! Evelina dançoit du meilleur cœur avec Mylord. Mais falloit-il qu'à ce même bal , où elle étoit si gaie , elle rencontrât un objet qui alloit noircir son imagination ?

On annonça Miss Belmont , jolie , jeune héritière , qui avoit de grands biens , & qui se trouvoit aux eaux depuis la veille ; elle étoit fille de Sir John Belmont. Ce fut un coup de foudre.

Dij

pour Evelina. Ramenons encore sur la scène M. Macartney ; il rencontra Evelina dans la promenade publique ; & dans le moment qu'il la saluoit , la jeune Miss Belmont vint à passer. A sa vue Macartney pâlit , la voix lui manqua : il se retira , & laissa Evelina dans une agitation inconcevable. Mylord Orville accrut sa peine par les mouvemens de sa jalousie. = A quand , lui dit-il , avez vous remis M. Macartney ? = J'ignore si je le reverrai ; mais il est certain que je donnerois tout au monde pour avoir un moment d'entretien avec lui. = Tout au monde , & c'est à moi que vous le dites ? = Oui , Mylord , & je ne craindrois pas de vous le répéter. = Pardon , Madame , je n'ai plus rien à répliquer. = Ne me jugez pas avec trop de rigueur , Mylord. Je ne pèse pas toujours mes paroles ; celles qui viennent de m'échapper vous surprendroient moins , si vous pouviez savoir dans quelle incertitude pénible je me trouve à présent. = Et une entrevue avec M. Macartney pourroit vous tranquilliser ? = Deux mots me suffiroient. = Que ne puis-je être digne

d'en connoître l'importance ! = Oh ! Mylord ! s'il ne tenoit qu'à cette difficulté, elle seroit bientôt levée ; soyez sûr que s'il m'étoit permis de parler, je serois fier de prévenir vos questions : mais il ne m'appartient pas de révéler les secrets de M. Macartney ; vous êtes trop juste pour l'exiger. = J'avoue que je ne fais pas trop ce que je dois penser de ceci ; au milieu de cet air mystérieux, il règne une certaine franchise qui me rassure, & qui me fait penser que vous n'avez rien à vous reprocher. . . . Vous dites donc que cette entrevue est nécessaire à votre repos ? Eh bien, vous verrez M. Macartney ; je vous en procurerai moi-même la facilité. Miss Anville, j'en suis convaincu, ne sauroit former que des vœux légitimes ; je n'insisterai pas davantage ; je m'en fierai à la pureté de ses intentions : sans être informé de ses motifs, je lui obéirai aveuglément, & je m'appliquerai à la servir au gré de ses desirs =. Il se retira après s'être expliqué de la sorte. Après le dîner, il se rapprocha de Miss Anville & lui demanda si elle resteroit chez elle. = Oui.

= Voulez-vous que je vous amène une visite ? = Vous , Mylord ? = Oui, j'ai fait la connoissance de M. Macartney ; il m'a promis de venir me voir demain sur les trois heures =.

Il amena en effet M. Macartney , & le présenta à Evelina ; & sur un léger prétexte , il les laissa tête-à-tête. Aussitôt qu'ils se virent seuls , Evelina lui demanda comment il avoit connu Miss Belmont ? = Si je la connois ! que trop, hélas ! Et pourquoi, Madame , me faites-vous cette question ? = Commencez , je vous supplie , par satisfaire ma curiosité : qui est elle ? = Je m'étois proposé d'en garder le secret ; mais je n'ai rien à refuser à Miss Anville : cette Dame est la fille de John Belmont , la fille de mon père. = Juste Ciel , s'écria Evelina , vous êtes . . . , vous êtes donc . . . = Elle auroit voulu dire : vous êtes donc mon frère ! La voix lui manqua. = Madame , que veut dire ceci ? d'où vient ce trouble extraordinaire = ? Evelina lui tendit la main pour toute réponse ; il parut surpris , il parla avec reconnoissance des bontés qu'elle avoit pour lui. = Epar-

gnez - vous , s'écria-t-elle en essuyant ses larmes , épargnez - vous cette erreur ; vous avez des droits à tout ce que je puis faire pour vous : notre situation a tant de rapport ! Laissez - moi pour quelques jours ; vous ferez bientôt instruit du sujet de votre étonnement =.

Aussi - tôt qu'elle se trouva seule , elle prit la plume & écrivit à M. Villars. Ce bon tuteur se hâta de lui adresser une réponse consolante , & de lui envoyer l'acte de mort de Lady Belmont sa mère. *Vous le remettrez , lui mandoit-il , à votre père , quand il ne vous manquera plus que cela pour lever tous les obstacles qui s'opposent à votre reconnoissance.* Nous allons transcrire ce testament si touchant.

Lady Belmont à Sir John Belmont.

« Dans la ferme persuasion que la mort va mettre fin à mes souffrances , je veux encore une fois parler à Sir John Belmont , en faveur de l'enfant qui , s'il survit à sa mère , sera chargé de lui présenter ces caractères.

» Mais en quels termes , homme

Div

cruel , l'infortunée Caroline vous écrira-t-elle avec quelqu'espérance de succès ? Sourd à la voix de la compassion , aux remords de la conscience , infidèle aux liens de l'honneur , dites , Belmont , quelles sont les expressions que je puis employer sans craindre d'être rebutée.

» Vous donnerai-je le tendre nom de mon époux ? hélas ! vous le désavouez. Vous appelleraï-je le père de mon enfant ? eh ! vous le condamnez à l'infamie. Vous nommerai-je mon Amant , qui m'a gardé la foi d'un mariage forcé ? c'est vous - même qui me trahissez. Vous donnerai-je enfin le titre d'un ami dont j'attendois des secours ? non , car c'est vous qui m'avez plongée dans la misère , & qui avez causé ma ruine.

» Malheureuse que je suis ! que me reste-t-il à faire pour toucher un cœur fermé à l'équité , aux remords , à la pitié ! Y a-t-il un moyen que je n'aie éprouvé ? Y a-t-il une ressource que je n'aie tentée ? J'ai tout employé. L'amertume des reproches , la force des prières , tout a été inutile.

» Vingt fois déjà la plume m'est tombée des mains , & je me suis dit , dans mon désespoir , que je n'avois plus rien à espérer de vous. Mais la tendresse maternelle , la tendresse d'une mère qui tremble pour le sort de l'enfant auquel elle va donner le jour , voilà ce qui me rend le courage.

» Peut-être quand je ne serai plus , quand la coupe de mes maux sera remplie , quand la mort aura tiré le voile sur ma triste mémoire , quand vous n'aurez plus à craindre mes reproches , quand vous n'aurez plus à redouter mon témoignage & ma vue , alors peut-être votre cœur s'ouvrira-t-il à la voix de la justice , aux cris de la Nature.

» Belmont , ne leur résistez point , ne rejetez point l'enfant comme vous avez rejeté la mère : peut-être regretterez-vous un jour , quand il n'en sera plus temps , les maux dont vous êtes l'auteur ; peut-être vous repentirez-vous , hélas ! trop tard , d'avoir persécuté , d'avoir perdu une infortunée ; peut-être l'avenir vous rappellera-t-il les intrigues que vous avez employées pour me tromper ,

& les peines qui me suivent dans le tombeau. O Belmont, cette idée défarme tout mon ressentiment ! Que deviendrez - vous , quand vous jetterez un œil repentant sur votre conduite passée ?

» Ecoutez donc la prière solennelle de l'infortunée Caroline, la dernière qu'elle ose vous adresser.

» Lorsque le temps sera venu où vous gémirez sur vos erreurs , & ce temps viendra bientôt , lorsque votre cœur déchiré voudra expier ses crimes , alors je lui en offre encore les moyens ; lisez ici les conditions sous lesquelles je signe votre pardon.

» Belmont ! je suis ton épouse , tu le fais. Hâte-toi donc de justifier aux yeux de l'Univers ma réputation que tu as flétrie ; reçois dans tes bras l'enfant infortuné qui te présentera cette requête de sa mère.

» Ah ! si tu retrouves un jour dans cette innocente créature les traits de l'infortunée Caroline ; si l'enfant te retrace le souvenir de la mère, Belmont, par cette raison seule tu la réprouveras peut-être. Cher objet de mon amour,

cher enfant pour qui je sens déjà toute l'étendue de la tendresse maternelle, garde-toi bien de ressembler à ta mère. La mort t'enlève un de tes parens, & la haine te feroit perdre celui qui te reste.

» Mais dans ces derniers adieux, qui ne te seront présentés qu'après que la fougue de tes passions sera passée, qu'après que toutes mes douleurs seront descendues avec moi dans le tombeau, oublierai-je d'ajouter une parole consolante pour cet homme jadis si cher, qui puisse le soutenir dans les afflictions qui l'attendent? Non, Belmont; tu sauras que ma compassion l'emporte de beaucoup sur mon ressentiment: je prierai pour toi dans mon heure dernière, & le souvenir de l'amour que je te portois autrefois, effacera celui des maux que tu m'as faits ».

Evelina répandit un torrent de larmes à la lecture de cet écrit; elle l'approcha de ses lèvres & le couvrit de ses baisers. Elle fit appeler M. Macartney; & si-tôt qu'il se fut rendu à son invitation, elle recommença ses ques-

tions. = Vous ne m'avez pas dit , Monsieur , si vous aviez vu votre père. = Oui, Madame , & je me crois obligé de vous rendre compte de notre entrevue. Il n'a fait aucune difficulté de me reconnoître , dès qu'il a eu lu la lettre de ma mère. = Grand Dieu ! quel rapport de votre situation à la mienne ! vous a-t-il reçu avec bonté ? = Je ne devois guères m'en flatter : mais j'avoue qu'il m'a reçu avec une bonté infinie. . . . = On devine que tout s'expliqua dans cet entretien.

Sur ces entrefaites Mylord Orville survint ; Macartney se retira. Mylord , étonné de la rencontre , dit à Evelina , avec un ton froid : = N'ai-je pas abrégé la visite de M. Macartney ? = Point du tout , Mylord. = Je m'étois flatté de rencontrer Miss Anville dans le jardin ; mais j'ignorois qu'elle eût d'autres engagements =. Madame Selvyn attendoit Evelina , & la fit avertir. Elle se leva pour sortir. = Est-ce ainsi , Miss , que vous me quittez ? = Que puis-je y faire , Mylord ? peut-être une occasion plus favorable. . . . = Et où trouverai-je cette occasion ? vous partez pour

Londres, la chaise est prête. = Tranquillisez-vous, Mylord, mon voyage sera différé; M. Macartney m'a annoncé des nouvelles qui le rendent maintenant inutile. = M. Macartney paroît avoir beaucoup de pouvoir sur votre esprit: mais, si je ne me trompe, il est bien jeune pour être votre conseiller. = Est-il possible, Mylord, que M. Macartney puisse vous donner le moindre ombrage? = Je vous admire, Miss; votre cœur est au-dessus de tous les soupçons: ce seroit vous faire injustice, ce seroit me la faire à moi-même, que de douter un instant de cette bonté qui vous a captivé pour jamais mon estime. Malgré cela, me pardonnerez-vous, si j'avoue que je suis un peu surpris, peut-être même alarmé de ces fréquentes visites d'un jeune homme de l'âge de M. Macartney? = Mylord, il est aisé de me justifier: ce M. Macartney est mon frère. = Votre frère! vous m'étonnez! & par quelle singulière idée faites-vous un mystère de sa parenté =?

Madame Selvyn interrompit cet entretien: elle emmena Evelina dans son cabinet, où elle écrivit le billet suivant:

à Sir John Belmont, qui étoit arrivé de la veille à Bristol. « Madame Selvyn présente ses devoirs à Sir John Belmont, & lui demande dans la matinée un moment d'entretien sur une affaire de très-grande importance ».

La réponse de Sir John Belmont ne tarda pas d'être rendue. Madame Selvyn se rendit chez lui. Quelle attente pour Evelina ! Oh ! qu'elles furent cruelles, les deux heures qu'elle passa ! Enfin, Madame Selvyn parut. = Avez-vous, lui dit-elle, retrouvé mon père ? = Hélas ! non. = Eh bien, Madame, partons sans délai ; vous me conduirez à Berry - Hill : là, du moins, je ferai sûre de trouver un père qui me recevra.

= J'ai trouvé, dit Madame Selvyn, Sir John seul dans sa chambre : il m'a reçue avec toute la politesse imaginable. Je n'ai pas balancé un instant à lui annoncer le sujet de ma visite : mais il n'en a pas été plutôt instruit, qu'il m'a demandé si j'avois pu prendre sur moi de réchauffer cette ancienne & ridicule histoire. Je lui fis sentir que le mot ridicule n'étoit pas ici à sa place.

= Les actions que je prétends vous rappeler, Monsieur, seroient dignes de figurer dans le caractère atroce d'un Néron & d'un Caligula. = Arrêtez, Madame, je n'ai besoin des conseils de personne dans l'affaire dont il s'agit. = Réparez donc vos torts, vous en avez tout le pouvoir. Votre fille n'est pas loin d'ici; elle demeure à Clifton: faites-la venir; avouez à la face de l'Univers la légitimité de sa naissance; & justifiez ainsi la réputation d'une épouse trop long-temps outragée. = Madame, vous vous trompez, si vous soupçonnez que j'aie attendu l'honneur de votre visite pour m'acquitter de la réparation que je devois au souvenir de cette douce infortunée. Son enfant a été l'objet de mes soins depuis sa plus tendre enfance; je l'ai recueillie dans ma maison; elle porte mon nom, & elle sera mon unique héritière. Vous vous trompez, Madame, si vous croyez qu'il existe une autre fille que celle que j'aichez moi. La femme qui a soigné Lady Belmont dans sa dernière maladie, l'a remise entre mes mains avant qu'elle eût atteint l'âge d'un an. Dans ce temps-là

je n'étois guère disposé à confirmer le bruit qui s'étoit répandu de mon mariage ; je fis partir ma fille pour la France , & je lui donnai pour surveillante la femme qui me l'avoit amenée ==.

Là, Madame Selvyn finit son discours, & laissa Evelina en proie aux plus accablantes réflexions. La voix de Mylord Orville vint la tirer de cette rêverie. == M'est-il permis d'entrer , dit-il ? je crains , Miss , que vous ne m'accusiez d'importunité : mais j'ai tant de choses à vous dire , tant de choses à apprendre de vous , & si peu d'occasions de vous voir seule. . . . Vous pleurez ! de grâce , ne me cachez plus la cause de vos chagrins. == Mylord , vous ne savez pas sur qui votre choix est tombé. Orpheline depuis mon enfance , je ne dépends que des bontés d'un ami qui a bien voulu prendre soin de ma misère : c'est à sa pitié que je dois ma subsistance. Je suis rejetée , défavouée par ceux auxquels j'appartiens de plus près. Ah ! Mylord , dans ces circonstances puis-je mériter la distinction dont vous m'honorez ? non , non , je sens trop

douloureusement la distance immense qui nous sépare. Vous devez m'abandonner à mon malheureux sort , je dois rentrer dans l'obscurité ; j'irai retrouver mon ami, mon meilleur, mon unique ami ; je verserai dans son sein tous mes chagrins ; vous , Mylord , vous placerez mieux... = Non, jamais : mon cœur vous appartient ; & je vous jure un attachement éternel. Après ce que vous m'avez dit , Madame , je dois m'attendre au récit le plus affligeant des cruautés qu'on vous a fait souffrir ; j'y suis préparé , mais je suis convaincu d'avance que , quelles que soient vos disgraces , vous n'en avez mérité aucune. Oui , Miss , vos malheurs vous rendent plus chère à mon cœur. Puis-je savoir où je trouverai cet ami généreux dont vous m'avez appris à respecter les vertus ? Je volerai vers lui , je lui demanderai son consentement à notre union ; & des liens indissolubles joindront désormais nos destinées : mon unique étude sera de vous faire oublier vos maux passés , & de vous venger de l'injustice du sort =. A ces mots , il s'éloigna avec la vivacité d'un trait. Il avoit re-

joint Madame Selvyn ; & celle-ci , en le quittant , vint embrasser Evelina en la nommant Mylady : ce nom expliqua tout ; Evelina rougit , & sentit toute la noblesse du procédé de Mylord Orville.

Madame Selvyn avoit tout appris à Mylord ; & il conseilla à Evelina d'aller se présenter à Sir John Belmont. Il la conduisit jusqu'auprès de la maison , où elle descendit avec Madame Selvyn. Evelina se cacha dans un appartement , qui étoit à côté de celui où étoit Sir John. = Je suis venue , Monsieur , lui dit-elle , dans l'intention de vous présenter votre fille. = Je vous remercie , Madame , de cette peine : mais dans ce moment même j'ai eu la satisfaction de déjeuner avec elle. = Quoi donc , Monsieur , vous refuserez de la voir ! = Je vous suis infiniment redevable du desir que vous avez d'augmenter ma famille ; mais vous m'excuserez aussi si je ne profite pas de vos bons offices. Je suis déjà pourvu d'une fille ; elle a des droits à ma tendresse & à mon bien : il n'y a pas trois jours que j'ai eu le plaisir de faire la dé-

couverte d'un fils ; & qui fait à la longue combien d'enfans on se propose de me mettre encore sur les bras ! Mais , à dire vrai , je compte m'en tenir au cercle actuel de ma famille ; il me suffit très-fort.

= Eussiez-vous des enfans par centaines , celui dont Lady Belmont est la mère mérite une distinction particulière ; & loin de fuir sa vue , vous devriez remercier le Ciel de retrouver encore l'occasion de réparer en quelque façon vos torts : c'est la moindre justice que vous pouvez rendre à la mémoire d'une épouse outragée , que d'avouer sa fille. = C'est à regret , Madame , que j'entre en discussion sur cette matière ; mais j'en parlerai , puisque vous m'y forcez. Sachez donc qu'à l'heure qu'il est je suis à l'abri de tout reproche ; j'ai reconnu ma faute , je l'ai réparée ; en un mot , j'ai fait tout ce que j'ai dû pour venger la mémoire d'une épouse infortunée. J'ai pris soin de l'éducation de sa fille ; je l'ai adoptée pour mon héritière légitime. Si vous pouvez , Madame , m'indiquer des moyens plus efficaces pour m'acquitter

de ma dette , & pour justifier la réputation de Lady Belmont , faites-moi la grace de m'en instruire , & je les mettrai volontiers en usage , quelque choquans qu'ils puissent être d'ailleurs pour mon caractère. = Tout ce récit est fort beau en apparence , dit Madame Selvyn : mais j'avoue que je n'y comprends rien , & qu'il surpasse ma conception. En tout cas , je ne vois pas ce qui peut vous empêcher de consentir à voir cette jeune Demoiselle. = Je ne m'y oppose pas non plus , Madame. = Paroissez donc , ma chère ; venez & montrez-vous aux yeux de votre père =.

Evelina fut retirée toute tremblante de la chambre où elle étoit restée cachée : elle voulut faire résistance , mais Sir Belmont fut le premier à s'avancer vers elle. Elle poussa un cri involontaire , & en couvrant son visage des deux mains , elle tomba sans connoissance. = Grand Dieu ! s'écria Sir John , ma Caroline est-elle encore en vie ? ... Relève-toi , & ne crains pas ma vue ; lève la tête , ô toi , l'image vivante de mon infortunée Caroline ! Oui , oui ,

je vois que tu es sa fille ; elle vit , elle respire en toi. Je la vois. Oh ! que n'est-elle encore en vie == ! Il garda le silence ; & ensuite , ouvrant un œil égaré , il ajouta : == Retire-toi , retire-toi ; ôtez-la , Madame , de devant mes yeux , je ne saurois soutenir sa vue ==. Il sortit. Evelina , effrayée , n'eut pas le courage de l'arrêter ; Madame Selwyn le retint par le bras. == Laissez-moi , lui dit-il , & prenez soin de cette pauvre enfant ; dites-lui que je ne suis point un barbare ; dites-lui que dans ce moment je mourrois de mille morts pour elle : mais ma raison s'égare ; je ne saurois la voir davantage ==.

Evelina quitta cette maison avec un cœur oppressé. Ces paroles affligeantes, *je ne saurois la voir davantage*, restèrent gravées profondément dans son esprit. Pourquoi Sir John repoussoit-il sa fille ? voici ce qui va expliquer cette cruauté. La femme qui avoit soigné Lady Belmont dans sa dernière maladie , & qui avoit servi de Nourrice à Evelina pendant les quatre premiers mois de sa vie , avoit été congédiée , & avoit emmené une fille à elle âgée de six

mois : cette Nourrice étoit avec Sir John. Il étoit possible que sa fille... ; qu'elle eût trompé le père d'Evelina , en lui faisant adopter un enfant supposé.

Madame Selvyn , frappée de ces circonstances , ne perdit point de temps & revint sur ses pas ; elle trouva Sir John tourmenté par les mêmes réflexions. Il avoit déjà interrogé la Nourrice , qui avoit pâli , paru embarrassée , & cependant avoit soutenu le mensonge. = De tout temps , disoit-il , j'ai été surpris de trouver dans cet enfant si peu de ressemblance avec ses parens. = Faites monter la Nourrice , dit Madame Selvyn =. Sir John satisfit son envie : il n'y eut plus lieu de douter de l'imposture. Elle finit par se jeter aux genoux de Sir John , & par lui demander pardon. Elle avoit cru qu'Evelina étoit morte ; & cette erreur l'avoit engagée à lui substituer sa fille. Enfin , tout étoit réparé. Sir John revenoit à Evelina , mais il ne se sentoît pas encore assez fort pour soutenir sa vue.

Tandis que Madame Selvyn suivoit.

avec l'obstination la plus vive cette entière réconciliation, Mylord Orville n'étoit point inactif; il avoit vu Sir John, & lui avoit demandé la main d'Evelina. Il étoit accouru vers elle; & du plus loin qu'il l'avoit apperçue dans son appartement, il s'étoit écrié: = *A Mardi !* ce jour est le plus important de votre vie & de la mienne. = *Quoi ! Mardi . . . ! O Mylord !* = *Oui, ma chère Evelina, ce jour est destiné à me rendre le plus heureux des mortels.* = Et moi, disoit tout bas Evelina, je serai la plus heureuse des femmes=. Si-tôt qu'elle se trouva seule, elle prit la plume & écrivit à M. Villars. La volonté d'un père n'étoit pas aussi sacrée pour elle que celle de son tuteur. Elle finissoit sa lettre en lui disant: « Adieu, mon très-cher & très-honoré Monsieur; tout dépend à présent de votre décision. Je l'attends en tremblant; mais je vous promets de m'y soumettre aveuglément ».

Il falloit vaincre l'opiniâtreté de Sir John, qui refusoit encore de voir sa fille. Elle fut introduite dans son appartement; il l'accueillit avec bonté.

= Est-ce vous , ma fille ? = Oui , je la suis , Monsieur ; heureuse que vous vouliez la reconnoître ! = Te reconnoître ! oui , mon enfant , volontiers ; mais Dieu fait avec quel mélange de plaisir & de douleur je m'acquitte de ce devoir ! O ma pauvre Caroline = ! Il versa un torrent de larmes , & se tut ; tout-à-coup il entra dans une espèce de fureur : = Eh bien , ma fille , astu assez humilié ton père ? si cette preuve de ma foiblesse te suffit , fors , & ne me tourmente plus par ta présence ; fors , te dis-je ; retire-toi , du moins par pitié ; laisse-moi =. Evelina tomba à ses genoux : = J'obéirai : mais ne refusez pas , Monsieur , votre bénédiction à votre fille ; c'est la seule grace qu'elle implore. = Hélas ! je suis indigne de te bénir , indigne de te nommer ma fille , indigne de voir le jour. O Dieu ! que ne puis-je rappeler le passé , me mettre à l'époque de ta naissance ! ou du moins , que ne puis-je anéantir un souvenir cruel ! = Plût au Ciel que ma présence vous fût moins odieuse ; qu'au lieu d'irriter vos chagrins , elle pût les adoucir !
Ah !

Ah ! Monsieur , avec quelle gratitude je vous prouverois mon attachement , même aux dépens de ma vie ! = Sont-ce là tes sentimens ; viens , mon Evelina ; lève-toi : c'est à moi de tomber à tes genoux. Oui , on me verroit à tes genoux , si par cette humiliation je pouvois obtenir , par ta bouche , le pardon d'une épouse que j'ai outragée. = Ah ! Monsieur , lisez mieux dans mon cœur ! Ah ! si vous y voyiez toute ma tendresse , tout l'intérêt que je prends à vos peines , vous m'épargneriez ces discours déchirans ; vous ne me menaceriez plus de me bannir de votre présence , de me retirer votre amour. = Se peut-il , mon enfant , que tu ne me haïsses pas ? La fille de l'infortunée Caroline , peut-elle me voir sans me détester ? N'es-tu pas née pour m'avoir en exécration , élevée pour me maudire ? Ta mère ne t'a-t-elle pas laissé sa bénédiction , à condition que tu m'aurois en horreur ? = Non , non , jugez mieux d'elle , jugez mieux de moi-même = . Et elle tira de son porte-feuille la lettre de sa mère ; & après l'avoir pressée de ses lèvres , elle

Août 1783.

E

la présenta à Sir Belmont. = Donne : c'est son écriture ; d'où vient cette lettre ? de qui la tiens-tu ? pourquoi ne l'ai-je pas reçue plutôt = ? Il trembloit comme la feuille. = Ouvre-la , dit-il , car je ne le puis. Sais-tu ce qu'elle contient ? = Non , Monsieur ; elle n'a jamais été ouverte =.

Il se prépara enfin à la lire , & après l'avoir parcourue rapidement , il leva les yeux vers le Ciel ; la lettre lui tomba des mains , & il s'écria : = Oui , ma Caroline , tu triomphes dans le séjour des Saints ; tu seras heureuse pendant toute l'éternité , & moi je suis perdu pour toujours. Tu veux que je te reconnoisse , chère Caroline ! oui , tu seras satisfaite , dût-il m'en coûter la dernière goutte de mon sang. Oh ! que n'es-tu témoin des horreurs dont mon ame est déchirée ! Tous les tourmens de la terre ne font rien au prix de cette lettre. Evelina , elle me charge de te recevoir : veux-tu m'aider à remplir sa volonté ? as-tu la force d'avouer pour père le bourreau de ta mère ? Je dois rétablir sa réputation , & avouer sa fille : c'est à ces conditions qu'elle

a signé mon pardon. J'ai déjà fait tout ce qui dé endoit de moi , pour justifier son honneur aux yeux du monde entier ; & avec quelle joie ne voudrois-je pas ouvrir mes bras à sa fille ! Mais j'en suis indigne , hélas ! j'ai mérité mes chagrins par mes crimes =.

Ses yeux étoient toujours fixés sur la lettre. Il s'arrêta à ces mots : *Mon enfant , ne ressemble point à ta mère. =* Viens , mon Evelina ; que je te regarde encore. Ah ! juste Ciel , vit on jamais une ressemblance plus frappante ! Voilà ses yeux , sa bouche , ses traits . . . ! Mon enfant , mon enfant ! ô toi ! l'image de ta mère que j'ai assassinée , vois ton père à tes pieds ; parle-moi au nom de l'épouse que j'ai perdue ; que j'apprenne par ta bouche , qu'elle ne dédaigne pas entièrement les remords affreux auxquels je suis en proie. = Ah ! mon père , dans quelle situation vous me réduisez ? Levez-vous ; de grace , levez-vous ; ne renversez pas l'ordre de la Nature ; levez-vous : c'est moi qui demande à genoux votre bénédiction. = Que le Ciel te bénisse , ma fille ; je n'ose le faire moi-même : ta douceur m'enchanté ;

j'avois tort de te craindre.... Pour le moment je dois être seul, j'ai besoin d'être laissé à mes réflexions; elles sont terribles, & je ne veux pas que tu les partages avec moi! Adieu, mon enfant; ne t'inquiète point; je ne saurois rester avec toi, Evelina: ta physionomie est un poignard pour mon cœur =.

Il s'arrachoit des bras de sa fille; il alloit sortir; elle le retint de toutes ses forces. = Ah! Monsieur, pensez-vous déjà à me quitter? suis-je redevenue orpheline? O mon cher père! ne m'abandonnez pas, je vous en conjure; prenez pitié de votre fille, & ne la privez pas d'un père dont l'amour lui est si nécessaire. = Tu ne fais ce que tu me demandes, mon enfant; les secousses que mon ame éprouve dans cet instant sont trop fortes pour être supportées plus long - temps; il faut que je te quitte: ne t'imaginer point que c'est par dureté; j'en suis bien éloigné, sois-en sûre. Mylord Orville s'est conduit généreusement avec toi; j'espère que tu feras heureuse avec lui. Dieu te bénisse, mon Evelina! aime-moi, si tu le peux, ou du moins ne me hais pas =.

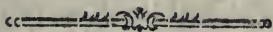
Il étoit temps que cette scène terrible finît. Mylord Orville attendoit Evelina , & s'empressa de calmer son émotion. Il venoit de régler le sort de la fille supposée, qui épousoit M. Macartney , frère d'Evelina. Ainsi , cette créature ne perdoit , ni un nom qu'on lui avoit laissé porter , ni un état. Evelina sentit toute la délicatesse de Mylord. — O Mylord , se disoit-elle tout bas , l'unique étude de ma vie sera de te prouver , mieux que par des paroles , combien je reconnois toute l'étendue de ta générosité , & la noblesse de tes sentimens —.

Nous ne ramenerons point sous les yeux de nos Lecteurs Sir Clément, qui revient dans le Roman. Il est mal aisé, dans la Société , de chasser un Petit-Maître , quand il joint à l'audace une ame scélérate. Sir Clément vient affliger Evelina; il ose parler d'amour; il dit qu'il brûle, comme si un Petit Maître avoit jamais brûlé; il menace, il défie; il attend Mylord Orville, prêt à se battre, s'il est fâché de la lettre qu'il écrit à Evelina. La sage Evelina déchire la lettre, parle avec sagesse au monstre,

& s'en trouve à la fin délivrée. Elle n'attendoit plus que le consentement de son tuteur : pouvoit-il ne pas consentir au bonheur de sa pupille ? Transcrivons sa lettre. « Tous mes vœux sont remplis ; mon Evelina est heureuse , & ses vertus reçoivent le juste salaire qui leur est dû. Oui , mon enfant , ta félicité est gravée en lettres d'or dans mon cœur ; leur impression est ineffaçable. Tu me demandes mon consentement ; que cette expression est foible , au prix de la ferveur avec laquelle j'accorde toute mon approbation ! Tu as toujours été , mon Evelina , la joie , la consolation & l'orgueil de ma vie. Pourrois-je m'opposer à ton bonheur , moi qui voudrois l'acheter aux dépens de mes jours ! Hâte-toi , mon enfant , de me réjouir par ta présence ; viens recevoir les bénédictions que je brûle de répandre sur toi dans l'épanchement de mon cœur. Mais écoute aussi la prière que j'adresse au Ciel dans ces circonstances solennelles ; puisse l'état de prospérité , auquel tu vas parvenir , ne jamais t'éblouir ! L'unique grace que je demande encore au Ciel , c'est de mourir un jour dans tes

bras ; oui , mon enfant , tu viendras recueillir de ma bouche mourante les bénédictions que je te laisserai en quittant ce monde ».

Cette lettre marqua l'instant du bonheur d'Evelina : elle la pressa contre ses lèvres , & la présenta à Mylord Orville , qui s'écria : = Enfin , aimable Miss , je suis heureux =. Evelina se tut , & consentit à tout. Elle écrivit , aussi-tôt après la signature du contrat , à son tuteur : « Tout est dit , mon très-cher Monsieur , & le sort de votre Evelina est décidé. Je viens de donner ma main & ma foi à l'Amant que mon cœur a choisi ; je viens de lui jurer une reconnaissance , une tendresse & un attachement éternels. Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage ; la chaise de poste est déjà commandée , & je pars dans peu pour voler dans les bras du meilleur des hommes , dans les vôtres ».



Nos Lecteurs remarqueront sans doute avec quel art les Anglois savent faire durer une action bien simple. Sans jamais s'écarter de la Nature ,

c'est en la nuancant qu'ils savent intéresser & revenir sur les mêmes situations avec de nouveaux détails & de nouveaux motifs. Ils peignent fidèlement le Roman privé, les mœurs domestiques, l'intérieur des familles. De là vient que leurs Romans sont moins chauds que les nôtres : mais ils ne sont pas froids ; le ton de couleur qui règne dans leurs tableaux est toujours vrai. Nous ne pouvions réduire davantage cet Extrait ; & on nous saura gré de n'avoir été ni indécens, ni grossiers, & de nous être interdit une plaisanterie matte, froide & déplacée, que le Romanier Anglois a trop prodiguée.



*SECONDE CLASSE.*ROMANS COMIQUES.

*LE MÉNESTREL
DE BRUGES.*

Diversité , c'est ma devise.

LA FONTAINE.

L'OUVRAGE, dont nous donnons l'Extrait, est d'un homme de Loix, né à Saint-Venant en Artois. Valère André en parle dans sa Bibliothèque Beligique. On en trouve encore le fonds dans l'Ouvrage latin intitulé : *Speculum vitæ humanæ*, le Miroir de la vie humaine.



PREMIERE PARTIE.



UN jeune homme , sortant gaiement de Cambrai , rencontra une famille errante dans une excavation voisine de cette Ville , & à la source de l'Escaut. Cette famille étoit composée d'un Vieillard qui pouvoit bien avoir soixante-dix ans , d'une femme de cinquante , d'une fille de dix-huit , & de deux petits polissons , de quinze ou seize , qui s'amusoient à cueillir des noisettes. Le Vieillard avoit un collet noir entouré de coquilles ; à ses pieds étoient son bourdon & une musette : il étoit assis , & commençoit à fredonner un air du temps de la Duchesse Yolande. La Vieille se plaignoit de sa misère : pendant ce temps la jeune fille rêvoit , les deux petits garçons crioient à tue tête , & le Cambresien regardoit du haut d'un tertre ce ménage discordant.

La Vieille disoit à son mari : = Com-

ment avez-vous le cœur de chanter , dans l'état où nous sommes ? = C'est pour chasser notre chagrin , répondoit-il. = Vos chansons n'ont pas cette vertu-là ; il faut avouer que vous avez fait choix d'un joli métier ! = Il est fort gai , du moins. = Se faire Méneftrel ; courir le monde en vagabond ! = J'ai toujours aimé la Géographie & les Voyages. = Je ne les aime pas , moi ; vous ne pensez qu'à vous. Voilà une belle éducation que vous avez donnée à vos enfans. = Ni vous , ni moi , nous n'en avons pas eu de meilleure. Enfin , nos enfans font élevés. = Oui , mais ils n'ont pas un patard. = Je n'en ai pas reçu davantage de mes parens =.

Un des deux petits cueilleurs de noisettes interrompit cette conversation , en s'écriant : = Ma mère , ne grondez donc pas si fort , car voilà un Monsieur qui vous écoute =.

Le Cambresien descend à ces mots , & salue le Méneftrel qui se relève avec dignité , faifit fon bourdon , dispose fa mufette & dit : = Seigneur , quel chant voulez-vous ? du gai , du tendre , du

noble ? parlez , & je puis satisfaire votre goût , quel qu'il soit =.

Le Cambresien tire un eskalin de sa bourse , & répond : = Ce qu'il vous plaira , Monsieur le Ménestrel , je ne suis pas difficile ; je n'ai jamais entendu d'autre musique que le plein-chant de notre grande Eglise de Saint-Géri & du Sépulcre =.

Le Ménestrel lui chanta un Virelais du Comte de Barcelone. = Cela est bien triste , dit le Cambresien ; ne pourriez-vous pas me faire rire , au lieu de me faire pleurer = ?

Le Ménestrel ourdit aussi - tôt une farce biscayenne qui parut extrêmement plaisante au jeune Amateur ; & comme il comprit que c'étoit - là son goût , il lui en donna tant qu'il voulut , si bien que le Cambresien ne regretta pas son eskalin.

Mais il n'y a peut-être pas de bonne chose dont on s'ennuie si vite dans le monde , que de la musique. Le Cambresien , frappé de cette dispute du Ménestrel avec sa femme , dont il avoit entendu une partie , lui dit : = M. le Virtuose , si j'ai bien écouté Madame ,

il me semble que votre noble profession ne vous a pas procuré un grand nombre de ducats. = Non , assurément , répond le Ménestrel ; mais on ne peut pas avoir tous les bonheurs ensemble. Riche ou non , j'ai toujours été gai , j'ai vu du Pays , & j'ai vécu plus heureux que bien des Rois. Mais tout finit , Seigneur ; je songe à ma retraite , & je vais tranquillement mourir à Bruges ma patrie. = Vous avez encore de la marge , interrompt le Cambresien. Si je ne craignois , poursuit-il , de vous être importun , je vous prierois de me raconter vos aventures , qui sûrement sont intéressantes. = Seigneur , dit le Ménestrel , très-volontiers ; on me fait toujours plaisir quand on veut bien me faire parler.

Je suis donc de Bruges , Seigneur , comme je viens de vous le dire ; & dans ma jeunesse j'étois un des meilleurs tireurs d'arc de la Ville. Mais ayant reçu de la Nature beaucoup de goût pour la musique , je quittai l'arc , & j'enflai la musette. Malheureusement Bruges regorgeoit alors de Ménestrels , & leur

harmonie étouffa bientôt la mienne. J'eus beau aller me présenter au Palais du Duc de Brabant , & à celui du Comte de Hainaut , on se moquoit de mes accords , & l'on me disoit que je jouois de la musette à faire pleurer. Enfin , voyant par mon expérience que nul n'étoit Prophète dans son Pays , je sortis de la Belgique , & je pénétrai dans la Picardie.

Un jour je me hazardai à jouer un air aux pieds des murs du Château de Coucy. Le généreux Raoul parut sur la plate - forme , me prit en particulier & me dit : = Apprentif Méneftrel , à quatre lieues d'ici est la Ville de Saint - Quentin ; va traverser cette Ville , & à un quart de lieue plus loin tu découvriras l'heureux Château de Fayel , sur une hauteur : c'est-là qu'habite celle qui m'est chère. Va tirer de ta musette des sons discordans aux pieds des murs de Fayel , comme tu viens d'en tirer ici. Ma Dame viendra peut-être aussi t'écouter comme moi ; tu lui remettras cette lettre : elle aura peut-être la bonté de me répondre ; tu re-

viendras , & je te récompenserai plus magnifiquement que si tu étois le premier Musicien du monde ==.

Enchanté d'une si bonne aventure , je reçois la lettre du Sire Raoul ; je franchis les murs de Saint-Quentin , je suis aux pieds de ceux de Fayel. Ma musette retentit comme celle du Dieu Pan ; une jeune Dame montre au milieu de son touret un visage aussi brillant , & des yeux aussi vifs que ceux du roi-telet qu'on voit quelquefois en hiver à-travers les buissons. Je suspends mes accords à cette vue , & vais lui donner la lettre. Imprudent que j'étois ! on m'observoit. Le vieux Fayel étoit-là ; il saisit la lettre , fait rentrer sa fille , & ordonne à ses Pages & à ses Bacheliers de m'arrêter. On me conduit , en présence de cet Argus qui écumoit de rage. J'essayai de le fléchir & de l'endormir avec ma musette , comme jadis Mercure endormit l'autre Argus avec sa flûte. Mais , hélas ! le Seigneur de Fayel n'aimoit pas la musique. Il me fit lier par ses Valets , & sans nul égard pour les talens , il eut la barbarie de me faire donner au moins quatre-vingts

coups d'étrivières. On me jetta ensuite dans un bouge ; on me donna un peu de paille , un souper très frugal ; & le lendemain on me renvoya , en me disant de bien reconnoître les avenues du Château , parce que , si j'y remettois jamais les pieds , on priveroit le monde d'un grand Musicien , & Raoul d'un serviteur si honnête & si fidèle. On m'assura très-positivement qu'on me mettroit entre les mains du grand Bailli de Vermandois , & que je me tirerois ensuite de ses serres comme je pourrois.

Je n'osai retourner à Coucy ; je passai la *Somme* , & ayant appris que le Seigneur de Péquigny , Amateur des beaux Arts , avoit force Ménestrels à sa Cour , je me hazardai d'aller le faire juge de mes talens.

La vanité n'a jamais été mon défaut , comme on dit qu'elle est celui de mes Confrères. J'avouerai donc que le Seigneur de Péquigny fut loin de me regarder comme un Virtuose. Il me dit au contraire que je jouois fort mal ; il m'engagea même à quitter un état pour lequel je n'étois pas né. Mais ses conseils furent très-inutiles ; je restai fidèle

à ma mufette , & réfolus de la rendre illuftre.

J'arrivai à Paris ; & je ne fais comment cela fe fit , mais on m'accueillit , on me trouva même du talent , quoique je n'euffe rien acquis de nouveau. Etonné de ce fuccès inattendu , je commençois à former les plus belles efpérances , lorsqu'un de mes amis me dit : = Il ne faut pas que ce fuccès t'enivre ; on n'accueille ici que les demitalens. Profite cependant de cet avantage ; hâte-toi , car demain , peut être , ta renommée s'évanouira comme un fonge =.

Il ne difoit que trop vrai , & l'on fe dégoûta de moi auffi promptement qu'on s'en étoit engoué. Ah ! la drôle de Ville , m'écriai-je ! J'en fortis , quand je vis que je n'avois plus rien à y gagner. Heureufement j'y avois amaffé quelques écus.

On me dit que la Cour du Comte de Poitiers étoit le féjour ordinaire des Troubadours. De tout temps Troubadours & Ménestrels furent frères ; de tout temps , tandis que les uns alloient chanter leurs Tenfons & leurs Lays ,

au son du caloubet , de la castagnette & de la guimbarde dans les Provinces Cisalpines , nos devanciers enflaient gaïement la musette , & faisoient danser la courante dans nos marais Bel-giques.

Dans l'espoir de trouver des frères , j'allai donc à Poitiers ; & soit qu'en effet j'eusse un certain fonds de mérite , soit que les Poitevins , assez peu renommés pour l'esprit , n'aient pas l'injustice d'exiger dans les autres ce qui leur manque , j'acquis bientôt une sorte de considération. Mêlé avec les Pastoureaux , je faisois danser les Pastourelles ; & si ma femme ne nous écoutoit pas , je vous dirois même , Seigneur , quelques petites aventures très - flatteuses qui me sont arrivées dans ce bon Pays.

Je me mis à la composition ; & si vous allez quelque jour en Poitou , vous y pourrez entendre chanter dans les Hameaux quelques Tensons innocens de ma façon. Je crois même que j'aurois fait fortune dans cette Province , si mon goût dominant pour les voyages ne m'en eût fait sortir. Je par-

courus le Languedoc & la Provence, où les hommes ont tant d'esprit & de vivacité pour le produire, qu'ils ne se donnent jamais le temps de voir si les autres en ont. Je me doutai d'abord que je ne pourrois jamais rien faire dans ce Pays-là. J'allai en Gascogne : ce fut bien pis encore. Mais rien n'a jamais égalé la pétulance des Biscayens, chez qui je portai aussi mes pas. Je m'enfuis bien vite de ce Pays où tout le monde a la tarentule. Je commençai à respirer dans l'Aragon : voilà ce qui s'appelle une Nation sage, & qui ne se dépêche pas trop d'agir ni de parler. A peu de chose près je me retrouvois-là dans mon Pays natal ; mais je n'y étois pas plus riche.

On me parla de Barcelonne comme d'une Ville où tout le monde, même les Joueurs de mufette, pouvoient fort bien faire leurs affaires. J'y fus, & j'allai souffler des contredanses aux belles Guinguettes qui sont aux portes de cette Capitale de la Catalogne.

Un jour, Seigneur, que j'y guidois assez bien les mouvemens d'une belle

& brillante jeunesse , Madame que vous voyez-là m'entendit prononcer quelques mots de mauvais François ; & voyez ce que peut l'amour de la Patrie ! elle sentit aussi-tôt pour moi une flamme étonnante ; du moins elle m'en a assuré depuis. Pour moi , Seigneur , je ne brûlois point. Madame n'étoit guère plus belle alors , qu'aujourd'hui avec son demi-siècle. Mais charmé & très-reconnoissant de voir une femme brûler pour moi , avantage que je n'avois jamais eu , je lui répondis que je serois très-fâché qu'elle se consumât en vain pour mes beaux yeux ; & que puisqu'elle vouloit absolument de ma main , je n'aurois pas la cruauté de la lui refuser. Du reste , elle m'assura que sa naissance n'étoit pas commune ; que sa famille , originaire du Berry , y tenoit un état considérable à Châteauroux. Mais , Seigneur , a beau mentir qui vient de loin ; & j'ai bien reconnu depuis que Madame vouloit abuser de ma jeunesse =.

A ces mots , la Vieille interrompit son mari , trop discourtois pour un Ménestrel. = Mais voyez donc , dit-

elle , ce mauvais Joueur de musette flamande , qui ose insulter une femme dont tout le malheur vient d'avoir eu la foiblesse de l'épouser ! Maudit soit le fatal moment où j'eus la pensée de faire choix d'un pareil époux ! Si vous saviez , Monsieur , toutes les courses qu'il m'a fallu faire avec cet extravagant-là !

= Doucement , Madame , reprit le Ménestrel , c'est à moi de les raconter à Monsieur.

Après donc que j'eus épousé Madame , continua-t-il , il fallut que ma musette fournît à la subsistance de deux. Je quittai la Catalogne qui me rapportoit trop peu de chose , & je conduisis Madame à Tolède , où je lui donnai un état de maison assez brillant ; & si elle n'avoit pas fait de si fortes dépenses dans cette Ville , si elle ne s'étoit avisée sur-tout de me faire subitement père de cette belle Demoiselle que vous voyez-là , je serois devenu le plus riche des Virtuoses des deux Castilles. Mais enfin , il faut s'attendre à tout dans le ménage. N'allez pas croire , Monsieur , que j'en voulus pour cela

à ma femme. Grace au Ciel, qui m'a donné un caractère fort doux, elle auroit fait bien pis, sans que je l'eusse trouvé mauvais. L'événement prouve assez ma douceur. En effet, voyez encore ces deux mangeurs de noisettes; & en honneur, dites-moi si vous trouvez sur tous ces visages - là aucun de mes traits. N'importe, les voilà, & je les aime comme si c'étoit le sang de mon sang. Quand je les vis heureusement surgir au port de la vie, quoique ce fût très-gratuitement de ma part, je n'en enflai que plus gaiement ma musette, afin d'en tirer plus de produit & de pouvoir faire face à tout =.

Ici la femme interrompt encore cet époux indiscret : = N'avez-vous pas, lui dit-elle, suffisamment étourdi Monsieur de vos impertinens propos? avez-vous oublié que nous n'avons rien pris encore de la journée? & n'entendez-vous pas l'heure de Sexte sonner à quelque Moutier prochain?

= Vous avez raison, lui répond le très-docile Ménestrel; allons déjeuner avec l'argent que ce généreux Seigneur vient de me donner. A chaque jour suffit

à peine : ce soir nous trouverons peut-être quelqu'ame charitable, sensible aux charmes de la Musique.

— Vous garderez votre argent , reprend le jeune Cambresien. Le Moutier, dont vous entendez les cloches, est Vaucelles (1), où j'ai des connoissances : allons-y tous ensemble , nous y serons bien reçus. Les pieux enfans de Saint-Bernard , qui tiennent cette grande maison , sont hospitaliers —.

Le Méneftrel prend son bourdon , retourne sa musette derrière son épaule , & donne la main à sa femme qui va clopinant & grondant. Les deux petits garçons courent devant, comme deux jeunes chiens Danois. La Demoiselle garde le silence , & soupire. Le Cambresien conduit au Moutier cette caravanne éclopée.

(1) Abbaye de Bernardins en Cambresis, fameuse par le Traité de paix qui y fut conclu, en 1555, entre l'Empereur Charles-Quint & notre Roi Henri II.

SECONDE PARTIE.



UN **A** EUREUX les Pélerins du bon vieux temps ! quand ils étoient bien las & mourans de faim , découvroient-ils les tours d'un Moutier, ils y entroient soudain , & étoient reçus comme les enfans de la maison. On dit que les choses ont fort changé, & qu'on n'est plus si charitable : c'est peut-être parce que les Pélerins ne sont plus si bons qu'au temps passé.

Quoi qu'il en soit , ce malheur n'arriva pas à notre Ménestrel. Damp Abbé l'ayant découvert du haut de son croissillon à petits carreaux peints , descendit, & trouva au bas de la noix de l'escalier son neveu (car notre jeune Cambresien avoit l'honneur de l'être). Celui-ci présenta à son vénérable oncle la famille vagabonde , que Dom Procureur conduisit à la salle des hôtes. On servit à nos aventuriers un dîner, pendant

pendant lequel il ne se dit pas une parole. Peu-à peu , la faim étant satisfaite , & le vin ayant égayé le Méneftrel , il se mit à parler , selon sa coutume , à tort & à travers.

Le Cambresien lui dit : = M. le Méneftrel , avec la permission de Madame , racontez-nous plutôt la fuite de votre histoire ; elle est fort intéressante , & fera sûrement plaisir à Dom Procureur. = Qu'à cela ne tienne , répondit le Méneftrel : mais je ne fais plus où j'en étois. = Vous en étiez , lui dit le Cambresien , à enfler votre mufette à Tolède.

= Bon , poursuivit le Méneftrel , vous n'avez encore rien vu. Je fus obligé , Seigneur , de quitter Tolède , comme j'avois quitté tant d'autres Villes , sans jamais retrouver mieux. J'allai donc à Madrid , & la nouveauté m'y fit d'abord assez bien accueillir. Toutes les Capitales du monde ont de grandes ressources pour les nouveaux venus , dans la sottise de leurs Habitans. A ce titre on me fêta à Madrid comme tant d'autres qui n'en savent pas plus que moi. Mais il survint une légère brouil-

Août 1783.

F.

lerie dans notre ménage. Ma femme m'accusa d'avoir voulu l'empoisonner, moi qui n'aurois jamais eu le courage d'empoisonner un rat : voyez la belle apparence ! On me crut pourtant un empoisonneur ; on m'arrêta , & je languis pendant six mois en prison. On me fit mille questions captieuses pour découvrir si j'avois en effet commis ce crime affreux ; mais quand on fut bien assuré que je n'avois pas assez d'esprit pour cela , on me rendit la liberté.

Je volai d'abord à l'auberge d'où l'on m'avoit tiré pour me faire l'honneur de me loger dans une Maison Royale , impatient d'embrasser ma femme , & ces trois enfans que vous voyez. Seigneur , ma femme n'étoit plus à l'auberge ; elle avoit trouvé le moyen d'intéresser un Officier de la Sainte-Hermandad. Si elle le vouloit , elle vous en diroit là-dessus beaucoup plus que moi. Tout ce que je fais , c'est qu'elle étoit logée chez lui à ma sortie de prison. J'y allai sur-le-champ , & je la trouvai avec cet homme , qui pâlit à ma vue. Mais sans faire trop d'at-

tention à sa pâleur, j'embrassai ma femme avec tendresse & sans colère ; ce qui étonna encore davantage l'Alguasil. Elle partit aussi-tôt d'un éclat de rire ; son ami rit à son exemple, & je me mis à rire avec eux. Ces gens-là étoient bien bons, de m'avoir fait emprisonner pour si peu de chose.

Cet arrangement devint un bonheur pour moi. L'Officier de la Sainte-Hermandad s'étant chargé de l'entretien de ma femme, c'étoit une bouche de moins que j'avois à nourrir. Je n'avois plus que moi & ces trois marmots là. Ma musette commençoit à me rapporter raisonnablement. Il y avoit alors à Madrid des Romances fort jolies, & je les jouois passablement. Il ne se passoit pas une nuit que je ne fusse appelé pour donner quelque sérénade. Les après-dînés j'allois au Pardo, & c'étoit à qui m'auroit. Tantôt c'étoit une Duègne, tantôt un Seigneur de la Cour, des Chevaliers de l'Ordre de Calatrava, des Membres du Conseil de Castille ; & quelquefois aussi ce n'étoient que des Laïs, espèce très-com-

mune dans ce Pays-là comme par-tout ailleurs.

Imaginez-vous , Seigneur , que je voyois tous les jours les sentimens , les grands intérêts , les passions , se promener dans les belles allées du Pardo , & les Amans s'enflant comme des grenouilles ou comme ma mufette , pour avoir l'air bien pénétrés , bien pleins d'amour. Je m'attendrissois avec tout ce monde-là , ou plutôt je jouois la Comédie à l'exemple des autres , & ma bourse se remplissoit.

A ce propos , Seigneur , il faut que je vous raconte une histoire qui m'arriva au Pardo. Je m'étois attaché un petit Poëte Andaloux , à qui je commandois des paroles comme vous commandez un habit à votre Tailleur. Il avoit beaucoup d'intelligence , ce petit Andaloux-là. Un soir que j'étois avec lui au Pardo , un homme qui me sembloit être pour le moins un Grand d'Espagne , quoique l'obscurité m'empêchât de distinguer ses traits , me dit , d'une voix impérieuse & renforcée :
— *Ménéstrel , fais-moi tout-à-l'heure une*

Romance. = Très-volontiers , Seigneur ,
lui répondis-je ; sur quel sujet la vou-
lez-vous ? = Sur un benêt de mari
qu'on force de chanter celui qui rem-
plit son devoir auprès de sa femme =.
Et moi de dire à mon petit Andaloux
de me dépêcher bien vite les paroles.
A mesure qu'il les trouvoit , je leur
donnois le ton convenable sur ma mu-
sette. Je suis fâché de les avoir ou-
bliées , Seigneur ; je vous les chante-
rois en m'accompagnant : elles étoient
fort belles. Aussi , quand je les allai
exécuter dans un coin retiré du Pardo ,
du côté du Mançanarès , à mon noble
Virtuose & à la belle Dame son amie ,
je les égayai d'abord au point qu'ils
pensèrent étouffer de rire. Devineriez-
vous bien , Seigneur , quel étoit ce
couple brillant ? Demandez à Madame :
c'étoit elle , bien enveloppée dans son
voile , avec l'Officier de la Troupe sa-
crée , son favori , ce Vicaire de mon
glorieux Empire , qui s'étoit affublé
de l'habit brillant de quelque Major-
dome : c'étoient ces deux honnêtes créa-
tures qui me jouoient ce tour ; mais du
moins ils me payèrent aussi généreu-

fement qu'auroient pu faire ceux dont ils portoient les vêtemens , ce qui me consola beaucoup =.

Le Ménestrel en étoit-là de son récit, quand la cloche de Nones sonna. Dom Procureur en fut bien fâché : il y avoit plus d'un quart - d'heure qu'il mettoit sa serviette sur sa bouche pour étouffer ses ris. Il avoit bien raison d'être fâché de s'en aller si-tôt ; car l'histoire devint de plus en plus intéressante.

= Ma femme, continua le Voyageur ingénu, s'ennuya pourtant de son ami, ou lui-même s'ennuya d'elle. Je ne fais pas précisément qui des deux eut cet avantage sur l'autre. Tant y a qu'un beau matin Madame m'arriva, lorsque j'y pensois le moins, & dit qu'elle revenoit demeurer avec nous. Madame, lui répondis-je, vous nous faites beaucoup d'honneur. Depuis ce temps-là ma maison eut bien l'air de la maison d'un Musicien : car, tandis que j'essayois quelques nouvelles Romances avec mon Andaloux, elle faisoit aussi vacarme de son côté, distribuant avec une aisance que je n'ai encore vue qu'à elle, un soufflet à sa fille, & des coups de

pied à ses fils, renversant, brisant mes meubles, & faisant bien d'autres choses encore que je supprime.

Nos voisins trouvèrent notre ménage un peu trop bruyant; ils s'en plaignirent. Nous fûmes obligés de déloger. On ne voulut pas nous recevoir ailleurs à cause de notre réputation, si bien que nous fûmes réduits à coucher dans les rues sur les bancs qui sont aux portes, ce qui faisoit que les enfans avoient l'impertinence de nous appeller par dérision les Banquiers de Madrid.

Ah ! Seigneur, j'étois loin alors de mériter le titre de Banquier; j'avois à la vérité amassé, pendant mon veuvage, une somme assez considérable: mais ma femme s'en étoit emparée à son retour, en forme de sceau de notre reconciliation; &, en six semaines de temps, tout fut dissipé.

Pour surcroît de malheur, on se moquoit assez publiquement de nous à Madrid. Persuadé qu'un Artiste ne doit pas faire un long séjour dans les lieux où l'on se permet cette licence à son

égard, je pliai bagage , & je partis pour Grenade. On m'avoit dit que les Abencerrages , qui formoient l'une des deux factions de cette Ville , n'aimoient pas moins la Musique que les Belles & les Tournois. Le desir d'être le Linus de quelqu'un de ces Maures galans, m'avoit déterminé à ce nouveau voyage. Mais , Seigneur , j'étois dans un équipage fort peu imposant , quand j'entrai à Grenade ; & mon sort ressembloit beaucoup à celui d'Homère, obligé de demander l'aumône , en tendant cette même main qui nous a transmis ses Poèmes immortels. La pauvreté n'excite que la pitié , sentiment qui approche fort du mépris. On donne bien du pain à un pauvre , mais on n'est guères porté à lui supposer du mérite ; & pour paroître un homme d'esprit, il faut être bien habillé , à Grenade comme partout ailleurs. Moi , j'étois tout nud : ma femme n'avoit plus ces charmes qui avoient fait soupirer l'Officier de la Sainte-Hermandad ; nos deux garçons n'étoient que des marmots ; mon Poète Andaloux , qui avoit été goûté à Ma-

drid , n'étoit plus qu'un sot à Grenade ; en un mot , ce grand Théâtre étoit trop brillant pour nous.

Rebuté par les Abencerrages , savez-vous , Seigneur , à quelle extrémité je fus réduit ? Vous avez entendu parler des Zégris , qui composent la seconde faction de Grenade ; vous savez que ces orgueilleux Zégris ne se piquent ni de Littérature , ni d'Art , ni de Musique. Ce fut cependant à l'un d'eux que je fus obligé de m'attacher : mais , à quel titre , juste Ciel ! Hélas ! j'étois un jour sur une borne , mourant de faim & de soif ; un Zégris m'aborde & me dit : *— Tu souffres , j'ai pitié de toi , viens —*. Je le suis ; il me conduit , Seigneur , à son écurie ; & me montrant deux chevaux Arabes & six jumens d'Andalousie , il me dit encore : *— Laisse-là ta musette qui te feroit mourir de faim , & pansé mes bêtes qui te feront vivre —*.

Jugez , Seigneur , quelle fut ma surprise , mon humiliation , à ces mots. Tombé de si haut , & déchu des plus flatteuses espérances ; devenu Palefrenier enfin , une autre pensée vint m'affliger ; je ne pouvois même remplir ce

vil emploi : Seigneur, je n'avois jamais bridé un âne. Et de plus , mon Maître me paroissoit le moins endurant de tous les Zégris : comment faire ?

On dit qu'on s'accoutume à tout ; j'eus cependant bien de la peine à me faire au métier de Palefrenier.

J'avois pour seigneur & maître subalterne un Piqueur qui se nommoit Ismaël Sabaoth , & qui étoit bien le plus désagréable & le plus discourtois Sarrafîn de Grenade. Imaginez-vous , Seigneur , un pygmée par la taille , un géant par la tête , une taupe par la petitesse des yeux , un bouc par la barbe , un Ethiopien par le teint , une vraie figure de larres qui auroit fait trembler César pendant la nuit ; avec cela , retors comme un renard , méchant comme un singe , & brutal comme un dogue : cet animal étoit pourtant l'Amant de la femme du Zégris ; jugez du bon goût de cette Dame , & du bonheur qui m'attendoit.

Ce méchant garçon auroit voulu que , sans avoir fait d'apprentissage , j'eusse été aussi savant que lui dans l'art de l'écurie. Il me grondoit à tous mo-

mens ; non content de me gronder , il me battoit. Il falloit que j'eusse sans cesse l'étrille à la main , & que je grimpassse à tous momens sur ces vilaines bêtes remuantes , qui sembloient me renverser par plaisir tantôt sur le fumier , tantôt dans la marre , quoique je me tinse de mon mieux à leurs crins. Rentré à l'écurie , sans me donner une minute pour m'essuyer , il falloit que j'allasse mesurer l'avoine , descendre le foin , joncher la paille , me quereller avec le fournisseur ; il falloit que j'allasse herboriser & distinguer les simples les plus propres à purger mes animaux , qui se portoient mieux que moi.

C'étoit tout le bout du monde quand je pouvois attraper un quart-d'heure dans la semaine pour me reposer : je l'employois toujours à m'entretenir dans mon ancien art , & j'embouchois soudain ma tendre musette. Mais quoique , sans me flatter , j'en tirasse des sons assez harmonieux , je n'eus jamais le bonheur d'appriivoiser mes chevaux , comme jadis Orphée dans la Thrace apprivoisa les tigres & les

lions. Au contraire , mes barbares bêtes jouoient des jarrets au son de mon instrument , & me détachotent les plus terribles ruades.

Un jour que je jouois & que mes chevaux gambadoient comme des enragés , voilà que Sabaoth entre dans l'écurie , & que , s'approchant témérairement d'un Arabe , il en reçut un coup de pied effroyable dans le ventre.

Sabaoth se mit à faire des cris de l'autre monde. Tous les Valets accoururent à ses cris ; il m'accuse de lui avoir joué ce tour , pour me venger de tous les coups qu'il m'avoit dispensés. Mais , Seigneur , je vous assure qu'une si coupable pensée n'est jamais entrée dans mon esprit. Cependant , malgré mes raisons & mon innocence , tous les enfans de Mahomet tombèrent , à corps perdu , sur ma chrétienté , & me rouèrent de gourmades. On me chassa comme un délinquant , sans me donner une réale ; ce ne fut même qu'avec bien de la peine qu'on me laissa emporter ma mufette.

Je cherchai dans toute la ville de Grenade , ma femme , mes enfans & mon

Andaloux ; je les ramassai comme je pus , à l'exception pourtant de mon Andaloux que je ne revis plus. Ils avoient été tout aussi chanceux que moi. Nous unîmes notre misère , & nous prîmes fort tristement la route de Murcie.

Je dis à la troupe dont j'étois redevenu le chef : = Trêve de soupirs , enfans ; aidons - nous , & de la gaieté : c'est sur tout dans le malheur qu'il en faut. Elle est inutile pour les opulens , aussi n'en ont ils guères. Voilà ma fidelle musette , mon cher patrimoine , & notre ressource toujours subsistante contre toutes les calamités de cette vie =.

Ma femme me répondit assez peu civilement : = Assurément , voilà une belle ressource , qui vous a fait arriver au grade de palefrenier , & nous , à celui de mendiens. Trouvez - en , s'il vous plaît , une autre : celle-là est usée =.

Le Ciel , Seigneur , m'a formé d'un limon très - doux. Pour adoucir ma femme , je lui dis : = Si vous croyez que ma musette ne puisse suffire à notre subsistance , vous n'avez qu'à parler ,

Madame ; je me ferai Médecin =.

Ma proposition lui plut : la Musique mène à l'Hôpital , & la Médecine au Pactole.

Je me fis donc Médecin ; je m'établis auprès de Murcie. À force de tuer , je parvins à guérir : je fus en vogue ; on me consultoit à dix lieues à la ronde , ma bourse s'emplissoit , ma femme commençoit à rire , & ma position étoit plus heureuse que celle des plus célèbres Docteurs de Salamanque.

Jugez par le trait suivant de ma réputation. Un jour ce même Zégris , mon Maître à Grenade , commandant l'armée des Maures qui alloient combattre les Castillans , & passant par Murcie , tomba malade. Il n'y eut qu'une voix pour nommer le Médecin qui devoit avoir l'honneur de le traiter ; & ce Médecin , Seigneur , ce fut moi. Je le guéris en huit jours , au bout desquels je me présentai pour prendre congé de lui. Depuis sa convalescence , il me regardoit avec attention & embarras. À l'instant de son départ , il me dit , en me donnant plus d'or qu'il n'en étoit jamais sorti de ma musette : =

Dom Phyficien , je crois vous avoir vu quelque part , & ne saurois dire où =.

A ces mots je me crus perdu. Je me jettai à ses pieds. = Vous avez été à mon service , continua-t-il ; mais je ne me ressouviens pas à quel titre.

= A titre de votre Palefrenier , Seigneur , lui dis-je , en me battant les flancs pour avoir plus d'assurance. Excusez , & daignez m'entendre. L'honnête Sabaoth , votre très-redouté Piqueur , tout en me donnant des coups de gaule , eut aussi la charité de m'apprendre un peu de la Botanique des chevaux. D'un homme à un cheval , Seigneur , la différence est légère. J'ai cru que ce qui étoit bon à l'un , ne pouvoit nuire à l'autre. J'appliquai donc aux hommes , je vous appliquai à vous-même les remèdes que j'administrais dans votre écurie à vos Arabes & à vos jumens Andalouses ; & vous voyez que j'avois puissamment raison.

= A merveille , me dit le Zégris en riant : je ne suis pas étonné à présent de la force infernale de tes remèdes =. Seigneur , lui répondis-je , n'en doutez-pas ,

ils devoient vous tuer ou vous guérir. En fait de remèdes, comme en fait de principes, il faut être ferme : c'est ma manière ==.

Il me quitta, & j'emportai mon trésor. Je devins riche & malheureux, ce qui se rencontre assez souvent dans cette vallée de misère ==. Le Ménestrel fit ici une petite pause, & dit au Cambresien : == Je ne sais trop si je dois poursuivre mon Histoire. Je suis gai à présent, je deviendrois triste ==.

Le Cambresien insista : il fallut bien obéir.



TROISIÈME PARTIE.



AMOUR, influence inévitable qui te glisses dans toutes les conditions de la vie , notre Ménéstrel brava constamment ton empire. Mais ton fatal flambeau n'épargna pas sa fille , ou plutôt celle de sa femme.

Nous avons vu au commencement de cette véritable Histoire , que tandis que ses petits frères s'amusoient à cueillir des noiettes à la source de l'Escaut , elle soupiroit : ce n'étoit pas sans cause. Elle avoit laissé auprès de Murcie tout son bonheur.

Ernestine , c'étoit le nom de cette infortunée , avoit trop regardé , trop écouté pour son repos , un joli petit Maure de Murcie. Il s'étoit introduit dans la maison du Ménéstrel , devenu Médecin , sous le prétexte de l'aider à broyer ses simples & d'apprendre l'Art de guérir sous un si grand Maître. Mais

le bel enfant y avoit été bien plus attiré par les beaux yeux de la gentille Ernestine. Il persuada bientôt, comme tous ses pareils, à la jeune imprudente, que rien n'égalait sa flamme; que le Ciel n'étoit pas plus pur que le fond de son cœur; qu'il l'adoroit, qu'il n'adoreroit jamais qu'elle : il ajouta toutes les autres expressions triomphantes qu'on emploie d'ordinaire dans ces sortes de rencontres. Mais nous devons cette justice au jeune Maure, qu'il pensoit, qu'il sentoit tout ce qu'il disoit, ainsi que nous le verrons.

Ernestine n'ajouta que trop de foi à ce langage flatteur : déjà son cœur étoit pris; mais son innocence n'en fut pas altérée. Elle en souffrit plus horriblement. Il ne lui fut plus possible de commander à ses yeux; des soupirs involontaires s'élançoient de son sein; tout le monde devinoit le tendre martyr qu'elle enduroit; sa mère en avoit découvert l'objet; le père seul n'avoit aucun soupçon.

Un beau matin sa femme entra chez lui, & lui fit part de sa découverte.

Nous avons dit bien des fois que le Ménestrel étoit la douceur même. Mais ce

bon Chrétien n'entendoit point du tout raillerie , quand il étoit question de sa Religion. Au nom de l'insolent Maure , de cet indigne enfant de Mahomet , qui osoit aimer une fille de vieux Chrétien , il entra pour la première fois de sa vie en colère.

Sa femme étonnée de cette émotion extraordinaire , mais incapable de plier , lui dit : = Vous voilà comme les vilains , qui n'ont pas plutôt fait fortune qu'ils deviennent insolens. Qu'a donc la passion du bel Amurat pour vous mettre en fureur = ? Il est Mahométan =. Mais , seroit-ce le premier Maure qui se feroit fait Chrétien ? Alors son alliance avec notre fille seroit-elle si disproportionnée ? Vous avouez vous - même qu'Amurat entend la Médecine presque aussi bien que vous. Il continuera de se perfectionner par vos leçons ; & si le Ciel vient à disposer de vous , il deviendra notre soutien.

= Je ne veux point mourir , s'écria le Ménestrel , & je ne veux point de Maure dans ma famille =.

Or , tel est le commencement des

détails que le nouveau Médecin de Murcie devoit au Cambresien.

Il poursuivit donc ainsi : = « Seigneur, je vous l'ai dit, le chagrin entra chez moi de compagnie avec l'opulence. J'annonçai résolument à ma femme que je n'aurois jamais un Maure pour gendre. Elle s'émancipa jusqu'à me répondre qu'il n'étoit pas très-prouvé que je fusse le père de ma fille. = N'importe, lui dis-je fièrement, Madame ; il suffit que j'en aye l'honneur en public =. Eh bien ! continua-t-elle, nous verrons =.

A cette menace je cassai de colère une fiole que j'avois à la main ; je fis venir ma fille, & voici comme je sus lui parler :

= Ernestine, pourquoi as-tu osé aimer sans ma permission = ? Elle rougit, pleura, se jeta à mes pieds. Je la relevai, & j'essuyai ses yeux. = Il n'est pas question de pleurer, ajoutai-je, il faut me répondre.

= Mon père, me dit-elle, je n'ai pu m'en empêcher =.

Je lui prouvai qu'on pouvoit bien s'empêcher d'aimer, puisque je n'avois

jamais aimé, moi. Je lui parlai du mécréant dont elle avoit fait choix. = Encore si c'étoit un Chrétien, lui dis-je ! mais un ennemi de Dieu. . . . = Je lui peignis ma situation actuelle, & lui fis entrevoir la possibilité de l'unir quelque jour à un Bachelier de Salamanque.

= Mon père, me répondit-elle, je suis bien fâchée de vous chagriner ; mon malheur m'y condamne. Si je pouvois, je n'aimerois plus Amurat ; je voudrois même avoir la force de le haïr, je le ferois pour vous plaire. Mais je sens que cela est impossible. Vous me parlez d'une autre union, je ne voudrois pas de celle du Roi de Grenade. Mon père, je suis bien malheureuse d'aimer Amurat ; je ne le verrai plus, si vous voulez ; j'en mourrai : mais je vous obéirai, voilà tout ce que je peux faire =.

Elle m'attendrit ; mais je vis Amurat, & ma colère revint. Je ramassai les débris de ma fiole pour les lui jeter au visage : je le regardai ; il avoit l'air si affligé, ses yeux étoient si doux, & j'étois foncièrement si bon, qu'au lieu de jeter les verres, je me les cassai dans la main. Ce fut alors que je vis

tout le bon cœur de ces enfans que je persécutois. Amurat me tira tous les petits morceaux enfoncés dans les chairs ; Ernestine me lavoit , m'essuyoit , me baisoit les mains.

Je crois que je leur aurois fait grace ; Madame survint , & fit son vacarme ordinaire. Elle me rendit toute mon indignation ; je confondis les innocens avec la coupable , & je jurai que jamais ce mariage ne se feroit.

Ma femme s'est moquée de moi dans toutes les positions de ma vie ; elle se déclara la protectrice des deux enfans , elle résolut leur union secrète.

Je voyois bien qu'il s'ourdissloit quelque trame secrète ; comme je ne suis pas fort curieux , je n'y fis pas grande attention.

Un matin , en m'éveillant , je trouvai que j'étois le seul habitant de ma maison. J'eus beau chercher ma femme, Ernestine , mes deux marmots , tout avoit déguerpi pendant la nuit. Je courus à ma cassette , plus de trésor ; ma serrure étoit forcée , & le produit de tant de peines envolé avec mes fugitifs.

Les bras me tombèrent ; je voulus courir , & n'eus plus de jambes ; je restai là , & je passai la plus mauvaise journée du monde.

Mais le Ciel me ménageoit une vengeance. Dans ce temps , la Sainte-Hermandad veilloit soigneusement sur les enlevemens furtifs que les Maures faisoient des pauvres Chrétiennes. Une Escouade de ces honnêtes défenseurs de notre Culte ayant vu une vieille femme , une jeune fille , & le bel Amurat qui n'avoit pas pensé à se défaire de son turban , les arrête.

Dieu ! quelle fut la surprise de ma vertueuse compagne , lorsqu'elle eut reconnu , dans le Chef de ces Satellites sacrés , ce même Officier son ancien ami ! Après être revenue un peu de son étonnement , elle eut recours à ses anciennes séductions. Apparemment que le temps de plaire étoit passé , ou que l'homme du saint Office étoit revenu de ses égaremens ; car il lui dit , du ton le plus propre à la faire évanouir : = Madame , je vous plains ; je suis obligé de faire ma charge : il m'en coûte ; vous ferez sûrement livrée à

l'Inquisition; j'en gémissais, mais il faut me permettre de vous mettre les fers.

= Mon cher Dom Pedro, dit Madame, n'y auroit-il pas moyen de vous fléchir? = Non, Madame, lui dit l'Officier. = Quoi, pas même, reprit-elle, avec cet or =?

La vue de l'or a un charme dont l'effet est toujours plus prompt que l'éclair ou que la pensée. Les traits renfrognés de l'homme du saint Office se développèrent & s'embellirent. Il reçut l'or, me renvoya à Murcie ma femme, ma fille & mes deux marmots. Mais il voulut absolument garder le bel Amurat, malgré les cris plaintifs qu'il fit quand on l'arracha d'Ernestine =.

A ce récit du Ménéstrel, cette aimable enfant recommença à fondre en larmes, comme au moment douloureux qu'on lui retraçoit.

Les Nones étant finies alors, Dom Procureur se hâta de rentrer à la salle des hôtes. Il ne fut pas peu étonné d'y trouver tout le monde en pleurs, tandis qu'on étoit si gai, quand il avoit quitté la compagnie pour aller à l'Office. = Eh! quel malheur subit vous

vous est donc arrivé , dit-il , pendant la récitation de trois Pseaumes , & l'acquit d'un simple obit ?

= Mon révérend Père , lui répond le Ménestrel , vous ne perdez rien à l'ignorer. Il ne s'agit que des amours de cette innocente avec un Maure de Murcie. Voilà la seule chose qui afflige la Compagnie , avec quelques petits chagrins que j'ai eus , & que j'ai racontés pendant votre psalmodie.

= Ah ! si ce n'est que cela , dit le Procureur , c'est en effet fort peu de chose , & je ne suis pas fâché de n'avoir pas entendu vos doléances. J'aime mieux vos gaietés.

= Pour de la gaieté , répond le Ménestrel , grace au Ciel j'en suis suffisamment pourvu , ainsi que de patience , comme vous allez voir.

Quand j'aperçus ma femme & nos enfans rentrer fort tristes le soir , j'en fus surpris & leur demandai assez tranquillement d'où ils venoient.

Ma compagne , Seigneur , est fort aguerrie , & n'a jamais été embarrassée. Elle me raconta fort naturellement son complot, l'enlèvement de mon trésor , sa

Août 1783.

G

fuite , la rencontre de la Sainte-Hermandad ; elle ajouta à quel prix les fers avoient été rompus.

= Fort bien , Madame , lui dis-je ; c'est moi qui ai payé votre folie. Nous n'avons plus rien à présent , & votre escapade a déjà fait du bruit ; nous ne pouvons plus rester ici. Que faire donc ?

= Reprenez votre musette , dit-elle : vous le savez , c'est notre fidelle nourrice =.

Je repris ma musette , & m'en allai jouant de nouveau sur tous les grands chemins d'Espagne. Mais , Seigneur , on ne sauroit chasser deux lièvres à-la-fois. Le temps que j'avois donné à la Médecine nuisit à mon premier métier , qui a besoin de culture & d'exercice suivi. De plus , j'étois devenu un peu asthmatique , & je ne pouvois plus flûter ces sons nourris , qui , dans mon jeune âge , alloient si mélodieusement au cœur. La musette , dit-on , est comme l'amour ; il faut être jeune pour l'une comme pour l'autre.

Je me hâtai donc de sortir de l'Espagne ; j'arrivai aux Pyrénées ; nous franchîmes comme nous pûmes ces rocs

noirâtres & ces cîmes fourcilleuses ; nous nous débarrassâmes de ces vilains amas de neige , amoncelés-là depuis le commencement du monde , & nous revîmes la France. Nous nous prosternâmes devant les premières fleurs-de-lys que nous rencontrâmes. Je ne dirai pas qu'on accueillit mon talent en France plus honorablement qu'en Espagne , car je mentirois ; mais je dois vous dire qu'on soulagea du moins plus charitablement notre misère.*

Etant près du Berry , je me ressouvins que ma femme m'avoit dit que ses parens tenoient un état assez brillant à Châteauroux. =. A ces mots , cette femme prudente , excédée depuis longtemps de toutes les indiscretions de son mari , sortit sous prétexte de dissiper un peu sa fille , & de faire jouer les deux jeunes enfans de la mufette.

Quand elle fut sortie , le Ménéstrel continua ainsi : = Seigneur , ma femme est une menteuse : on n'avoit jamais entendu parler d'elle , ni de ses parens , ni de leur grand état à Châteauroux ; il paroît même qu'elle n'avoit jamais mis , plus que moi , les pieds en Berry.

Croyez à présent les femmes, sur leur parole : mon révérend Père, vous avez bien fait de ne pas vous marier.

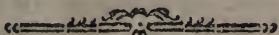
Enfin, ennuyé & vieux, je me traînai, en traversant la France, jusqu'à l'endroit, Seigneur, où, après m'avoir si généreusement ramassé, vous avez couronné cette bonne œuvre, en m'introduisant dans ce charitable Mou-tier =.

Le Cambresien baissa la tête, en forme de civilité, & le reflet des pensées sur ces étonnantes aventures, eut son cours ordinaire.

Laiçons-là la salle des hôtes de Vau-celles; parlons d'autre chose, & conformément au sujet, renforçons notre ton.



QUATRIEME PARTIE.



N'EST-IL pas vrai , Lectrices de dix-huit ans , & même de quarante , que vous êtes inquiètes du sort du bel Amurat ? Vous avez bien raison. Charmant comme Médor, il étoit bien plus tendre ; & en vérité Ernestine , que vous connoissez à peine , valoit mille fois mieux que cette coquette d'Angélique de l'Arioste. Elle est au jardin , Ernestine , avec sa mère ; elle y pleure : nous sommes bien fâchés de la voir pleurer , car quel barbare ne seroit touché des larmes d'une Belle ?

Mais nous allons au plus pressé. C'est une terrible chose que la Sainte-Hermandad & que l'Inquisition.

Le bel Amurat y est conduit tout droit , les mains garrottées , & , dans cet état , intéressant encore tout le Royaume de Murcie. Il n'étoit fille de bonne mère , qui , en le voyant passer , ne s'écriât : = Ah Dieu ! c'est bien dom-

mage. Peut-on être à-la-fois Mahométan & si beau = ?

Le pauvre enfant alloit être grillé ; il n'y avoit pas de rémission. On l'enferme dans un cachot , & on le nourrit au pain & à l'eau. Pour tout reconfort , il n'avoit qu'un Dominicain qui venoit le voir régulièrement deux fois le jour sans lui rien dire. C'étoit au bel Amurat à confesser lui-même sa coulpe : mais le pauvre innocent ne se sentoît nullement coupable.

Un jour le Dominicain lui dit : = Vous ne m'avouerez donc rien ? = Pardonnez-moi , lui répondit Amurat ; je vous avouerai que je mourrai d'être séparé de la belle Ernestine.

= Malencontreux Mécréant , s'écrie le Moine , osez-vous bien nommer une Chrétienne ? = Pourquoi non , dit le triste Amurat ? c'est la vie de ma vie , c'est le soleil de mes jours , l'objet de toutes mes pensées , la seule chose nécessaire à mon cœur.

= Pensez à votre conscience , reprit le Dominicain ; dans deux jours le bûcher s'allume pour vous ; il n'y a point de rémission ; vous êtes dans l'impénitence finale.

= Eh ! pourquoi cela , dit Amurat ?
= c'est que vous avez enlevé Ernestine à son père & à sa mère , répond le Moine.
= Ah ! mon Père, reprit Amurat, je vous demande pardon ; mais je ne saurois m'empêcher de dire que vous êtes dans l'erreur : c'est au contraire la mère d'Ernestine qui me la donnoit. Au surplus , si vous ne savez que brûler , brûlez-moi ; ce ne fera jamais dans un feu aussi vif que celui qui me consume pour la belle Ernestine. Hélas ! je ne la verrai plus. Brûlez-moi , brûlez-moi ; je ne saurois vivre sans elle =.

Le Dominicain , qui n'avoit jamais vu de Mécréant si pressé de mourir dans les prisons du Saint Office , rumina en disant son Rosaire , sur la réponse d'Amurat ; & comme dans le fond c'étoit un fort bon homme , il soupçonna quelque mystère ; & pour s'en éclaircir , il revint trouver le beau Maure , & lui demanda tous les détails de sa détention. L'honnête enfant les lui donna tous dans la plus grande sincérité. Il dit comment les beaux yeux , le doux sourire , le son de voix enchanteur de la modeste Ernestine l'avoient séduit à Murcie ;

comment, après bien du temps, il prit enfin sur lui de lui faire connoître le mal qu'elle lui faisoit endurer ; comment cette vertueuse , mais sensible fille , rougit à cette déclaration & ne lui répondit pas un mot ; comment il la trouva un jour soupirant , & que lui ayant demandé à qui alloit ce soupir , elle le regarda seulement , & soupira encore ; comment il comprit alors que l'adorable Ernestine l'aimoit aussi ; comment il alla d'abord se jeter aux genoux de la femme du Ménéstrel , & l'intéressa à son amour ; comment ensuite le Ménéstrel devint furieux de voir un Maure qui avoit l'audace d'aimer sa fille ; comment ils s'étoient enfuis ; enfin , comment l'Officier de la Sainte-Hermandad , après avoir volé la femme du Ménéstrel , qui avoit été autrefois sa Maîtresse , l'avoit renvoyée avec Ernestine , en le chargeant lui-même de fers sacrés.

Cette dernière circonstance dessilla les yeux du Dominicain ; il remercia le Ciel de lui avoir épargné une injustice : il fit venir l'Officier déloyal , qui avoua tout. Le bel Amurat parut fort excusable ; on le renvoya , en lui impo-

fant pour condition de se faire instruire dans la Religion Chrétienne. Mais il ne voulut s'engager à autre chose, sinon à faire ce qui plairoit à Ernestine.

Il vole d'abord chez le Ménestrel auprès de Murcie. On lui dit qu'il a quitté le pays avec sa femme, sa fille, & ses deux enfans. Mais on ne fait pas au juste la route qu'il a prise : seulement on soupçonne que c'est vers Madrid qu'il est allé. Voilà donc le pauvre Amurat qui court les champs & qui vole à Madrid, donnant par-tout les signemens de la caravane, & ne pouvant recueillir que des renseignemens vagues.

Arrivé dans la Castille, il apprend que les Maures venoient d'y perdre une grande bataille : mais trop plein de son malheur pour songer à celui de sa Patrie, il poursuit son chemin. Il découvre auprès d'un ravin une espèce d'Ecuyer Maure qui pleuroit à chaudes larmes, tandis que deux belles jumens Andalouses, plus tranquilles, païssoient à côté de lui. C'étoit Sabaoth en personne, qui avoit vu tuer le Zégris, Commandant des Arabes, & son bon Maître.

Amurat s'approche de lui , & renouvelle la demande qu'il faisoit à tous les Passans : = Seigneur , lui dit-il , n'avez-vous pas vu un vieil homme sec , jouant de la musette , avec une vieille femme , deux petits garçons , & une fille plus belle que toutes les Infantes du monde ?

= Vraiment oui , répond Sabaoth en sanglottant ; je les ai vus passer de loin , la surveillance de la bataille que nous venons de perdre. Je connois fort ce vieux Joueur de musette dont vous parlez , & il doit aussi se souvenir de moi ; je lui ai fait donner plus d'une fois les étrivières dans l'écurie de mon pauvre & défunt Patron à Grenade. J'ai même quelque droit à sa reconnoissance ; je l'ai rendu Médecin , & si bon Médecin qu'il a traité mon Maître. Mais il est bien heureux que , pendant son traitement , j'aie été dans l'écurie , & que j'aie ignoré que c'étoit lui qui avoit l'audace d'être le Physicien d'un Zégris : je lui aurois appris ce qu'un Palefrenier doit à son Piqueur. Au reste , je l'ai vu passer , vous dis-je ; il étoit effectivement avec deux femmes & deux enfans , en si mau-

vais état, que Maures & Chrétiens l'ont laissé aller, grace à sa misère. Je ne suis pas si heureux, & ce n'est pas sans cause que vous me voyez pleurer : on m'a coupé le passage ; je ne peux plus retourner à Grenade sans risquer d'être pris. Vous-même, vous courez le même hazard =.

Amurat lui dit : = Seigneur Ecuyer, vous avez raison de craindre d'être prisonnier dans ce pays-ci : on y traite fort mal nos pareils ; & moi qui vous parle, je viens presque d'être grillé par la Sainte Inquisition. Ainsi, au lieu de retourner à Grenade, déguifons-nous plutôt : nous le pouvons ; j'ai dans ce havresac dont vous voyez mes épaules chargées, un habit dont je voulois faire présent au Ménestrel, pour le rendre favorable à mes amours, & un autre que j'avois acheté pour sa divine fille. Couvrez-vous du premier, je me vêtirai du second : nous monterons ces deux jumens ; nous traverserons l'Espagne ; la Sainte Hermandad ne vous brûlera point, & moi je pourrai retrouver Ernestine.

= Je le veux bien, répond Sabaoth, car après tout, il vaut encore mieux être

errant & vagabond , que brûlé ==.

Nous sommes bien fâchés de laisser nos deux Maures dans les champs de la Castille. Mais le Moutier de Vaucelles nous rappelle. Nous y avons laissé Ernestine avec sa mère ; nous avons dit que cette infortunée ne pouvoit arracher de son cœur le trait qu'Amour y avoit lancé. Sa mère faisoit bien tout ce qu'elle pouvoit pour la consoler : mais sa mère ne savoit pas ce que c'étoit que l'amour. Elle ignoroit cette force impérieuse qui triomphe de la raison , qui nous entraîne malgré nous , que nous voudrions & ne voulons pas vaincre , qui efface toutes les autres affections de notre ame , qui ne vit & ne se renouvelle que d'elle même , qui ne nous permet pas de donner une pensée à ce qui n'est pas elle ; qui , lorsque nous parlons d'autre chose , que nous faisons autre chose , est toujours-là pour nous assujettir à elle ; pour nous y assujettir avec un tourment , dont les ames froides ne sauroient jamais avoir d'idée.

Tel étoit le volcan qui embrasoit l'ame d'Ernestine ; tel le Dieu qui , au milieu des peines , lui procuroit encore

des délices ; tel le démon qui la déchiroit.

Que pouvoit faire, dans une pareille situation, la femme du Ménestrel ? Elle avoit eu des intrigues & de la coquetterie ; mais ce n'est là que le simulacre de l'amour. Sa fille lui paroissoit folle ; c'est le nom bannal que l'indifférence donne à la passion. Elle regardoit comme foiblesse, ce qu'il y a de plus fort dans la Nature. Elle raisonnoit, &, pendant ce temps-là, Ernestine soupiroit, pleuroit, se taisoit. Il n'y avoit d'autre remède à son mal, que le mal même. D'ailleurs, pour ramener un cœur passionné, il faut être pur ; sans cela on n'a plus le droit de parler vertu. La mère d'Ernestine avoit perdu ce droit-là sur sa fille.

Trop heureux Ménestrel, pendant ce temps-là vous oubliiez à la salle des hôtes toutes vos peines passées, & un quart-d'heure de bon temps effaçoit le souvenir de soixante-dix ans de misère. Pourquoi chercher le bonheur dans les états relevés, dans les fortunes opulentes, dans les plaisirs multipliés ? Il ne se rencontre pas même dans l'amour satisfait : il n'est que dans l'insouciance.

Le Ménéstrel ne tarissoit pas sur les aventures de sa vie. Il en raconta une qui prouve bien qu'il y a assurément une loterie de biens & de maux ici bas. Il s'étoit rencontré à Poitiers avec un autre Joueur de mufette, des Ardennes. Un Trouvère leur apprit à chacun le même air, sur des paroles différentes. Mais, hélas ! la récompense fut bien loin d'être la même. Voici les paroles qui échurent au malencontreux Ménéstrel :

I^{er}. COUPLET.

Gai, Pastoureux,
Gai, Pastourelles :
A vos agneaux,
A vos agnelles
Laissez loisir
D'aller bôndir :
Gai, Pastourelles,
Gai, Pastoureux.

II^e. COUPLET.

Temps de jeunesse
Est temps d'amours,
Temps de vieillesse
Est temps de plours :
Sur la coudrette
Viens, Bergerette,
Gai, Troubadours.

Il y avoit ensuite dans la chanson, *de la fougère, du Dieu lutin, de la bergère, & du butin.* = Vous noterez, s'il vous plait, dit le Ménéstrel, que je prononçois alors, à la façon de mon pays, le *b* comme le *p*. Mais depuis ce qui m'est

arrivé, j'ai bien changé de prononciation. Vous saurez donc que, comme je chantai ainsi le mot *butin* derrière un buisson, il en sortit une belle Dame, toute rouge de colère, avec un beau Chevalier, qui m'envoyèrent rudement *gourmer* par un de leurs *Varlets*, pour m'apprendre, dirent-ils, à respecter les Dames. Je fus donc très - injustement battu.

Une minute après, mon Confrère de musette, ignorant ce qui venoit de se passer, arriva, d'un autre côté, au même buisson où le Couple colère s'étoit recaché de nouveau, comme si de rien n'eût été, & commença sa Chanson, dans laquelle il étoit dit que, par un bonheur digne des *Dieux*, sur le sein d'une brillante *rose*, un *lys-glorieux* délicieusement *repose*.

A ces accens, qui en vérité n'étoient pas plus harmonieux que les miens, le Couplet d'amour sortit encore du buisson, loua fort l'Ardenois, lui donna vingt *Carolus*, & dit : = Voilà ce qu'on appelle un gentil Ménestrel, non pas cet autre vilain avec ses mots très-malhonêtes.

Or, Dom Procureur, je m'en rapporte à vous, continua le Ménéstrel, quand même j'aurois eu mauvaise intention en prononçant ce mot qui leur avoit déplu (ce qui n'étoit pas), disois-je dans le fond autre chose que l'Ardenois ? Voyez cependant la différence qu'on mit dans les récompenses ; & qu'on me soutienne après cela qu'il y a de la justice sur la terre ! Au reste, cette Dame étoit de haut parage, & brillante en effet comme une rose de mon Pays ; & le Chevalier étoit un Prince de France, dont la fleur-de-lys, comme vous savez, pare l'écu superbe. Sans le savoir, l'Ardenois avoit flatté les deux nobles Amans ; sans le vouloir, je les avois offensés. Il eut de l'or, & moi des coups ==.

N'est il pas permis de répéter après cela, qu'il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde ? C'est ce qu'on voyoit bien évidemment dans la seule famille du Ménéstrel. Malgré tous les *horions* qu'il avoit attrapés par-ci par-là dans sa carrière, sa philosophie avoit toujours fait furnager sa gaieté ; il rioit encore, & faisoit rire les autres, sur les bords de sa tombe, tandis que sa malheureuse

filles defféchoit d'ennui dans le printemps de ses jours.

Imitons cette économie de plaisirs & de peines répandus sur la terre ; notre sujet nous y convie.

Tout le Moutier étoit enchanté du Ménestrel. Le Cambresien ne pouvoit plus le quitter ; Dom Procureur l'avoit pris en amitié , & Damp Abbé voulut l'attacher à Vaucelles. Il lui dit : = Etes-vous si curieux d'emporter vos os à Bruges , que l'on ne puisse vous retenir ici ? = Vraiment non , répondit l'homme à la musette ; je ne suis pas curieux de retourner à Bruges , où je n'ai plus ni parens ni amis , ni feu ni lieu. Aussi , je n'y retournois , que parce que je ne savois où donner de la tête =.

Damp Abbé poursuivit : = Vous jouez de la musette à ravir. Seriez-vous en état d'être Serpent de l'Abbaye ? le nôtre vient de mourir , & je vous offre sa place.

= Qui fait le plus , dit le Ménestrel , fait le moins. Vraiment oui , je puis être un très-digne Serpent d'Abbaye , & vous verrez demain comme je ferai retentir les voûtes de votre Eglise. Mais ma femme , ma fille , mes deux marmots , que deviendront-ils ?

— Nous garderons tout ce monde-là ici, dit Damp Abbé. Votre femme sera la Cuisinière des Hôtes, votre fille la Femme-de-chambre des Dames & Demoiselles qui viennent nous demander l'hospitalité; vos marmouzets sonneront nos cloches & ratifseront notre parterre.

— Vous parlez comme Saint Bernard votre glorieux Patron, répond le Méneftrel, transporté d'aise —.

On fit part de cet arrangement à la Vieille qui y consentit, quoiqu'elle ne se piquât pas d'être une excellente Cuisinière. L'état de Femme-de-chambre humilia Ernestine; mais elle étoit douce, elle se rendit. Les petits garçons furent si enchantés de leur emploi, qu'ils voulurent entrer sur-le-champ en exercice: l'un alla se pendre aux cloches, qu'il sonna pendant plus de deux heures; & l'autre cassa ce soir même trois rateaux en ratissant.

Voilà donc le ménage vagabond fixé & passablement établi. Ils étoient tous contens, excepté vous seule, belle Ernestine; plus la joie bruyante vous entourait, plus grande étoit votre tristesse. La joie étrangère importune les malheu-

reux ; la joie n'est plus faite pour une ame passionnée : & c'est dans la saison des roses, que le chagrin laisse des traces plus profondes.

En vain le Ménestrel faisoit tous ses efforts pour retirer sa fille de cet état de langueur qui la desséchoit. En vain ce brave homme , suffisamment fort dans l'art du Serpent , reprenoit sa mufette les Fêtes & les Dimanches , faisoit danser les Bergers & les Bergères des environs , & prioit sa fille de danser avec eux : la danse l'ennuyoit , & les airs mauresques , que son père jouoit à merveille , lui rappelloient des souvenirs qui la rendoient plus triste encore.

Elle remplissoit cependant son emploi de domesticité , de manière que toutes les Dames & Demoiselles qui séjournoient à Vaucelles la prenoient d'abord en amitié , & la trouvoient fort au-dessus de son état. Sa douceur étoit inaltérable ; & contre le cours ordinaire de la nature , ses peines ne prenoient pas sur son humeur. Sera-t-elle donc toujours la seule du fortuné Moutier , à qui la vie soit amère ?

CINQUIEME PARTIE.



QUAND le bonheur n'est point précédé par les peines , il est bien moins doux : tout n'a du prix que par son contraire. Le riche , qui n'a pas été pauvre , ne connoît point la valeur de la richesse , & un amour couronné sans combat ne donne pas la félicité suprême.

O bel Amurat ! que le sentiment qui vous dévore vous a déjà coûté de soupirs & de larmes ! Vous n'êtes cependant pas encore au bout de la carrière. Vous voilà à courir par vaux & par monts avec l'Ecuyer Sabaoth , comme jadis le Chevalier de la Manche avec le fidèle Sancho. Sabaoth , habillé de la longue robe noire destinée au père d'Ernestine , Médecin alors , est pris sur les grands chemins pour un Enchanteur. Les enfans , à sa vue , se renversent sur le sein de leurs nourrices ; les jeunes filles se cachent ; les

vieillards font le signe de la croix , & les plaifans rient à gorge déployée.

Le bel Amurat , vêtu d'une jolie robe bleue céleste , inspire des sentimens bien différens. On le prend pour une Demoiselle de haut parage , ou même pour une Princesse , tant sa beauté est éclatante , ses yeux charmans , son maintien noble & ses manières séduisantes ! On crioit à l'un : Fuis , fuis loin d'ici , Larre sinistre & Génie mal-faisant , que cette belle Infante prit fans doute pour relever l'éclat de sa beauté par le parallele de ta laideur. On adreffoit ces mots à l'autre : Revenez , revenez fur vos pas , aimable fugitive , & ne privez pas notre contrée d'une fi douce lumière.

Les deux Maures déguifés arrivent à Madrid ; ils gagnent l'Aragon. Là ils apprennent qu'en effet on a vu une ef-pèce de famille Bohémienne courant les champs. = Ce font eux , dit Amurat , allons , mon ami Sabaoth , nous les rejoindrons. = Je ne fuis pas fi pressé que vous , répond Sabaoth. Qu'ai-je befoin , moi , de ces Bohémiens-là ? Seigneur Amurat , que le grand Mahom vous

protége ; moi , je retourne à Grenade.
= Vous ne le pouvez plus , lui dit Amurat. Avez - vous donc oublié que vous êtes un homme brûlé à petit feu , si les Castillans vous découvrent ? Venez plutôt en France avec moi : il n'y a pas d'Inquisition dans ce Pays-là. Nous trouverons mon Ernestine ; vous trouverez de quoi vivre-là comme partout ailleurs. Votre métier n'est pas si relevé , pour que vous ne puissiez pas gagner en France , ce que vous gagniez à Grenade. Grenade d'ailleurs est sûrement à présent aux Espagnols : qu'y feriez - vous ? venez , vous dis - je ; mon Ernestine est Françoise , nous la retrouverons. Vous êtes vieux , je suis jeune , je travaillerai pour mon Ernestine & pour vous ; nos jumens Andalouses nous meneroient au bout du monde. Venez =. Sabaoth obéit encore. Sa sagesse ne fut pas la première qui se laissa mener en laisse par la folie. De folie ! y en a-t-il qui mérite plus d'indulgence que celle de l'amour ? Elle sème l'intérêt dans le cœur le plus froid , elle attache les plus indifférens. Déjà les soupirs de Sabaoth

ont presque à l'unisson de ceux du bel Amurat ; & quand il voyoit des bergères folâtrer dans la plaine , son cœur se réveillait. Il regrettoit le temps de la jeunesse , si mal employé à l'écurie.

Mais n'arrêtons pas nos deux fugitifs. Ils arrivent à Pampelune , route qu'avoit suivie le Ménestrel. Mais à Pampelune , il arriva à notre Amurat une aventure étrange qu'il faut rapporter.

Un jeune Navarrois , frappé de sa beauté & trompé par son habillement , avisa de lui parler d'amour pendant qu'il étoit seul dans sa chambre , & que Sabaoth étoit occupé autour de ses fûtes. Le discourtois Chevalier ferma la porte sur lui ; c'étoit une violence qu'il alloit exercer.

Le brave Amurat sourit d'abord de méprise ; & sans détromper le Navarrois , il se met sur la défensive. L'agresseur , toujours persuadé qu'il étoit une femme , se flatte de la soumettre aisément. Aux coups que lui asséna Amurat , il comprit bientôt que la chose n'étoit pas si facile. Il

n'auroit jamais cru qu'une femme eût tant de courage & de force. Il fut terrassé, & Amurat le jettoit à la porte, lorsque Sabaoth entra tout éperdu.

Nos deux Aventuriers parvinrent en France, questionnant tous les Passans, parcourant toutes les Provinces. Ils avoient perdu le fil de leurs recherches : ils étoient au désespoir. Depuis Pampelune jusqu'à Vaucelles le trajet est bien long. Comment réussir dans une entreprise si difficile ?

Sabaoth pleura de la manière la plus touchante & la plus risible. Les deux pauvres Andalouses n'en pouvoient plus. Nos Pélerins alloient cependant toujours, non qu'ils espérassent encore, mais parce qu'ils s'ennuyoient moins à marcher qu'à rester. Ils gagnèrent les bords de la Loire. A Angers, à Tours, à Orléans, point de nouvelle de l'homme à la musette, ni de sa charmante fille. A Paris, bien moins encore ; on y auroit trouvé mille *Arabes* pour une musette : beaucoup de filles à la vérité, mais pas d'Ernestine ; quelle différence, ô Dieu d'Amour !

No

Nos Pélerins sortent de Paris , & prennent la route de Flandres.

Oh ! la Flandre ! revenons-y , revenons à la triste Ernestine ; la pauvre Enfant faisoit pitié. Ce n'étoit plus ce teint de lys & de roses dont on avoit tant de peine jadis à soutenir l'éclat ; sa maigreur l'avoit rendue méconnoissable même aux yeux du bel Amurat.

Ce bel Amurat, en avançant, étoit de plus en plus embarrassé. Indépendamment de l'amour, mal qui lui étoit commun avec Ernestine, sa bourse & celle de Sabaoth étoient épuisées. Ils étoient obligés, tout Mahométans qu'ils étoient, d'aller de Moutier en Moutier demander l'hospitalité.

Un soir on vint frapper à la porte de Vaucelles.

Le Ménestrel y récitoit alors les menues histoires de sa vie, qu'il n'avoit pas encore racontées. On étoit autour du feu, le vent souffloit : on croyoit entendre autour du Cloître des cris plaintifs, qui probablement n'étoient que les sifflemens ordinaires de la bise. Le Ménestrel jura que c'étoit des Esprits ; il y en avoit, il en étoit bien sûr ; il en avoit vu un à Tolède, de

Août 1783,

H

ses deux yeux. = Un soir, dit-il, au commencement que j'étois arrivé dans cette grande Ville; & que je dormois paisiblement dans le même lit que ma chaste compagne, voilà que j'entends renverser une cruche. Je me réveille en sursaut; & à la sombre clarté de ma petite lampe, j'avise un homme couvert d'une simple tunique blanche, qui descend par la fenêtre. Il me parut avoir un faux air de l'Officier de la Sainte Hermandad; mais sûrement c'étoit une illusion optique, qui égardoit ainsi ma vue, & me faisoit prendre un vivant pour un mort. Je m'élançai aussi-tôt de mon lit, & je m'enfuis dans la cuisine, où je passai le reste de la nuit dans des tranfes mortelles, sans qu'il me fût possible de fermer l'œil =.

On en étoit là, quand on vint frapper à la porte du Moutier. Le Ménéstrel trembla plus fort que son lit; mais on lui fit tant de honte de sa peur, qu'on le força d'aller à la porte = *Qui est-là?* = Ouvrez à deux pauvres Voyageurs =.

On ouvre; la première personne qui se présenta au Ménéstrel, ce fut Sabaoth. Il crut voir le Diable; il trembla d

tous les membres , comme jadis dans l'écurie de Grenade , lorsque cette fleur des Piqueurs alongeoit des coups de gaule sur ses épaules innocentes.

Sabaoth reconnut de son côté celui à qui il avoit appris la médecine des chevaux , qu'il rendit la médecine d'un Zégris. Il le reconnut , & ne se sentit pas trop d'assurance , dans la crainte que le Ménestrel , se trouvant sur son pailler , ne fût assez fier pour lui rendre ce qu'il avoit reçu à Grenade.

Pour Amurat , le Ménestrel ne le reconnut pas à cause de son habillement. Il le conduisit à l'appartement des Dames , où Ernestine vint le recevoir ; & après avoir remis la prétendue Demoiselle en des mains compétentes , il retourna à la salle des Hôtes , où il étoit dans l'usage de faire les honneurs du Moutier aux arrivans pendant l'absence de Dom Procureur. Il y trouva Sabaoth aussi interdit qu'un pauvre homme qu'on va pendre. Il lui dit :
=Seigneur Sabaoth , par quelle aventure êtes-vous réduit à venir demander l'hospice dans un Moutier Chrétien , vous qui donniez des loix , & qui portiez de si rudes coups dans une

des plus superbes écuries de Grenade ?

= Hélas ! lui répondit Sabaoth, je pourrois vous demander aussi par quel tissu d'événemens un Ménestrel devenu Palefrenier, ensuite Médecin, & l'Esculape du Royaume de Murcie, a pu tomber d'assez haut pour être réduit à faire dans les Pays-Bas l'office de Portier de Moines. Mais je le vois par mon exemple, le puissant Moteur de nos destinées, après nous avoir éparpillés dans ce monde inférieur, s'amuse quelquefois à nous faire devenir d'Evêques Meûniers : c'est ce qui est arrivé à l'honnête Zégris, jadis notre maître commun. Ce grand homme, nommé Général de Grenade, a été vaincu, Seigneur Ménestrel, par les trop heureux Castillans, & son armée a été mise en déroute. Je lui tenois toutes prêtes, derrière les bagages, ces mêmes jumens Andalouses que je vous ai vu étriller & purger avec tant d'intelligence. Inutile précaution ! les vainqueurs arrivent & nous dissipent ; ils nous coupent les passages. Ne pouvant plus retourner à Grenade, & craignant le Saint Office si j'étois pris par les Espagnols, je me déguisai : on m'affubla de cette robe, belle alors, & maintenant réduite en lambeaux ; je traversa

l'Espagne, & j'arrivai en France. Mais en attendant que je puisse vous conter la suite de mes désastres, ne pourriez-vous pas me faire donner un peu à manger ==?

Le Ménestrel qui n'avoit pas plus de fiel que la douce colombe, oubliant tout le mal que lui avoit fait jadis le redoutable Sabaoth, vole à la cuisine, & lui apporte les débris d'un vieux pâté avec un flacon de vin de Champagne, que l'infidèle Musulman trouva mille fois meilleur que le triste sorbet de Grenade.

Amour, Dieu cruel & charmant, tu me rappelles à toi, & tu me forces impérieusement de quitter la salle des Hôtés pour arriver à l'appartement des Dames.

Précisément au moment où le Ménestrel présenta le bel Amurat à Ernestine, cette infortunée pleuroit sur son sort : c'étoit son occupation ordinaire, quand elle étoit seule. Elle se contentoit de penser à lui quand elle étoit en compagnie, & de soupirer. = Hélas ! disoit-elle, il n'est plus sans doute au nombre des vivans; le Saint Office ne lâche point sa proie. Il est mort, l'ami de mon cœur, mon éternel tourment, & pourtant mon bonheur encore =.

Une jeune Dame, déguenillée, cou-

verte d'un voile rapetassé, & d'une robe qu'on n'auroit jamais deviné avoir été du plus beau bleu céleste, d'une robe dont l'Amour s'étoit proposé de parer l'Amour, cette Dame malencontreuse entre d'un air triste, embarrassé & modeste, baissant les yeux, avançant d'un pas chancelant. Ernestine la conduit en silence dans la chambre où elle devoit coucher, sans la regarder aussi.

Aveugles adorateurs d'un Dieu aveugle, quoi, vous vous méconnoissez ! Ernestine soupire : ce soupir est machinalement répété par le bel Amurat. Il s'assied, en remerciant sans voir, en levant ses mains au Ciel. Ernestine dit : = Madame a-t-elle besoin de mon ministère ? veut-elle souper = ? A ce son de voix, qui va rétentir jusqu'au plus profond de son cœur, Amurat s'écrie : = Ernestine ! Ernestine ! c'est toi ; je t'ai entendue, je t'ai retrouvée =. Il se précipite à ses pieds, elle se précipite dans ses bras.

La femme du Ménestrel, devenue Cuisinière en chef des Dames, survenant pour prendre les ordres de la nouvelle arrivée, la surprend avec sa fille dans ces inexprimables embrassemens. = Mamère, s'écrie Ernestine, c'est le fidèle Amurat

qui m'est venu chercher du bout du monde =.

On se ressouvient que la femme du Ménestrel avoit favorisé ces amours de tout son pouvoir, & que, pour les couronner, elle ne s'étoit pas fait un scrupule de voler son mari. Elle avoit été désespérée de voir arrêter Amurat par ce vilain Officier de la Sainte - Hermandad , son ancien Amant. Elle voyoit dépérir sa fille par cet amour malheureux : qu'on juge donc du plaisir qu'elle éprouva en revoyant le beau Maure.

Mais comment faire entendre raison au Ménestrel, l'homme le plus doux en toutes choses , mais le plus intraitable sur ce point ?

Sa femme imagina un moyen vainqueur : ce fut de gagner Damp Abbé, qui apparemment devoit savoir mieux qu'un Joueur de musette de Bruges, si une Chrétienne pouvoit épouser en conscience un Sectateur de Mahomet.

Damp Abbé étoit non-seulement un homme tolérant, mais encore un homme instruit. Il trouva une foule d'exemples de ces mariages légalement contractés depuis Mahomet jusqu'à l'époque où ceci se passoit. Il cita des Rois de Portugal &

d'Espagne qui avoient épousé des filles de Princes Maures, & même des Empereurs de Constantinople qui avoient formé les mêmes nœuds, sans que les Patriarches y eussent trouvé à redire.

D'après ces autorités, il ne fut plus question que d'aller apprendre au Ménestrel ce qui se passoit. Mais ce bon Ménestrel étoit alors en fureur : il égorgeoit presque le pauvre Sabaoth, qui, tout en buvant avec lui, lui avoit fait confidence que la prétendue fille qui l'avoit suivi au Moutier n'étoit qu'un garçon, le bel Amurat. A ce mot d'Amurat, le Ménestrel, hérissé comme un coq d'Angleterre, avoit jeté dans le feu le turban de Sabaoth ; il lui arrachoit à belles mains sa barbe grise. = Race de Caïn ou de Béalzébut, disoit-il, c'est bien pour toi, c'est bien pour des reprouvés d'Incirconcis, que ma fille est faite = !

On eut toutes les peines du monde à retirer le malheureux Sabaoth des mains de cet Energumène. Mais Damp Abbé parut ; & à la vue de sa croix pectorale, le respectueux Serpent sentit expirer toute sa colère. Damp Abbé lui dit qu'il n'étoit qu'un sot. = Mon révérend Père, répond le Ménestrel, il y a bien des

années que ma femme m'en assuré. =
Votre femme a raison, reprit le Chef du Moutier; elle veut un mariage que vous auriez dû faire en Murcie, & vous vous seriez épargné bien des peines, si vous y aviez consenti alors. Père dénaturé, voulez-vous laisser mourir votre fille? Allons, ajouta-t-il à Ernestine, c'est moi qui ferai ce mariage. Donnez-moi votre main, la belle enfant : que ce jeune & honnête Maure la reçoive. Je veux qu'il reste au Moutier, jusqu'à ce que mon neveu parte pour la guerre de Frise ; il le suivra dans cette expédition. Il a vu beaucoup de Pays, il a été malheureux : ce sont-là des titres suffisans pour guider la jeunesse de mon neveu. Il sera son Ecuyer, & je me charge de sa fortune. Je l'instruirai de notre Religion auparavant; & s'il l'embrasse, je prétends que ce soit par la seule voie de la persuasion, & par son propre choix =.

Le Cambresien fut enchanté de l'idée de son oncle; il embrassa Amurat, qui se jeta aux pieds de Damp Abbé, en lui disant : = Mon Père, je ne veux d'autre Religion que la vôtre & celle d'Ernestine. J'étois le plus malheureux des hommes, vous m'en avez rendu le plus heureux =. Il s'approcha respectueusement du Mé-

nestrel, qui s'écria : = Ah ! de tout mon cœur , à présent ; tu es Chrétien , & Damp Abbé le veut =. Il baïsa les mains de sa future belle-mère , & la présence de Damp Abbé ne put l'empêcher d'aller se rejeter avec transport dans les bras d'Ernestine.

Tout le monde fut attendri lorsque Sabaoth , à qui l'on n'avoit point du tout pensé dans cet arrangement , dit tristement : *Eh moi donc !* On jetta les yeux sur lui , enfin ; & à la vue de sa tête chauve , de sa barbe si inhumainement mise au pilage par le terrible Ménestrel , de ses lambeaux , de sa figure la plus hétéroclite qu'on eût encore vue chez les Maures , il ne fut pas possible , même dans un moment si attendrissant , de s'empêcher d'éclater. Ernestine elle-même sourit pour la première fois depuis la détention du bel Amurât ; sourire charmant , prélude du bonheur dont elle alloit jouir.

Damp Abbé ouvrit trois fois la bouche pour parler à Sabaoth , & trois fois des éclats en sortirent. Il se remit pourtant , & vint à bout, non sans peine , de lui dire : = Seigneur Sabaoth , après le poste brillant que vous avez occupé auprès d'un Zégris , il y aura peut-être de l'indécence à moi de ne vous offrir que la charge peu

honorable d'avoir soin du mulet, de l'âne & des deux chevaux de fourgon de l'Abbaye, avec ma haquenée. Mais c'est tout ce que j'ai, & le seul emploi que nous ayions vacant.

— Mon révérend Père, bêtes pour bêtes, reprit le vieux Maure, j'aime autant soigner des ânes que des jumens Andalouses. Ma misère & mes peines m'ont guéri de l'ambition; & voilà qui est conclu, je serai le chef de votre écurie *telle quelle* ==.

On arrêta le jour de la noce d'Ernestine & du bel Amurat: ce fut une fête pour tous les Vassaux de l'Abbaye de Vaucelles. Amurat, devenu époux, ne cessa pas d'être Amant.

Ernestine reprit ses couleurs & son embonpoint, avec la gaieté du jeune âge. Elle n'eut plus qu'un chagrin: ce fut de voir partir son époux avec ce jeune Cambresien dont nous avons tant parlé dans le courant de ce très-véridique récit. Encore ce chagrin fut-il de fort courte durée, la guerre de Frise n'ayant été ni périlleuse ni longue.

Le Ménestrel vieillit gaiement à l'ombre de son Serpent. Les autres commençoient à être heureux: pour lui, il l'avoit

toujours été. Mais sentant un surcroît de joie à la vue de cet arrangement économique, il dit à sa chaste compagne, avec la dignité qu'il savoit prendre dans l'occasion : = Je suis tout ce qu'il vous a plu de me faire; j'ai été battu, & si, ma mie, je suis content encore =. Sa femme continua de faire de son mieux la cuisine des Dames, dont Ernestine continua pareillement de tenir les chambres bien propres & les lits bien faits. Les petits garçons, devenus grands comme père & mère, passèrent, l'un pour le meilleur Carillonneur, & l'autre pour le plus habile Ratisseur d'allées du Cambresis.

Damp Abbé se félicita d'avoir attaché tant de braves gens à son Montier. Il n'y eut pas jusqu'à Sabaoth, qui ne mît de l'amour propre dans sa fonction, & qui ne fût cité pour un modèle à tous les Palefreniers d'alentour.

Damp Abbé, les voyant tous ainsi devenus contents par lui, fut heureux de leur bonheur. L'Auteur conclut de tout ceci, que ceux qui ont la manie de courir le monde seroient fort en peine s'ils ne rencontroient quelquefois, chemin faisant, des hommes sédentaires & sages pour les tirer d'embarras. Mais que sont devenus les pareils de Damp Abbé?

QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

DOLBREUSE

O U

L'HOMME DU SIECLE,

*Chez Belin , rue Saint-Jacques , 1783 ,
2 vol. in-8°.*

Nous allons faire l'Extrait de cet Ouvrage, en empruntant, pour ainsi dire, la plume de l'Auteur. Il se retrouvera par-tout, & il jugera que nous estimions ce que nous avons transcrit; mais jugera-t-il, de même, du motif de beaucoup de retranchemens, qui réduisent un grand tableau à la mesure d'un petit cadre?

L'Auteur commence à-peu-près ainsi :



JEUNESSE, riante saison de la vie, qui ne semblez faite que pour être une jouissance prolongée, faut-il que l'homme vous rende si funeste à son repos, quand vous fuyez si rapidement, quand vous

ne brillez qu'une fois , & ne devez jamais renaître pour lui !

Ceci annonce des regrets. Dolbreuse dut en avoir. En lisant son Histoire , on verra qu'en prenant la plume pour l'écrire , de tristes souvenirs durent lui rappeler des fautes qu'on ne se pardonne jamais.

== Dans la Province de Bretagne, dit-il, au milieu d'une plaine fertile, s'exhaussent deux antiques Châteaux qui ne sont séparés l'un de l'autre que par une grande prairie, où coule la rivière d'Aoust. Dans une de ces retraites, le Marquis de Dolbreuse me donna le jour; dans l'autre naquit Ermance, fille du Baron de Nicéphore ==.

Ces deux Gentilshommes étoient liés de l'amitié la plus tendre; & les deux enfans, nés le même jour, furent nourris du même lait, & élevés avec le même soin. Destinés l'un à l'autre, leur première jeunesse s'écoula dans les mêmes jeux. Dolbreuse passe sur ces premières années.

== Dès que nous découvrîmes en nous une puissance nouvelle, une faculté de plus, nos yeux s'accoutumèrent à se fixer, nos cœurs à s'entendre; nous entrâmes dans la saison d'aimer ==.

Ils aimèrent si bien, que l'éducation même leur apprit encore à aimer mieux. La lec-

ture, quelques Romans, les maximes de l'honneur, les vers de Racine leur apprirent qu'on ne doit point jurer en vain que l'on aime, & qu'on doit être fidèle à ses sermens.

Ermançe, formée, parut dans les cercles. Sa beauté étoit ravissante, son esprit étoit enchanteur : *Dolbreuse* sentit que les partis les plus distingués alloient s'offrir à l'envi. Il lui dit :

— Tu vas voir tous les hommes à tes genoux. Ils s'applaudiront tous d'y porter en tremblant, & même sans espoir, le tribut légitime & fortuné que tout réclame en toi. Mais l'orgueil d'exercer ton facile empire, seroit-il l'aliment qui conviendrait à une ame comme la tienne ? Te feroit-il abandonner l'heureux compagnon de ton enfance, celui que ta voix, que tes leçons instruisirent à bien faire, & à qui tes yeux commandèrent d'aimer avant qu'il se connût ; l'homme enfin qui peut t'apprécier, t'estimer ce que tu vaux, & qui ne seroit plus rien parmi ses semblables, s'il perdoit sans mourir l'objet sans lequel désormais il ne doit plus vivre — ?

Ermançe le rassure & lui répond : — S'il y a des êtres qui n'ont que des sens gouvernés par le caprice ; s'il est, ainsi

qu'on le dit , des femmes mobiles comme la mode dont elles sont les esclaves , & qui n'ont de constance que dans le vœu de tout subjuguier , je les plains & bénis le Ciel de ne m'avoir pas donné l'envie de leur ressembler. Tout change , dit-on , dans la Nature : tout ce qui ne dépend pas de nous , je le conçois ; mais la vertu , qui nous appartient , ne change jamais. Tu m'as inspiré le sentiment profond dont je m'honore , parce qu'il est pur comme la source dont il émane ; la mort seule pourra me l'arracher. Un autre viendrait m'offrir ses vœux avec plus d'avantages & plus d'amour , s'il est possible , je les rejetteroïs , parce que je ne dois pas reprendre un cœur que je t'ai donné =.

Dolbreuse , devenu plus tranquille , jouissoit de tout le bonheur d'être aimé. = Dans la belle saison , dit-il , nous parcourions les vergers & les bois. Je ne me lassois point de voir Ermance , d'admirer les belles proportions de sa taille élégante & souple. Je mesurois des yeux l'empreinte de ses pieds charmans ; je marchois avec émotion sur le sable où elle avoit marché , sur la pelouse où le touffu des herbes avoit cédé à l'impression de

ses appas. Vive sans étourderie, heureuse sans effort, elle aimoit à se livrer à mille jeux innocens. Lorsqu'en folâtrant elle me laissoit toucher sa robe; quand, détournant la tête pour regarder quelque'objet, ses longs cheveux flottans venoient voltiger sur mon front; couvrir mes yeux & mes lèvres, je tressaillis. Quand sa main d'albâtre s'avançoit d'elle-même sur ma bouche, alors mon trouble devenoit si violent, que la vertu auroit pu s'en alarmer. Un regard me rendoit à moi-même.

Plus souvent elle faisoit naître de ces heures délectables, où le plus chaste desir, anéantissant tout desir terrestre, plongeoit mon ame dans une sorte d'extase, & ne paroissoit l'élever un moment au-dessus de la région des sens, que pour la rafraîchir & la renouveler dans l'air pur des Cieux ==.

Il fallut que nos Amans se séparassent. L'âge ne permettoit pas encore de les unir; & la guerre allumée dans l'Europe ne permettoit pas qu'aucun Gentilhomme de dix-huit ans languît dans le sein de l'Amour.

Dolbreuse conservera t-il à Ermance ce cœur, ce sentiment passionné dont il éprouve l'empire en la quittant? Hélas! il pleure &

il est sincère ; il ne peut entrevoir aucun objet de distraction , encore moins envisager aucun sujet de plaisir qui puisse altérer le plaisir si doux de ne vivre que pour elle. Mais la guerre , l'absence , les maximes du monde , & des Militaires sur-tout , ont égaré bien des cœurs tendres.

= Je m'appliquai d'abord , dit-il , à l'étude & aux soins de ma profession , avec une ardeur incroyable ; mais cette ardeur n'étoit entretenue par aucun motif d'émulation. Cet espoir brillant des triomphes de l'amour propre , dont s'enivre la jeunesse , ne pouvoit m'abuser long-temps. La perspective d'une longue paix , l'indifférence de mes camarades pour les devoirs de leur état , leur vie molle , leur inutilité ; l'oubli , l'espèce d'indigence où végeoient la plupart de ceux que de nombreux services & un mérite réel appelloient aux emplois & aux récompenses ; leur juste mécontentement , les passe-droits , les désagrément multipliés , le tort que font à des Sujets , souvent très-estimables , des Supérieurs injustes ou prévenus ; tout cela n'étoit guère propre à nourrir mon zèle & ma passion pour la gloire.

Les lettres d'Ermance , les princi-

pes qu'elle m'avoit donnés , m'encouragèrent encore pendant quelque temps ; mais je ne la voyois plus : l'effet de sa présence étoit continuel , celui de ses lettres n'étoit que momentané. Cependant je fus long-temps en garde contre les pièges du vice & de l'exemple. Ma candeur , mes sentimens parurent nouveaux parmi des êtres qui veulent caractériser la plus noble des professions par une conduite ennemie de toute instruction , par le dérèglement & l'audace des mœurs. Choqué de l'ignorance présumptueuse de quelques-uns , de leur vie effrénée , de leur libertinage quelquefois atroce , je m'isolois pour gémir sur eux ; pour trouver en moi quelque chose qui pût me consoler du malheur de vivre avec des hommes si à plaindre. L'épigramme , la raillerie insultante , vinrent troubler ma solitude. Ma généreuse indignation m'arma du glaive de la vengeance , me força de tourner contre eux le fer que la Patrie ne m'avoit confié que pour sa défense ; & pour montrer la fermeté de la vertu , il me fallut céder à la violence du crime. Ma persévérance intrépide , & plus , encore , la manière dont j'accueillis les railleurs , étonnèrent tout

le monde : on prit le parti de me laisser à mes goûts ==.

Ici la scène change. O étrange bizarrerie de l'esprit humain ! Dès qu'on ne fronda plus ses principes, ils perdirent de son ascendant sur lui. L'indifférence qu'on lui témoigna, fit ce que n'avoient pu faire les sarcasmes de ses Camarades. Ces altérations étoient lentes, mais n'en produisirent pas moins leur effet.

= Cependant rien n'affoiblissoit mes sentimens pour Ermance. Si je parlois déjà l'idiôme du monde galant, si je commençois à prendre le ton mielleux des cercles brillans, ce n'étoit point par esprit d'inconstance, encore moins pour m'exercer à cette souplesse de l'intrigue qu'on peut nommer le génie de l'ambition, & dont je n'avois pas même d'idée. Si j'étois jaloux de plaire, d'exciter l'admiration, c'étoit pour ennoblir à mes propres yeux le choix de ma Maîtresse, pour motiver l'orgueil que j'avois d'être adoré d'elle ==.

Ce sentiment profond le sauva pendant quelque temps : ce n'est pas une des moindres obligations qu'on ait au véritable amour, que d'en respecter assez l'objet pour craindre de s'avilir par des torts volontaires. Après

quelques mois d'absence, il revint auprès d'Ermance. Il trouva toute la perfection de la beauté, toute celle de la raison, de l'esprit, des talens & de l'amour, dans celle qu'il avoit laissée si digne & si touchée de ses sentimens. Un bonheur si doux rend à l'ame toute son innocence; on ne songe plus qu'à le mériter. L'Hymen se hâte d'allumer son flambeau; ils sont unis.

— Pendant trois mois le bonheur fila pour nous des jours dignes du siècle d'or. — Hélas ! un instant dissipa le plus beau des songes. Il fallut s'arracher aux embrassemens d'une épouse, & devenir coupable envers elle. Il va s'accuser lui-même.

— Maître d'un bien considérable, je tâchai de parvenir aux emplois. La fortune & mon nom me permettoient d'y prétendre; Ermance elle-même desira de me voir dans le rang convenable à ma naissance. Je parus donc à la Cour, où je sollicitai des faveurs, n'ayant pas encore des droits aux récompenses; mais le vœu sincère & ardent de servir ma Patrie, me parut un titre parmi des concurrens aussi jeunes que moi, dont les vues n'étoient pas à beaucoup près aussi pures que les miennes.

Les plus belles promesses m'enga-

gèrent à me fixer dans un Pays où je favois qu'il falloit de la persévérance. Mais la plupart des Ministres sont comme les Coquettes; ils vous accueillent bien, vous bercent de paroles flatteuses, jusqu'à ce que l'expérience, en vous éclairant sur la fausseté de leurs promesses, vous arrache le serment de fuir à jamais le théâtre où la basse intrigue fait ses tours de force, & recueille le salaire de la vertu. Je ne savois encore ni m'avilir, ni chercher la gloire au prix de l'honnêteté. Les Femmes galantes & accréditées, les Commis, les Valets, les Intrigans de Cour, tous ces personnages qu'on voit fourmiller sur le chemin des honneurs, qui en facilitent ou en interdisent l'accès, selon leur bon plaisir, n'avoient reçu de moi aucune déférence servile : aussi m'oublia-t-on, suivant l'usage; & suivant l'usage, je vis conférer à d'autres les emplois qu'on m'avoit promis.

Las d'éprouver des injustices & d'exhaler des plaintes superflues, je rappellai ma philosophie, & cherchai dans le commerce de quelques gens aimables le dédommagement de six mois

de mécontentemens & de déplaisirs. Un vieux Seigneur de la Cour, qui n'y venoit plus guères, que j'avois distingué parmi tous les autres, & qui faisoit mon unique société, me tira de la foule des Solliciteurs, & me conduisit dans une superbe Terre dans les environs de Versailles.

Le Maître du lieu étoit un de ces hommes qui ont autant de philosophie qu'on en peut conserver sous le joug de l'opinion; qui ont de l'indulgence pour les foiblesses, & du respect pour les vertus; qui connoissent les douceurs de l'amitié, & se permettent parfois les douceurs de l'amour; un de ces hommes qui se font chérir par beaucoup de politesse & d'aménité, de complaisances & d'égards; qui sont goûtés, recherchés dans tous les cercles, sans en avoir l'esprit ni le jargon; qui en sacrifiant au luxe & à tous les goûts du siècle, cèdent aux besoins d'un cœur généreux, & savent aussi, de temps en temps, faire des sacrifices utiles; un de ces hommes enfin qui ont des principes, qui savent dans les grandes occasions montrer le courage & même l'héroïsme de la vertu, mais

qui, plus souvent, se laissent aller à la pente générale par une sorte de respect pour les conventions & les usages.

Chaque année, dans les beaux jours, il rassembloit dans sa Terre une société nombreuse & choisie; c'est-à-dire que tout homme & toute femme d'une sagesse austère en étoient exclus. Dans ce lieu, la galanterie régnoit avec empire, mais sous les dehors de la décence. On y montrait la vivacité des desirs, mais une politesse fine en réprimoit l'audace. C'étoit la liberté tempérée par les bienséances, & les bienséances adoucies par l'égalité, par la gaieté vive, & par tous les charmes de l'esprit, qui se permet beaucoup de choses, à l'aide de beaucoup de grace & de finesse. On n'y connoissoit pas le véritable amour; mais les manières passionnées, les mots de délicatesse & de sentiment, mêlés à tous les discours, en offroient continuellement l'heureux mensonge. Là, les femmes s'aimoient ou paroissoient s'aimer, & n'avoient point les petites prétentions de leur sexe, &c., &c.

Dans ce groupe de femmes aimables

on distinguoit la Marquise de *** , jeune veuve extrêmement séduisante. Une taille de Nymphé , des appas frais comme la rose au lever de l'aurore , n'étoient à mes yeux que des charmes ordinaires ; mais je ne fais quelle beauté molle répandue sur toute sa personne , des mouvemens abandonnés , des regards languissans , qui révéloient un cœur sensible & les besoins de l'amour , plutôt que les besoins du plaisir , me parurent des charmes faits pour émouvoir = .

Le Lecteur devine que cet objet dangereux troublera la paix d'un cœur fidèle. Il devine aussi que les attaques seront proportionnées à la résistance , & que Doloureuse ne trouvera pas plus que bien d'autres le secret de résister toujours

=Après un souper charmant, dans une de ces belles soirées où la gaieté devient plus vive , la liberté plus grande , le loisir plus animé , tous les convives allèrent prendre le frais sous des bosquets faisant partie d'un parc immense. La Marquise s'empare de mon bras ; pour la première fois je me livre à la douceur infinie de sentir près de moi l'objet que je préfère. On folâtre , on

Août 1783. I

se disperse dans les bosquets ; la Marquise a soin de m'écarter de la foule ; & bientôt le seul bruit d'une cascade solitaire parvient à nos oreilles =.

Il fallut succomber ; mais une foiblesse de ce genre en entraîne beaucoup d'autres ; & successivement de plus grandes fautes altèrent les principes , & conduisent aux excès. Dolbreuse prouve cette vérité par sa conduite , & cette conduite étrange laisse des traces dans l'ame du Lecteur sensible , à-peu-près comme le son se prolonge dans les oreilles délicates. Il seroit difficile de lire l'histoire de ses égaremens , sans éprouver la crainte d'être un jour soumis comme lui aux foiblesses de l'humanité.

= Bientôt , dit-il , je tins un rang distingué parmi les agréables du jour. J'avois déjà tous les ridicules en crédit , tous les travers qui réussissent dans le monde. J'étois de tous les conseils où se décide la grande affaire des modes , de toutes les parties extravagantes , de toutes les débauches où l'on se ruine sans s'amuser. Je donnois des concerts , des soupers délicieux dans de petites maisons. J'y rassemblois des libertins choisis , des femmes décriées , des beautés faciles ; & comme il me falloit perpétuellement des fond

pour soutenir ce ton de luxe & de prodigalité, je profitois de ces heures de délire pour tromper, sous divers prétextes, la plus respectable des femmes, pour ajouter les outrages du mensonge aux outrages de la conduite. Sa crédule vertu étoit sans défiance, ainsi que sans reproche; & quand je recevois d'elle de ces lettres touchantes qui m'auroient dû faire mourir de repentir, je fuyois en frémissant =.

Le remords produisit pourtant une révolution, mais le cœur n'en fut pas plus capable de reprendre ses premières chaînes; au contraire, de nouvelles chaînes, plus honorables que ces goûts légers qui lient à des objets avilis, leur succédèrent bientôt; & la tendre Ermance auroit pu dire, si elle avoit été instruite, je n'en ai que mieux perdu mon époux. Il faut l'écouter lui-même.

= Ennuyé des Courtisanes, je cherchai des intrigues parmi les femmes des conditions brillantes de la Société. En prenant du goût pour elles, je crus épurer mon cœur, que je venois de fouiller par des passions viles. Mais mon cœur, en se polissant par l'usage du grand monde, se blasa davantage. Mon esprit acquit plus de finesse aux dépens de la franchise, plus de ce brillant qui en détruit la solidité.

plus de ces connoissances superficielles qui étouffent la raison, & nourrissent les illusions dangereuses; plus enfin de cette recherche de manières extérieures qui dispensent des choses qu'elles promettent par l'air & le ton qu'on y met, & qui sont peut-être le signe le plus assuré du vuide de la pensée & du silence de l'ame. J'appris à débiter joliment des choses frivoles, & à leur donner un tour précieux; à faire valoir des idées sans consistance, à différer sans raisonner, & à parler longtemps sans rien dire. J'appris à persiffler avec sel, à médire avec politesse, à mêler la grace à la malignité, à intéresser par beaucoup de vices, & à plaire sans aucune vertu.

Dans les premiers rangs, les femmes connoissent peu les grandes passions: mais si l'esprit de leur état, si le tourbillon qui les entraîne ne permettent point aux sentimens de pénétrer dans leur cœur, elles en ont cependant tout l'extérieur aimable; si elles sont étrangères au véritable amour, soyons justes, il est remplacé chez elles par une foule de choses charmantes qui n'appartiennent qu'à elles. Où trouver ailleurs que dans les femmes des conditions élevées, ce genre d'esprit qui plaît par tant de côtés séduisans, par tant de

nuances délicieuses; ce don de suppléer une beauté par un agrément, un raisonnement par une saillie; & de renouveler, à tous les instans, cette fécondité de pensées & d'expressions légères, qui, sans avoir rien de neuf, présentent toujours une couleur piquante, & semblent toujours inspirées & tournées par les graces les plus sensibles? Où trouver ailleurs, cette sagacité singulière à juger le mérite d'un homme, à saisir son caractère, ses goûts, ses foiblesses, au premier coup-d'œil, & à pressentir sur-le-champ ce qu'en peuvent tirer le caprice, l'amour-propre ou la vanité? cet art de placer les prétentions de son état sans les faire trop sentir, de cacher & de faire valoir toutes les autres, de mettre par-tout de la délicatesse, & d'en supposer à ceux qui en sont le moins susceptibles; d'accorder ses goûts avec les bienféances; de remplacer la vertu par son masque le plus séducteur, ou de justifier ses foiblesses par l'aveu même de ses foiblesses, quand la honte de cet aveu s'efface par la magie de l'esprit, quand la magie de l'esprit enchaîne toutes les langues de la malignité? Où trouver autre part que chez les femmes accoutumées à figurer sur le grand théâtre de la

Société, ce talent d'ennoblir un commerce de galanterie, de lui donner toute l'importance, d'y mettre tout le génie d'une négociation d'Etat, d'engager, de conduire une intrigue comme il plaît, & de la rompre quand il plaît, sans laisser à l'objet qu'on quitte d'autre alternative que celle du silence ou du ridicule? Où trouver enfin, dans les états inférieurs, cet ensemble de charmes acquis par une éducation brillante & développés par l'usage, de vices embellis, & de qualités précieuses, si propres à distraire de l'ennui des amusemens frivoles, celui qui n'a point d'autre élément que le tourbillon du grand monde, & dont le cœur, usé par tous les raffinemens & tous les abus de l'esprit, ne doit jamais ressentir les délices de la plus ardente des passions=?

Je ne décrirai point cette suite d'aventures brillantes qu'annonce le tableau que je viens de tracer; peut-être malgré l'intrigue, malgré le mouvement, malgré la variété, qui nécessairement doivent en animer le récit, offriroient-elles de la monotonie. Mais je m'arrêterai, &, suivant mon projet, je raconterai, d'après Dolbreuse même, une aventure qui intéresse l'ame, l'humanité, la société, & peut devenir utile à la vertu par l'impression du vice.

— Un jour que je traversois un Jardin public, j'aperçus la vieille Baronne de ****, se promenant avec une jeune femme dont les traits m'étoient inconnus. C'étoit la Comtesse de..., nouvellement arrivée dans la Capitale. Elle n'avoit point une figure éclatante; mais avec toute la fraîcheur & tout l'attrait de la jeunesse, il ne manquoit à son teint que le coloris plus animé du sentiment. Sa bouche vermeille n'avoit encore exprimé que le sourire de l'innocence, & son cœur, plongé dans le calme des passions, ne s'étoit pas même ouvert aux caresses d'un époux. Elle n'avoit trouvé dans ses bras que la satisfaction tranquille d'obéir aux auteurs de ses jours. En la mettant sous le joug de l'Hymen, ils lui avoient recommandé de chérir l'homme qu'un saint engagement rendoit le maître de sa personne, & le compagnon de sa destinée; & peut-être avoit-elle pris pour de l'amour cette amitié froide, ou plutôt cette complaisance machinale dictée par la bouche d'un père, & qui n'eut jamais sa source dans les délicieuses affections du cœur. Cette espèce d'attachement néanmoins étoit la base de sa vertu, & la rendoit d'autant plus

solide, qu'il étoit un sentiment d'obéissance de la part de la jeune Comtesse, & que l'empire du devoir est absolu sur des cœurs fermés aux passions violentes, qui joignent encore toute la force de la piété filiale à toute la foiblesse des préjugés de l'enfance.

La Baronne, au contraire, étoit une de ces femmes dont Paris offre des modèles; qui ont vieilli dans les intrigues & dans la turpitude de la galanterie, & fini par être chassées de la bonne compagnie dont elles firent le déshonneur. Trop éloignée de l'âge de plaire pour conserver des prétentions, elle avoit substitué aux petits défauts de son sexe, ces vices odieux, dernières ressources d'un cœur tout-à-fait corrompu. Soit que le temps eût effacé de son ame les petites inimitiés de l'amour-propre, soit, au contraire, que sa haine pour son sexe, accrue par l'éclipse de ses charmes, irritât ses déplaisirs, & lui fît voir des objets dignes de toute sa vengeance, dans celles qui s'avisoient de plaire, quand elle n'étoit plus qu'un objet de mépris, elle cherchoit à se lier avec toutes les femmes qui débutoient dans le monde, & avoient le

malheur de ne la pas connoître ; s'em-
paroit sur-tout de celles qui arrivoient
de Province , leur donnoit des règles
de conduite à sa manière , combattoit
leurs scrupules , détruisoit leurs préju-
gés , & leur cherchoit des amans. Sa
maison servoit à des parties de plaisir,
à des soupers libertins : elle donnoit la
main à toutes les perfidies , à tous les
projets de séduction ; & par ces basses
complaisances , & mille autres soins offi-
cieux , cent fois plus vils encore , se ren-
doit supportable & même nécessaire aux
hommes , & sur-tout aux jeunes gens ,
dont elle recherchoit toujours la so-
ciété.

La jeune Comtesse , séparée de son
époux depuis plusieurs mois , tirée par
des évènements du fond d'une Province
où elle vivoit heureuse , & jetée , comme
des nues , dans le sein de la Capitale ,
étoit tombée dans les mains de cette
Baronne méprisable. Sans défiance sur
les dangers de sa jeunesse & de sa beauté
dans cette Ville dangereuse , elle s'ap-
plaudissoit de la rencontre d'une femme
qu'elle jugeoit respectable par son nom ,
par son âge , & qui lui promettoit les
ressources d'une société agréable , & les

conseils de l'expérience dans une Ville immense où elle étoit inconnue.

Je les aborde & salue la Comtesse. (*De petits services de la part de la Baronne, qui en préparent un plus grand, le mettent en état de faire une cour suivie : il jouit même déjà du bonheur de plaire*). Mais à travers l'accueil le plus riant, les manières les plus affables ; à travers beaucoup d'agréments dans l'esprit, j'entrevois une barrière insurmontable de sagesse. . . .

Elle s'accoutumoit cependant à cette dialectique sentimentale, que je rendois inépuisable par mon ardeur à poursuivre mes projets, que j'enjolivois de ces demi-lueurs du jargon moderne dont je possédois déjà tout le secret. Si elle n'alloit pas jusqu'à son cœur, elle charmoit son esprit, & devenoit un murmure agréable pour ses oreilles : le fatal poison n'avoit pas encore approché de ses lèvres, mais ses yeux commençoient à voir avec complaisance la main barbare qui s'obstinoit à le lui présenter. . . .

La réflexion venoit quelquefois à la suite de nos conversations trop pleines de chaleur. Elle ne se dissimuloit pas que mes principes étoient condamna-

bles, qu'ils tendoient à détruire la sainteté du mariage; & ce qui devoit l'éloigner de moi, m'interdire à jamais sa présence, servit à rendre notre liaison plus étroite. Elle vouloit me faire abjurer ce qu'elle appelloit mes erreurs; & pour cela il falloit nous voir plus souvent: elle avoit à cœur de me faire une autre façon de penser. Elle me croyoit séduit, & non-pas corrompu; elle vouloit me corriger. Hélas! l'infortunée ne voyoit pas que le méchant qu'on plaint, est le tigre qu'on flatte. . . .

Je savois combien l'imagination des femmes est prompte à s'enflammer. Je savois que tout les frappe & se peint en elle avec vivacité; que le grand moyen de s'emparer de leur cœur, consiste à les captiver d'abord par les yeux & par tous les sens; que le merveilleux, que tout ce qui paroît embellir & surpasser la Nature, eut toujours mille attraits pour elles; & je résolus de mettre en œuvre tous les prestiges de l'art, pour achever le délire de la Comtesse.

Il y avoit dans les environs de Paris, sur les bords de la Seine, une délicieuse Maison de campagne, consacrée unique-

ment à des parties fines, & qu'on étoit dans l'usage de louer fort chèrement, pour quelque jours, à ceux qui en avoient besoin. Elle fut retenue par mon ordre, & j'y fis disposer à grands frais, les apprêts de la plus brillante fête.

Pendant qu'on la préparoit, je prétextai un voyage indispensable, & pris congé de la Comtesse, voulant que son amour s'irritât par mon absence, & que son imagination ramenée, livrée toute entière aux séduisantes images que j'avois rassemblées mille fois sous ses yeux, achevât de subjuguier son cœur. Tout réussit au gré de mes coupables vœux. On s'aperçut de mon absence, on devint triste & rêveuse. La fête de la Baronne arriva dans ces entrefaites, &, suivant nos projets, ce jour devoit être celui de mon triomphe. La Comtesse fut invitée la première à la fête. Je n'étois pas de retour encore. Tout le monde se plaignoit de ma longue absence. Des Convives payés pour me louer, vantèrent en moi tous le genres de mérite, me proclamèrent le plus aimable des hommes pendant un dîner splendide & bruyant. A chaque louange dont j'étois l'objet, le cœur de la Comtesse palpitoit de plai-

sir, & se familiarisoit davantage avec le sentiment. Après le repas tous les Convives s'éclipsent, à l'exception d'un seul destiné à servir mes desseins. La Baronne propose un souper dans une jolie Maison de campagne, située à quelques lieues de Paris, & qu'elle dit lui appartenir. On avoit besoin de distraction; la partie est acceptée: & puis, le moyen de ne pas suivre celle qui parloit de moi sans cesse!

On part; on arrive à la fin du jour. Cette Maison de campagne, que j'avois pris soin d'embellir, offroit en la voyant l'idée du Palais d'Armide, ou de la retraite magique de quelque Génie. Des péristyles en treillages, des voûtes en lilas, portées sur des colonnes de verdure, aboutissoient à un jardin anglois, qui, sous le nom d'Isle enchantée, présentoit, dans un petit espace les sites les plus pittoresques & les plus variés de la Nature.

On commençoit à admirer ce beau lieu quand je parus tout-à-coup. J'étois arrivé de campagne ce jour-là même; je venois de Paris: j'avois passé à l'Hôtel de la Baronne, où l'on m'avoit appris qu'elle soupoit à son Isle enchantée avec l'aimable Comtesse; & au risque de pa-

roître indiscret, je m'étois fait une fête de les surprendre l'une & l'autre.

La Comtesse me témoigne par les choses les plus obligeantes, & plus encore par ses regards, que ma présence comble ses souhaits. J'offre mon bras; on le cherchoit. Nous entrons dans les bosquets; j'en fais remarquer avec soin toutes les beautés. Des chœurs de Musiciens, placés aux extrémités du jardin, remplissent tour-à-tour l'air de sons éclatans. Cent lustres suspendus aux arbres, & soudain illuminés, font disparoître l'éclat des astres, & laissent voir une tente de taffetas incarnat, enrichi de parfleurs d'or, & parsemé d'étoiles d'argent; des gradins chargés de fruits glacés, des rafraîchissemens de toute espèce sont placés sous le pavillon; des faisceaux de verdure & de fleurs destinés à servir de sièges, & disposés autour d'une table délicatement servie, invitent à prendre un souper délicieux. La Baronne en fait les honneurs. La Comtesse, assise à mes côtés, puise l'ivresse dans mes yeux. Après le souper, la Baronne nous quitte sous divers prétextes. Nous nous levons l'un & l'autre, & marchons par d'étroits sentiers. Un

pont en ruines nous introduit dans l'Isle enchantée. Les esprits aromatiques émanés des plantes, & des ruisseaux limpides, & formant autour de nous une atmosphère de parfums, les sons d'une musique lointaine, le spectacle varié de mille objets, complices de mes projets séducteurs, ouvrent les sens & l'ame de la jeune Comtesse à toutes les impressions de la volupté. = Il est un bonheur, lui dis-je, où nous sommes appelés, que nous laissons échapper pour toujours, quand la voix de la Nature, la voix du Ciel, qui se manifeste par sa sérénité, quand nos propres desirs nous invitent à le saisir. = Oui, disoit-elle, il est un bonheur que le Ciel met à notre portée, & nous le négligeons. L'avantage, par exemple, que nous avons d'embellir nos demeures, de nous créer des retraites enchantées, devrait nous rendre plus contents de nous-mêmes & plus heureux. = Le vrai plaisir ne dépend point des lieux; il réside, il se fixe dans les cœurs sensibles, & c'est-là sa demeure chérie. Il est fait pour vous, ou plutôt il est en vous; il anime tous vos traits, il brille dans vos yeux & parmi les roses de votre teint; il res-

pire dans le sourire charmant qui repose sur vos lèvres. Quand vous soupirez, c'est son souffle pur qui vient m'embraser; quand vous parlez, c'est son aimable voix qui murmure à mon oreille; quand vous lui résistez, c'est tromper les vœux de la Nature, c'est étouffer un bien qui est en vous, dont vous êtes la dispensatrice, & par une cruauté sans exemple, vouloir l'anéantir, de peur de le partager ==.

Oh! comme le cœur de la Comtesse s'émeut, palpite, & brûle de s'épancher! Elle détourne la vue, & ne s'exprime que par des soupirs. = Vos yeux craignent de m'envisager, ajoutai-je tristement; vous soupirez, vous vous taisez; que signifie ce trouble? que veut dire ce silence? = Laissons cet entretien, dit-elle d'une voix basse & entrecoupée; parcourons encore ces bosquets, & qu'il vous fût d'apprendre qu'il m'est doux de les parcourir avec vous ==.

Nous marchons, les genoux fléchissent à mesure que nous avançons; je la soutiens. Un pont jetté sur des fossés pleins d'eau, s'offre à notre passage. Il aboutit à une tour d'architecture gothique; le pont se lève, dès que

nous sommes à l'autre bord. La Comtesse témoigne de l'inquiétude ; je la rassure. Nous entrons dans la tour. La richesse & le goût moderne avoient présidé aux ornemens de l'intérieur. Tout autour régnoient des arcades , dont le fond , rempli par des glaces , réfléchissoit des rideaux pourpre & argent , relevés en festons , des girandoles de crystal , & des figures en marbre représentées dans une attitude si touchante J'observois la Comtesse avec une émotion extraordinaire ; & dans ses yeux remplis & comme inondés d'une flamme humide , je voyois moins le desir que le trouble d'un cœur timide. Cette diversité de sentimens , tels que la tristesse , l'amour , la langueur , exprimés sur son visage par des nuances différentes , cet ensemble de graces & d'appas qui forçoit de confondre le respect avec l'admiration , & l'attendrissement avec le desir , tout cela faisoit taire mes sens , ouvroit mon cœur aux idées de probité , d'honneur , de délicatesse ; & si dans ce moment je n'avois pas été le plus lâche des époux , j'eusse été peut-être le plus vertueux des Amans.

Nous étions assis sur des sièges à la

Turque, n'ayant plus l'un & l'autre qu'un langage muet & passionné. La plus tendre symphonie s'élève tout-à-coup d'un bosquet voisin. Tantôt une voix flexible se marie avec une harpe sonore; tantôt une flûte plus tendre semble promener dans les airs la voix de l'amour. Ces sons si doux amollissent par degrés la vertu. Mes yeux ne cessent point de parcourir l'objet ravissant que l'amour m'abandonne. Je rencontraï un de ces regards qui semblent tout permettre, & j'osai tout—.

Ici le plus affreux contraste change le fond du tableau, le ton des couleurs, le lieu de la scène. Un terrible orage fond sur cet homme endormi sur des fleurs; la Comtesse en proie aux remords, emportée par le mouvement de la vertu, apprend à un mari jaloux sa séduction & le nom de son séducteur. Un combat opiniâtre est la suite de cet aven; le Comte est blessé, & Dolbreuse qui déjà se reproche son crime envers la femme, voit un crime nouveau dans son triomphe sur le mari. Le remords commence à déchirer son cœur: ses douleurs augmentent chaque jour; les dépenses qu'il a faites ont préparé sa ruine; les secours qu'il s'est procurés, en y mettant le comble, l'ex-

posent aux outrages dont vingt usuriers barbares se font un jeu ; il est arrêté & mis en prison.

Nous laissons au Lecteur le soin pénible & le triste plaisir de se le représenter dans toute l'horreur de sa situation : la plume affoibliroit un pareil tableau.

Il est pourtant des consolations pour l'être le plus malheureux. » La porte de » la prison s'ouvre tout-à-coup ; une » femme se précipite, jette un cri, tombe » & s'évanouit : c'est Ermance. Il faut » encore que l'imagination se peigne » cette femme jeune & belle, à qui dans » les siècles barbares on eût élevé des » autels, ranimée soudain par un élan » sublime de tendresse, se lever, s'avancer, les yeux brillants d'une impression » de lumière que le chagrin n'a pu ternir ; porter enfin de timides regards » autour d'elle, nommer, chercher son » coupable époux, s'élancer, le serrer dans ses bras ; celui-ci comme effrayé » de sentir un cœur innocent palpiter sur son cœur coupable ; un visage de roses » & de lys s'appuyer sur son front obscurci par le crime..... ». Cette union si douce, ces mots si tendres pénétrèrent dans l'ame de Dolbreuse. Si le souvenir des plus grandes fautes pouvoit

avoir des charmes, il en trouveroit à se les rappeler pour augmenter le prix de la générosité de sa femme. Le mortel le plus accablé, le plus honteux, devient par degrés le plus sensible & le plus heureux des hommes, sous les yeux d'une divinité bienfaisante. Mais il lui reste des devoirs à remplir, & des sacrifices à faire.

Ermance l'a rendu libre avant de pénétrer dans sa prison; après l'avoir rétabli dans les droits de la Société, elle veut lui rendre tous ceux d'un époux, qu'il a l'honnêteté de croire anéantis pour lui par sa lâche conduite : il se refuse aux faveurs de l'hymen, sans prononcer sa résolution; il a conçu un projet qu'Ermance l'empêcheroit de suivre si elle pouvoit le soupçonner. Dès que les affaires sont réglées à Paris, ils n'envisagent plus rien qui puisse les empêcher d'aller dans la retraite goûter ce repos si doux qui suit les orages du cœur. Ermance s'est couchée avec sécurité dans l'appartement le plus voisin de l'époux le plus chéri; & le lendemain elle doit, au lever de l'aurore, partir avec lui, pour n'être plus occupée que de lui même. A son réveil, on lui présente le billet qui suit :

» N'ayez point d'inquiétude de mon

» fort , & ne craignez rien de mon dé-
 » sespoir ; les maux que j'ai soufferts ne
 » sont plus dans mon cœur , quoiqu'ils
 » soient encore dans ma mémoire. Je
 » vais dans un asyle expiatoire , purifier
 » mes sens & mon ame , & les rendre ,
 » s'il se peut , dignes de se dévouer pour
 » jamais au bonheur de vos jours. Re-
 » tournez dans les lieux où vous êtes
 » chérie ; tâchez de remettre mon nom
 » en estime parmi ceux qui , peut-être ,
 » le prononcent avec indignation ; allez
 » préparer la demeure , ou plutôt le Tem-
 » ple qu'a déjà consacré votre présence ,
 » & où l'époux le plus soumis viendra
 » porter à vos pieds sa reconnoissance
 » & sa vénération , quand le Ciel lui aura
 » fait connoître qu'il le juge digne de
 » vous « .

L'état d'Ermance , en lisant cette let-
 tre , est facile à concevoir. On peut aussi
 aisément se faire une idée des consola-
 tions qu'elle trouva dans les motifs tou-
 chans qui déterminoient son mari. Pour
 Dolbreuse , on peut croire que son ame ,
 dans la retraite , connut des douceurs que
 l'on ne peut devoir qu'au système de la
 vertu.

C'étoit dans un Couvent de Camal-
 dules , situé en Bretagne , qu'il s'étoit

retiré. = Depuis trois mois, dit-il, je demeuroidans cette solitude, sans presque m'en appercevoir, tant le retour de la raison & de la vertu élèvent l'homme au-dessus des foiblesse, & le rendent heureux par ses sacrifices. La vie de ces bons Religieux avoit quelque chose de si attendrissant, qu'il étoit impossible de ne pas se plaire parmi eux; ils avoient des mœurs si douces, une piété si touchante & si véritable, qu'ils sembloient nommés par le Ciel même, pour être les Ministres d'un Dieu de paix & de charité. . . . Ces lieux exhaloient, respiroient un air salubre, un air d'innocence & de sérénité qui renouvelloit insensiblement tout mon être; je me trouvois de nouveaux sens, des organes plus frais, plus libres & plus forts. Avec les facultés physiques, les facultés intellectuelles s'étoient agrandies; mes idées avoient pris de l'énergie, de la noblesse & de la profondeur; j'avois un sentiment plus fort de la nature & de moi-même; & jamais, peut-être, je n'avois tant mérité d'être l'époux d'Ermanance. . . .

Je partis enfin de cette solitude, ajouta-t-il: c'étoit le matin d'un jour d'été, & jamais le jour ne s'étoit levé si brillant & si beau; mes pieds ne parcoururent

point l'intervalle qui me séparoit de ma femme; l'espérance aux aîles vermeilles, l'amour couronné des roses brillantes du bonheur, me transportèrent dans ses bras, au doux bruit du chant des oiseaux & du concert de la nature. Ma femme, instruite de mon retour, avoit fait des apprêts plus touchants que magnifiques, pour célébrer dignement le jour de mon arrivée. Appuyé sur un genou, & prenant une de ses mains, je lui dis en la voyant: » Madame, daignerez-vous recevoir le nouvel époux, ou plutôt le nouveau serviteur qui vient vous consacrer le reste de sa vie? il n'est pas indigne de cet honneur, puisqu'il peut soutenir vos regards où brillent tant de vertus«. = Je le reçois, me dit-elle avec une grace charmante; & ses bras entrelacés dans les miens, ses joues roses appuyées sur mes joues, me faisoient déjà goûter le bonheur qu'elle alloit répandre sur mon existence; il me sembloit que les sources de ma vie se multiplioient en ce moment.... Le reste de cette journée, nous le passâmes à jouir de l'attendrissement, des larmes de joie de nos domestiques, à créer des dévotions au fond de nos cœurs, à nous parler par nos soupirs, & à y joindre nos ser-

mens. Le soir, ma femme m'introduisit elle-même dans l'asyle où la plus belle des nuits devoit se revêtir à mes yeux des couleurs du plus beau jour. Elles reparurent, ces heures fortunées qui rachètent des années de souffrances, & en absorbent le souvenir dans des torrens de volupté.

Nous ne pousserons pas plus loin cet extrait ; on n'écrit l'Histoire des passions que pour la rendre utile par les réflexions qu'elle fait naître : tout ce qui peut en affaiblir l'effet moral, en détournant l'esprit de l'objet essentiel qu'on s'est proposé, est tout au moins inutile dans un tableau raccourci. Nous dirons seulement que Dolbreuse perdit cette femme adorable qui avoit formé, & qui ensuite réforma son cœur. C'est une perte irréparable : il la sentit bien, & l'on mêle ses larmes aux siennes en voyant les progrès de sa douleur. De pareils malheurs rendent la vertu plus douce & plus nécessaire : on y puise la seule consolation qui n'avilisse pas un cœur qui ne doit jamais se consoler ; on marche à la perfection par le sentiment.

Fin du Volume d'Août.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS;

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

SEPTEMBRE 1783.



A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine,
pour Paris;

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Libraire
Imprimeur, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

DECLARATION

I, John Doe, of the County of Albany, State of New York, do hereby certify that the within and foregoing is a true and correct copy of the original as the same appears from the records of the said County of Albany.

In testimony whereof, I have hereunto set my hand and the seal of the said County of Albany, at the City of Albany, this 1st day of January, 1880.

John Doe
County Clerk of Albany

Attest: John Doe
County Clerk of Albany



BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
SEPTEMBRE 1783.

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

LIJSBET VAN WATTERINGEN,
welke zag de wrede en langduurigen
oorlog der Hoekse en Kabijliauven
opkomen;

ELISABETH DE WATTERINGEN,
*qui fit naître la cruelle & longue guerre
des Hoeks & des Kabiliaus : Roman his-
torique traduit du Hollandois de M.
d'Appelboom.*

LES Hollandois, aujourd'hui si paissi-
bles chez eux, ont une Histoire qui
A ij

fournit, en proportion, autant de scènes sanglantes que les Histoires des autres Peuples du Monde; elle commence par une suite de guerres opiniâtres, occasionnées, tantôt par le courage impatient & turbulent des Frisons, tantôt par les manœuvres ambitieuses des Evêques d'Utrecht, de Cologne & de Liège, & très-souvent par le droit des femmes, qui étoient reçues à la succession de la Comté de Hollande, & qui, passant dans des Maisons étrangères, ont soumis cette Province à reconnoître beaucoup de Maîtres, en même temps qu'elles l'ont exposée à soutenir bien des guerres malheureuses. Les derniers siècles ne présentent dans ses Annales que des tableaux repoussans de meurtres, de pillages, d'incendies & de dévastations. Deux factions se formèrent vers l'an 1350: celles des Hoeks & des Kabiliaus; on en verra l'origine dans le morceau que nous allons traduire. Vers le même temps il y en eut deux autres qui désolèrent la Nort-Hollande, sous les noms de Queenmaars & d'Osterlings. On les vit apaisées dès l'an 1441, au lieu que celles des Hoeks & les

Kabiliaus n'étoient pas encore bien réconciliées après cent cinquante ans. Très-peu d'années après, lorsque les armes qu'avoit fait élever l'enthousiasme de la liberté reposoient enfin triomphantes, les Gromarites & les Arminiens annoncèrent de nouvelles fureurs. Heureusement il y eut moins de sang répandu que de paroles perdues dans cette dernière guerre intestine. Elle finit par le sacrifice du vertueux & célèbre Barneveldt, respectable victime, accordée aux prétentions du Stadhouderat, bien plutôt qu'au dogme de la prédestination absolue que combattoient les Arminiens, appuyés du grand Pensionnaire leur Chef.

Quand on a lu l'Histoire à l'époque de la vie de Guillaume de Bavière, on garde l'idée d'un Prince foible & dur, d'un fils ingrat, d'un époux injuste, d'un ami funeste, d'un grossier ennemi des femmes, d'un fou barbare. Guillaume fut un homme sensible.

Elisabeth de Watteringen, qui alluma son unique & malheureuse passion, peut être aussi regardée comme une femme volage, perfide, incestueuse :

mais un Ecrivain aussi tendre que M. d'Appelboom, est à-peu-près sûr d'intéresser lorsqu'il entreprend de rectifier par les détails un tableau tracé d'après les faits généraux que saisit l'Histoire.

En bien & en mal, combien de réputations peu méritées dans les Annales du Monde; & dans la vie familière, que de beaux caractères laissés dans l'oubli par l'ignorance, ou noircis par des plumes serviles & intéressées! Dans la Société, que d'ames honnêtes chargées d'une réputation odieuse, & que de vils coupables consacrés par des éloges dérobés à la vertu!

M. d'Appelboom a pensé qu'il n'y avoit que les vices du caractère qui méritassent le mépris & l'aversion de la postérité, & qu'une femme aimable, douée d'une ame pure, mais égarée par son cœur, ne devoit pas perdre son droit à l'indulgence. Il a choisi quelques traits assez propres à répandre de l'intérêt sur son Héroïne: mais il a fait un Roman plutôt qu'une Histoire; c'est-à-dire, qu'il a tiré la justification d'Elisabeth de son propre cœur, & de son

amitié pour un sexe qui lui fit répandre des larmes toute sa vie. Nous avons assez parlé de cet Auteur dans le 2^e *Volume d'Avril 1783*. Nous ajouterons qu'il termina sa carrière en Anglois, à l'âge de trente - deux ans, pour n'avoir pas eu la force de gémir sur une infidélité.



GUILLAUME le Bon, de la Maison de Hainaut, avoit eu de Jeanne, nièce de Philippe de Valois, Roi de France, beaucoup d'enfans des deux sexes. Il maria Marguerite, l'aînée de tous, à l'Empereur Louis de Bavière; & Philippine, une autre de ses filles, à Edouard III, Roi d'Angleterre. Il mourut avec la réputation du meilleur Prince du monde, & il eut pour successeur Guillaume IV son fils aîné. La mort de ce jeune Prince, qui périt misérablement près du Monastère de Saint-Olof, dans la Frise, fit tomber la Comté de Hollande dans la Maison de Bavière.

Marguerite fut reconnue Comtesse:

elle revint au Pays avec une suite Impériale , & gouverna d'abord sagement. Sa tendresse conjugale la rappella en Allemagne : elle céda son droit à Guillaume son fils aîné , sous la condition d'une redevance annuelle qui ne fut jamais acquittée.

Ce Guillaume de Bavière avoit déjà fait preuve de plusieurs qualités éminentes qui aidèrent à passer sur sa jeunesse. Il étoit né pour devenir grand ; il ne l'étoit pas pour être heureux : c'étoit un homme d'une singulière beauté & d'une intelligence supérieure. Il y joignoit une sensibilité ardente , & une noblesse auguste de caractère. Mais , dès son enfance , on avoit remarqué dans ses habitudes les signes d'une mélancolie qui précède le ravage des passions. Son visage étoit habituellement triste , ses paroles rares , & ses plaisirs sérieux. Il n'étoit pas l'homme le plus aimable ; peut-être étoit-il le plus digne d'être aimé.

C'est ainsi qu'avoit d'abord pensé la jeune Elisabeth , connue sous le nom de Watteringen : elle étoit orpheline & héritière puissante d'une famille dont le

véritable nom est ignoré. Les éloges qu'on a faits de sa beauté ressemblerent à des fables : on dit qu'il étoit impossible de la peindre plus belle qu'elle n'étoit.

Et pourtant son plus grand charme ne lui venoit pas de ses vingt-deux ans , ni de ses beaux cheveux qui étoient d'une couleur aussi douce que la rose dans sa fraîcheur ; de ses yeux bleus & tendres , ni de sa peau qui sembloit être un délicat tissu de lys où l'on auroit tracé de beaux rameaux d'azur. Son plus grand charme , c'étoit sa parole , presque mélodieuse , & si séduisante , que jamais homme ne l'entendit sans soupirer ; que les femmes elles-mêmes , en l'écoutant , lui pardonnoient toutes ses graces & sa beauté (1).

(1) Un Auteur François n'auroit pas donné vingt-deux ans à son Heroïne , ni des cheveux couleur de rose. Mais personne n'ignore que les yeux bleus , les cheveux blonds-ardens ont été de tout temps le signe distinctif du Hollandois. Dans les femmes , ce n'est pas une couleur

Avec ces avantages qui ne fussent pas pour l'amour, Elisabeth avoit une ame douce, généreuse, & un cœur

rouge décidée ; c'est une nuance difficile à saisir entre la couleur de l'or & celle de la rose pâle : c'est un blond lustré comme un rayon de l'aurore ; & au lieu que les cheveux roux sont un peu durs, ceux des Hollandoises sont extrêmement fins, doux & lisses. On est si charmé de cette couleur, pour ainsi dire native, qu'il y a des cantons où on se la donne par artifice quand la nature l'a refusée, ce qu'elle fait rarement dans les Provinces septentrionales : mais on sent que dans les grandes Villes il doit y avoir beaucoup de mélanges dans les chevelures. Sans examiner si les Dames Françoises ont bien fait de déguiser le châtain, qui est leur couleur distinctive, on pourroit leur proposer, ou à leurs Parfumeurs, qui en sont les arbitres, d'adoucir la vilaine teinte sale & obscure de leur poudre rousse, & d'imiter au moins ce blond dont nous parlons.

Notre Auteur est encore très-galant, lorsqu'il ne donne que vingt-deux ans à une Hollandoise d'un siècle où l'âge de l'amour n'étoit que celui du mariage, & où cet âge n'étoit qu'à vingt-cinq

malheureusement trop facile à s'attendrir. L'Impératrice Marguerite la gardoit auprès d'elle , & l'aimoit pour la naïveté de son esprit. Elle avoit considéré Guillaume avant qu'il eût pensé à la regarder : elle s'approcha de Guil-

ans pour les filles. On n'attachoit à leurs quinze ou seize ans d'autre mérite que celui qu'on attache à des fruits qui se nouent au printemps , & qui ne seront bons qu'en automne. Nous avons l'esprit d'apprécier autrement. En maîtres suprêmes , nous ordonnons à la Nature d'aller plus vite ; il faut bien qu'elle nous obéisse : mais c'est un Valet forcé tyranniquement dans sa besogne , & qui la donne mauvaise. Nous n'avons plus besoin d'hommes robustes , & nos enfans sont toujours assez forts pour attendre un coup de canon , pour s'asseoir sur les fleurs de lys , pour monter à l'Autel , & même pour danser.

O Romanciers ! à qui parlez-vous , quand vous parlez d'amours de seize ans ? c'est sans doute aux Richards du siècle. Ce n'est pas aux femmes elles-mêmes. qui savent bien qu'elles n'ont pas véritablement connu l'amour avant l'âge de vingt-deux ans.

laume , qui ne la cherchoit pas encore.

Le plus discrètement possible , elle l'avertit de ses devoirs vis-à-vis d'elle. On en est jaloux , de la part de ceux qu'on aime. A la plus légère occasion , elle se répandoit en éloges du jeune Prince mélancolique ; elle lui demandoit le compte exact de ses affaires & de ses plaisirs ; elle avoit toujours quelque vive exclamation prête pour ramener ses yeux sur elle , lorsqu'il ne lui parloit pas ; elle s'étoit emparée du droit de le gronder s'il tardoit , s'il rêvoit , s'il fortoit. Souvent elle le piquoit par des traits d'une malice aimable ; & s'il en paroissoit mécontent , elle le flattoit d'un air tendre & à voix basse.

Guillaume n'étoit pas sensible à la beauté , qui n'est au fond qu'un objet de parade d'autant moins riche qu'il a plus d'éclat. Il voyoit en paix les papillons s'empresser autour de cette fleur ; & comme une abeille , il se glissoit de la pensée au fond du cœur d'Elisabeth. Il examina long-temps l'intérieur de cette femme ; il s'accoutumoit à la douceur d'en être aimé , &

tout d'un coup il comprit que cette habitude étoit devenue nécessité pour lui : « C'est elle, se dit-il, c'est celle-là que je dois aimer toute ma vie ».

Dans ce temps-là les Dames aimoient encore pour encourager un homme à bien faire : un homme n'y manquoit pas , avec l'espoir flatteur de leurs bontés. On ne peut qu'aimer délicatement des femmes nobles & vertueuses : la délicatesse tient de près à la grandeur. On voyoit toujours l'œil de la Dame sur soi : on le craignoit ; on ne craint pas celui d'une fille commune (1). De part & d'autre on se connoissoit en de telles actions ; on ne s'éblouissoit pas sur la valeur réelle des puérilités charitables ; on s'aimoit pour se glorifier l'un de l'autre aux yeux du monde : le mystère n'étoit recommandé que pour les faveurs. Et quelles faveurs ? un baïonnet discret, acheté par des années de

1) Ah ! si ma Dame me voyoit , disoit un jeune Guerrier en montant à l'assaut ! Diroit-il aujourd'hui : Ah ! si ma Danseuse me voyoit ?
Saint-Foix, Essais sur Paris.

mérites , par des vertus , des torrens de larmes ; ou , si la témérité d'un Aman le portoit à ravir quelque chose de plus , cette dernière bonté de la Dame , qui n'avoit pas la force d'en vouloir à l'ami de son cœur , n'avoit d'autre effet que d'attacher les deux Amans davantage , & à leur gloire & à leur amour.

C'étoit aussi dans ce temps-là que les femmes étoient encore sincèrement unies entr'elles : elles ne se gouvernoient point par les petits intérêts de la galanterie. Au lieu de se dérober des Amans , elles se félicitoient dans une cordialité naturelle , de celui qu'elles avoient mérité ; elles s'aideroient à lui reconnoître de belles qualités ; elles se donnoient l'une à l'autre des exemples de fidélité , & des encouragemens à la constance. Plus elles se savoient aimées , plus elles s'attachoient à être aimables ; plus on leur déféroit , plus elles se rendoient dignes de cette déférence. Et peut-être étoit-ce par fierté ; mais elles vouloient être dignes de l'empire qu'on leur abandonnoit.

Cependant il y avoit , parmi les amies d'Elisabeth , une Demoiselle de

la Maison de Lancaſtre , & deſtinée à Guillaume par l'Impératrice ſa mère ; & cette Demoifelle ne ſavoit pas alors ſi elle pourroit aimer Guillaume. C'étoit elle qu'Elifabeth confioit tous les jolis ſecrets de ſes amours. Ce fut par elle , que l'amoureux Prince devint auſſi heureux qu'il pouvoit l'être.

Depuis long - temps il défefpéroit d'obtenir un témoignage poſitif de l'attachement de ſa Maîtrefſe , tant les vrais Amans ſont incrédules ſur les chofes qui ſont en leur faveur. La Demoifelle de Lancaſtre , qui ne l'aimoit encore que d'une amitié déſintéreffée , lui dit un jour , que ſ'il promettoit d'être ſage , elle l'introduiroit dans un lieu qu'Elifabeth lui avoit recommandé. La plus chère perſonne , après celle qu'on aime , quelle eſt-elle ? Guillaume ſerra la Demoifelle dans ſes bras , & la couvrit de baiſers inſenſés : il lui exprima ſes transports d'une manière ſi vive , qu'on pourroit croire qu'elle ſe repentait de lui avoir annoncé une nouvelle ſi flatteuſe. Ce fut peut-être de ce moment , qu'elle commença à deſirer quelque choſe pour elle-même.

Elle fut curieuse de connoître toute l'étendue du service qu'elle avoit rendu. Elle réunit les deux Amans, & fut beaucoup mieux, qu'ils ne le furent eux-mêmes, tout ce qu'ils se dirent dans leur tendre entrevue. Elle les vit s'aborder en chancelant; Elifabeth présenta une main, Guillaume la dévorer & tomber à genoux sans parler.

= A vous, à vous, dit-il ensuite ma chère Elifabeth; c'est à vous que je me donne: j'y ai pensé; je ne vivrai jamais sans vous. Je ne vois personne par qui je puisse me laisser gouverner; voyez ce que vous voulez faire de moi, dites-le-moi. Je ne suis capable d'obéissance que pour vos seules volontés.

= Si vous dites vrai, lui répondit Elifabeth, tenez vos mains tranquilles. Parlons. = Nous ne nous aimons donc pas, Elifabeth? = Pourquoi, Guillaume? = C'est que moi, qui vous aime, je ne puis pas parler.

= Pour vous aimer, reprit Elifabeth, j'ai voulu voir quelles intentions vous apporteriez dans cet endroit solitaire. Vous devez penser que nous

sommes séparés par toutes les circonstances , toutes les raisons qui séparent les êtres hors de l'ordre naturel ; que nous ne pouvons nous appartenir jamais légitimement ; & que si vous aimez , vous ne pouvez prétendre à des choses illégitimes.

= Je ne suis pas venu pour ces choses que vous dites , Elisabeth. Et quant à l'impossibilité de notre union , je ne reconnois aucune Puissance sur terre ; je révère celle des Cieux : mais je la défie de m'empêcher de lier ma destinée à la vôtre. S'il en est une supérieure , à la bonne heure. = Il en est une. = C'est donc la vôtre , dit Guillaume ?

= Je ne saurois , dit Elisabeth , n'empêcher de vous aimer ni de m'aveugler sur les suites d'une union formée entre l'héritier de l'Empire & une simple fille comme moi. = Je ne veux plus de l'Empire. = Prenez garde , dit Elisabeth ; alors je ne voudrois plus d'un Prince qui s'aviliroit. Mais , puisqu'il faut vous découvrir ma pensée , je ne veux point d'époux. Je veux mer , & qu'on me sache gré de mon amour =.

Le Prince Guillaume lui répondit avec dignité : = Elisabeth , je pense qu'il n'est permis à une femme de s'élever au - dessus des préjugés , que lorsqu'elle a su s'élever au - dessus des passions : autrement elle sera suspectée de ne briser un frein , tout ridicule qu'il peut être , qu'en faveur de ses fantaisies. Oui , certes , je vous aime jusqu'à l'idolâtrie ; je ne pourrois renoncer à vous : mais je renoncerois à la vie , si vous m'ôtiez l'espoir de jouir noblement de votre amour , & de vous honorer autant que vous méritez de l'être.

= Et tu ne crains pas , dit Elisabeth , qu'on ne me reproche d'avoir ambitionné ton rang plutôt que ton cœur ? L'hymen est une chose bien étrangère à l'amour.

= Et vous ne voyez pas , femme , que vous me faites soupçonner la sincérité du vôtre , quand vous vous montrez sensible à ces vaines considérations ? Si vous ne m'aimez pas , je le verrai bien , je serai puni ; & si vous m'aimez , qu'importent les idées d'autrui à des Amans heureux ? Ai - je

— votre cœur ? je forcerai votre main, Elisabeth.

— Je vous attendois-là , Guillaume : oui , je vous aime. Songez seulement que vous ne ferez pas votre maître , & qu'il faut le devenir. On vous a donné un emploi dans la Hollande , & non pas une Souveraineté ; obtenez - la : mes trésors sont à vous , & mon cœur aussi —.

La Demoiselle de Lancastre n'entendit plus rien , jusqu'au moment où Elisabeth reprit la parole en disant : — Guillaume , nous ne sommes pas encore mariés ; allez-vous-en. — Quoi ! cruelle , avec un seul baiser ! — Quand vous me le rapporterez comme maître de vous , je verrai , mon ami , si je dois être moins maîtresse de moi —.

Peu de jours après cette entrevue , Guillaume reçut une lettre qui lui disait : « Tous les devoirs d'un Prince consistent-ils à chasser , courir , tirer l'oiseau , faire couvrir des tables avec somptuosité , aller & venir autour d'un Palais , se coucher le matin , se lever au milieu du jour , ne penser qu'aux choses vaines , & se traîner sur les pas d'une

filles ? Seroit-il Prince , si ses ancêtres n'avoient pas connu d'autres devoirs que ceux-là ?

— Non , dit Guillaume ; de quelque part que me vienne cette leçon , j'en crois ma chère Elisabeth. Un rang , de la puissance : voilà ce qu'elle m'a recommandé —.

La plupart des Villes de Hollande souffroient avec impatience l'autorité d'une femme , & d'une femme qui n'étant pas maîtresse d'elle-même , se bordonnoit les intérêts de la Province à ceux de l'Empire. Dort , Delft , Haarlem , Amsterdam , Rotterdam , & toutes les Villes de la Frise occidentale , formèrent une ligue en faveur du jeune Comte - Gouverneur. Les principaux Nobles qui la remuoient , furent les Seigneurs d'Arkel , d'Egmond & de Watteringen. Celui-ci avoit un fils , dont la beauté ne pouvoit être comparée qu'à celle d'Elisabeth , & le caractère sérieux , qu'à celui de Guillaume son ami : il étoit plus jeune , & il avoit extérieurement autant de charmes que Guillaume en négligeoit.

Le Château de Watteringen , situé

ur le terrain malheureux qui forme aujourd'hui le marécage de Bielbosch, soit le seul endroit agréable pour Guillaume, lorsqu'il étoit séparé d'Elisabeth. C'étoit de-là qu'il envoyoit des ordres, qui réprimèrent d'abord l'enthousiasme qui lui étoit si favorable. Il eut été eût-il oublié qu'il falloit s'arrêter contre sa mère, & braver le reproche d'ingratitude : ses idées se sentoient refroidies sans l'arrivée d'Elisabeth, qui s'échappa de la Cour de Marguerite, & qui vint avertir son Amant que leur secret avoit été dérobé; que le Comte de Leyde, Schoonhoven, Tergonde, & les Seigneurs de Brederode & de Duynvorde, se préparoient à tenir le parti de la Comtesse. Et là-dessus Gerard de Watteringen dit à Guillaume :

= C'est lâcheté, incapacité, honte à l'homme de ne pas savoir ce qu'il put entreprendre : c'est au succès des guerres qu'on regarde, non pas à leur cause. Si vous ne vous connoissez pas de motifs pour rechercher vos avantages, parlez =. Guillaume tourna sa

vue sur Elifabeth. = Tout est dit quand je la regarde , répondit-il ; faisons-nous une renommée odieuse à force de beaux exploits. = La première vertu d'un grand homme , lui dit Gerard , consiste dans le mépris de la haine & de l'opinion vulgaire. On ne doit rien espérer , de qui a peur de ces vains obstacles =.

Guillaume , déterminé par l'unique motif de l'amour , entra donc , les yeux fermés , dans une entreprise dont le but étoit d'élever Elifabeth jusqu'à lui. Tous ses Partisans prirent le nom de Kabiliaus , & annoncèrent leurs dispositions sanguinaires par des bonnets rouges (1).

(1) Les Kabiliaus avoient pris le nom de ce poisson qui dévore les petits , pour signifier qu'ils dévoreroient quiconque leur seroit opposé. Le Parti de la Comtesse Marguerite répondit à la bravade en prenant le nom d'Hoek , qui étoit le nom du hameçon dont on se servoit pour la pêche du Kabiliau. Ceux-ci portèrent des bonnets gris. Dans cette guerre des gris

On vit alors Elifabeth employer toutes ses richesses pour les intérêts de son Amant ; & l'on ne manqua pas de lui refuser l'estime que méritoit sa générosité : on ne parla plus d'elle , dans le Parti des Koeks , qu'avec les sentimens réservés aux femmes qui sont habiles à gouverner un homme par son vice. Le premier coup d'épée fut donné pour Elifabeth.

De tous les exemples , le plus puissant est celui de l'Amour ; Elifabeth & Guillaume , qui s'abandonnoient à leur tendresse au Château de Watteringen , éclairèrent Thierry sur des moyens de bonheur qu'il ignoroit : il n'étoit pas possible de voir familièrement la plus séduisante des beautés , sans en être séduit. L'ame du jeune homme étoit assez pure pour respecter l'amitié ; son cœur , trop innocent pour concevoir des desirs : il ne savoit pas même qu'il aimoit Elifabeth , lorsqu'il entendit qu'un

& des rouges , ceux qui avoient l'avantage coupoient la calotte du bonnet de leurs ennemis ; ce qui s'appelloit enlever le fiel du poisson,

Seigneur de Polanen avoit osé parler d'elle comme d'une *femme funeste*. Nous verrons si elle l'étoit , & comment elle peut être excusée de tous les malheurs dont elle fut la cause , par la pitié qu'inspirent ceux qu'elle attira sur elle-même.

La jeunesse n'étoit pas encore accoutumée à sourire au mot qui peut déshonorer une femme : on ne se dispensoit point de la venger , au prix de son sang , par l'idée moderne qu'il n'est point de femme qui se priveroit d'un cheveu pour l'homme qu'elle aime le plus ; c'étoit un article de Religion, que le soin de l'honneur de la beauté. Thierry défia le Seigneur de Polanen , & se fit rapporter de ce duel célèbre , vainqueur , mais mourant. Guillaume devint l'ami à toute épreuve de son jeune ami Thierry. Il poursuivit la vengeance ; fit raser plus de cinquante Châteaux des Hoeks , & passa sur la frontière pour empêcher l'armée de sa mère de rentrer dans le Pays.

Que l'Amant est cher au moment où il va s'éloigner ! Avant que de se séparer , Elisabeth & Guillaume ne se parlèrent

parlèrent long-temps que par leurs regards. = Qu'ai-je à craindre, dit enfin Guillaume ? je vous laisse dans les mains de mes amis. Pourquoi mon cœur a-t-il tant de peine ? Vous me regardez, & vous ne me l'ôtez point. Que fera-ce, quand je ne vous verrai pas ? Assurez-moi du moins que vous penserez aux armes que je répandrai. Ma chère Elisabeth, pourquoi me laissez-vous aller ? et moi, comment ai-je la force de partir ? Je fais que vous ne me chasserez pas : c'est pour nous que je vais agir, pour nous deux : entendez-vous bien, Elisabeth, ce que ces mots ont de charges ? Rien pour l'Univers, rien pour moi, tout pour nous deux =.

Elisabeth lui voyoit les yeux enflés de larmes ; les siens s'en remplissoient ; elle le regardoit sans lui parler. = Vous ne voyez pas, lui répondit-elle enfin, ce qui se passe dans mon âme. Je n'ai point à vous demander : Pourquoi vous en allez-vous ? pourquoi ne laissez-vous dans des mains étrangères ? Ce Château ne m'est point étranger, puisque nous y avons été ensemble. Tu seras le plus heureux,

Septembre 1783.

B

Guillaume ; tu seras distrait par d'honorables pensées. Le sort de la Maîtresse, loin de l'Amant , est d'avoir toujours les mêmes ; de craindre & de désirer sans cesse. Que penserai-je , quand j'irai m'asseoir sur ces gazons où nous voici maintenant ensemble ? Ne t'en vas pas , le veux-tu , dis ? C'est toi qui me laisses , & c'est toi qui t'affliges.

= O beaux yeux de mon Elisabeth, lui répondoit Guillaume ! je demande au Ciel de vous revoir aussi douce pour moi que vous l'êtes en ce moment. Que tout me soit contraire, si je pense à rien que pour vous , Elisabeth . . . , ou si jamais femme attire en sa faveur un seul mot sur mes lèvres ! Mais écoutez-moi ; quelles raisons avons-nous de nous séparer , lorsqu'il n'est point de raisons contre celles de l'Amour ? C'est un mauvais signe quand on en trouve & quand on leur cède. J'ai bien peur que qui fait se soumettre à une absence, ne sache aussi la supporter.

= J'aime vos craintes , dit Elisabeth ; je vous desire moins de paix dans le cœur que vous ne pensez , parce qu'avec cette tranquillité vous pourriez bien

ne vous souvenir de moi que quand vous me reverrez. Je vous desirerois seulement assez de confiance & d'audace pour attaquer la fortune. Elle a le caractère de mon sexe : elle craint l'homme de courage & s'abandonne à lui ; elle méprise & accable l'homme foible.

= Non , poursuivoit Guillaume , je n'oublierai jamais ces yeux où je me regarde , & je ne cesserai jamais de craindre qu'ils ne se tournent ailleurs. J'ai un présent à vous faire , Elisabeth : coupons cette bague ; vous en garderez une moitié : & s'il étoit dans la destinée que vous puissiez changer , qu'elle vous fasse songer à l'autre moitié avant que de former un autre amour. Qu'elle marque la séparation de nos corps , & jamais celle de nos cœurs =.

Infortuné Guillaume , pourquoi couvoit-il cette bague (1) ?

(1) Les Hollandois ont été très superstitieux & le sont encore passablement aujourd'hui , surtout dans les Villages. Ils aiment à tirer des augures : ils font des contes de revenans ; ils craignent le *Kaboutermanetje* ou l'esprit follet.

La faction de Guillaume , composée des plus fortes Puissances de la Hollande , réduisit aisément celle de sa mère à implorer le secours de sa sœur Philippine , Reine d'Angleterre. Sur ces entrefaites , Guillaume reçut cet avis :

« Quand on a tout entrepris , il faut tout achever ; quand on a fermé la porte de devant , il faut veiller sur le mur de derrière. Quand on veut s'assurer le fruit d'une victoire , il faut aller chercher une bataille à l'endroit opposé ».

Sur cet avis assez intelligible , Guillaume fit repasser ses Troupes au-travers de la Gueldre , afin de les poster sur la côte de Zélande. Il fit construire à Naarden , à Enkuisen , sur le Zuiderzée , les vaisseaux qui devoient périr sur la côte de Terveer. La cause de cet échec , le premier qu'eût essuyé Guillaume , étoit , comme on le pense , une raison d'amour.

L'esprit humain est foible par-tout ; & le charlatanisme , qui entretient les erreurs , est nécessaire par-tout.

Guillaume voulut, ne put s'empêcher de repasser au Château de Watteringen où il avoit laissé tout son bien. Il se fit un plaisir délicat de surprendre Elifabeth ; elle le reconnut ; elle lui fit un accueil poli. O Ciel !

Le tendre Guillaume s'enfuit à l'heure même ; il alla rejoindre son armée , que commandoit Gérard de Watteringen, Il parut devant cet ami sévère, comme un homme frappé du tonnerre. = Me connoissez-vous, lui dit-il ? = Oui, sans doute. = Eh bien, moi, je ne me connois plus. Ah ! Gerard, c'est bien inutilement que nous travaillons. Qu'ai-je besoin de gloire ni d'Empire ? mon seul besoin étoit d'une ame , d'e l'ame d'Elifabeth ; elle m'échappe : c'est maintenant une ame de femme dans un corps céleste. . . . Allons donc , du sang aujourd'hui , toujours du sang : j'ai soif d'en répandre autant que d'aimer.

= Une querelle d'Amans, lui répondit Watteringen avec tranquillité ? = Non, lui reprit Guillaume, sans querelle. Les enfans se querellent, & non les hommes. Avec quel empressement je revenois vers la perfide ! = Une

perfidie de la part d'une femme , y pensez vous , dit Watteringen ? = Je ne fais quel nom lui donner , poursuivit Guillaume en larmes. Elle m'a reçu sans joie , sans caresses , sans transport. Ne m'avoit-elle pas embrassé , m'a-t-elle dit ? Il est vrai ; mais ses bras étoient foibles , son baïser est tombé de ses lèvres aussi froid que son ame. Elle a répandu des larmes qu'elle vouloit me cacher. Il lui échappoit des soupirs sans me regarder. Guillaume , vous êtes toujours mon ami , m'a-t-elle dit. Elle l'a prononcé , ce mot rempli de charmes. Hélas ! j'ai vu , j'ai senti que son cœur ne le lui inspiroit pas. Je me suis perdu , Gerard , perdu pour toute ma vie. Je vais être le plus misérable des hommes =.

De quiconque est misérable , il faut dire que c'est un lâche , lui réplique Gerard ; mais de quiconque porte un grand cœur , on ne peut pas dire qu'il est malheureux. Qu'avez-vous perdu ? vous vivez comme vous viviez. Si votre cœur souffre , c'est plus de l'opinion que vous avez , que de la vie que vous menez. Un homme rit quand

un enfant pleure son joujou perdu.

= Je le savois , que toutes les femmes étoient légères , disoit le malheureux Prince : mais je ne pouvois penser que mon Elisabeth eût le rapport le plus éloigné avec les autres femmes.

= C'est ainsi que sont faits les Amans , disoit Gerard ; ils veulent que la Nature soit comme ils la conçoivent , & ils ne conçoivent que des chimères.

= Croyez-vous , Gerard , qu'elle en aime un autre ? = Que m'importe ?

= Mais vous êtes mon ami. = J'en suis sûr , Guillaume ; & c'est pour cela que je vous dis : « Aucun homme ne » peut régler sa conduite, lorsqu'il s'est » mis au cou la corde de l'Amour ».

= Parler à l'ame qui n'est pas sensible , disoit Guillaume , on peut le faire avec un succès qui l'attendrissent : mais parler à l'ame qui a cessé d'être sensible , ou dont la sensibilité se tourne ailleurs , c'est jeter ses paroles aux vents. Que lui écrirai-je ? Il est visible que je n'ai plus de mérite pour elle. Que ne suis-je encore étranger ! Hélas ! on

Biv

est bien pire qu'étranger, quand on cesse de plaire. Je deviendrois maître du monde, je lui plairois moins qu'à n'être qu'un simple Gentilhomme. La fleur est tuée : elle ne pourroit maintenant me rendre qu'un amour qui me feroit suspect ; la fleur de mon amour est tuée.

Pourvu que du moins elle ne me haïsse pas, & qu'elle me pardonne l'amour que j'aurai toujours pour elle ! Ah ! Gerard, n'est-il pas vrai qu'une femme infidelle pardonne, à l'Amant qu'elle rejette, son indifférence plutôt qu'un amour dont elle ne se soucie plus ? L'insensée ! quel autre que moi étoit fait pour la bien-aimer, si elle se fût souciée d'être aimée ! Non, Gerard, Elisabeth est tendre, généreuse, pure comme un Ange & incapable de légèreté : une impitoyable destinée, sans doute, en a décidé. Son changement n'est pas naturel. Gerard, présentez-vous ce que je puis vous demander ?

— Oui, lui dit Gerard, je la verrai ; je ramènerai mon fils ; la flotte d'Angleterre se fera bientôt découvrir ; je veux qu'il combatte avec nous,

si ses blessures ne demandent plus d'indulgence =.

L'aimable Thierry n'avoit en ce moment aucune pensée de guerre. Plus heureux que le Comte Guillaume, qui ne sentoît bien parfaitement le prix de l'amour d'Elisabeth qu'au moment où il le perdoit, Thierry s'étoit rencontré avec elle dans une douce conformité de sentimens. Il étoit demeuré seul au Château de Watteringen, malade de ses blessures; seul avec une beauté sensible, qui lui rendit, dans son malheur, les plus tendres soins de la reconnoissance. Elisabeth le voyoit sans cesse dans un état qui amolliroit des barbares, les yeux toujours languissamment attachés sur les siens, souffrant pour elle, pâle, triste, sensible à ses soins comme à ceux d'une mère. Que la douleur est aimable, & combien la pitié qu'elle inspire est trompeuse!

Dès que l'austère Gérard lui eut prononcé le nom du Comte Guillaume, il n'eut pas besoin de réponse pour être éclairé; Elisabeth rougit.

=J'aime mieux, lui dit Gerard, de la franchise dans une femme, que de la

fidélité. Vous ne l'aimez plus ! = Je ne puis haïr, dit Elisabeth, jamais ceux que j'ai aimés. = Ceci s'entend : mais, Madame, je croirois avec lui, qu'il y a quelque chose de miraculeux dans un changement si subit.

= Gerard, voici le miracle : j'ai vu revenir votre fils généreux de son duel contre Polanen ; j'ai vu son sang, & les yeux dont il me regardoit. Ce tendre & muet discours a pénétré jusqu'au fond de mon cœur. Surprise par un sentiment nouveau qui s'y glissoit à côté d'un autre sentiment qui m'étoit cher, je partageai d'abord mes pensées entre Thierry & le Comte Guillaume de Bavière. Je leur donnois à chacun une part de ma pitié. Je ne puis exprimer lequel avoit sur moi plus d'empire. Quand je servoais Thierry sur sa couche solitaire, mon cœur alloit vers Guillaume qui n'étoit pas-là pour le retenir ; & quand un soupir, une de ces larmes que les yeux filent en silence, ramenoient mon cœur au pauvre malade, je le retirois à tous les deux, par l'embarras de choisir.

= Et maintenant, Madame ?

— Maintenant , je me souviens d'avoir brûlé d'un feu dont il ne reste que la cendre : rien n'est demeuré dans mon cœur ; & si le nom de Guillaume revient sur mes lèvres , c'est un nom dépouillé de tout son charme. Mais le Comte est dans ma mémoire avec ses vertus. Son bonheur m'intéressera toute ma vie ; & je desire qu'il réduise , pour son repos , l'amour qu'il me juroit , à des sentimens aussi sincères & aussi purs que les miens —.

C'est inutilement qu'en amour on prévoit son malheur. Guillaume , qui n'attendoit rien d'heureux de la bouche de Gerard , se laisse néanmoins frapper de la nouvelle comme d'un coup imprévu.

— Son amitié , dit-il ! c'est une insulte mortelle. Quand une femme offre son amitié pour remplacer son amour , elle ne vous donne que la permission de revenir vous faire mépriser ; & il y a toujours au fond du cœur un reste secret du dégoût qui lui a fait abandonner la partie. Mais elles s'entendent , ces Dames , lorsqu'elles parlent d'amitié ; & moi , qui fais qu'elles ne

font capables que d'amour, je les entends aussi. C'étoit donc pour arriver à l'amitié d'Elisabeth, que j'ai renoncé à celle de ma famille, à tout au monde; & c'est pour en être digne que nous allons répandre notre sang sur les flots? Paroissez, ennemis d'Angleterre; & vous, Hoeks, réunissez-vous. Votre haine m'est plus douce que l'amitié d'une femme infidelle. Que tout l'Univers me haïsse! je lui rendrai sa haine au centuple.

C'est pourtant vous, Thierry, qui l'avez vengée. Quelle cause avez-vous défendue? c'est une créature vraiment funeste qu'Elisabeth. Puisse mon exemple t'apprendre à mieux placer ton cœur! . . . =. Thierry rougit, & parut confondu. Mais il se rassura bientôt avec le sentiment de son bonheur. = On nous attaque, dit Guillaume. Allons: qui veut maintenant périr? viens, mon jeune Thierry; nous mourrons ensemble; & que tu seras heureux, de perdre la vie avant que de connoître l'amour =!

Telles étoient les dispositions du Comte Guillaume, lorsqu'il entama la

bataille de Terveer qu'il perdit. Wateringen réfugia les débris de la flotte dans l'embouchure de la Meuse , & maudit les têtes gouvernées par l'amour. On ne revoyoit point Guillaume ni Thierry : & le grave Gerard ne pouvoit se défendre d'un sentiment de crainte sur le sort de son Prince , le Chef d'une entreprise qu'il suivoit avec ardeur ; sur le sort de son fils , l'unique & précieux reste de sa maison.

Guillaume reparut seul. Il avoit, en sortant de la mer, son épée à la bouche. Il revint près de Gerard, avec la fureur dans les yeux. Thierry, son jeune ami, avoit été noyé. = Il a péri seul, dit-il ; je l'ai vu ; & l'impitoyable destinée me condamne à vivre sans ami ni Maîtresse. = Moins d'attachement, moins de douleurs, dit Gerard en essuyant une larme ; tâchons d'oublier ce qui nous étoit cher =.

Quelque temps après cette opiniâtre & sanglante bataille de Terveer, le Comte Guillaume reçut ce troisième avis :

« Qu'est-ce qui perd l'homme irrémédiablement, si ce n'est de mépriser

les conseils sages , de manier les affaires avec passion , & de fonder une entreprise sur la volonté d'une femme ? Si ce sont ces trois choses , ne se rencontrent-elles pas dans l'état d'un Amant ? Songez , Prince , que c'est l'amour qui vous aide à réparer les dommages que vous a causés l'amour. Une armée vous attend en Westphalie ; & une femme vous y prépare une quatrième leçon ».

= A moi , des femmes , s'écria Guillaume ! à moi , d'autres amours ! Je n'ai plus besoin de leçons ; j'ai reçu celle qui doit régler le reste de ma vie =.

Alors Gerard de Watteringen lui dit : = Si vous compreniez ce que vous dites , Prince , le reste de votre vie seroit une belle réparation du commencement. J'ai perdu mon fils , & je puis dire que c'est par vous : j'ai le droit de vous proposer l'exemple de la résignation. Ecoutez-moi :

On ne pense à rien quand on vit dans la sécurité de l'amour : tout est étranger. C'est au moment des peines que tout intéresse douloureusement. Un

Amant trahi voit-il un homme , c'est un Amant heureux ; à la vue d'une beauté , ses larmes coulent & son cœur est brisé. Dans l'état de jouissance , l'Univers n'est fait que pour le plaisir de l'Amant ; dans l'état de douleur , il devient l'être le plus dur & le plus abject de l'Univers : il ne veut pas que rien s'y fasse contre son gré , ni que les astres se promènent avec sérénité. Soleil , pourquoi luis-tu ? arbres , pourquoi fleurissez-vous ? femmes , pourquoi avez-vous des charmes quand je n'en suis pas touché ? Remarquez bien , malheureux , que l'enfant dit de même au soleil qu'à la lune : « Marche ; arrête ».

Qu'on vous dise qu'il est question d'être Souverain , l'entendrez-vous ? que cent mille ames attendent leur salut ou leur perte de votre conduite , ferez-vous sensible à cette considération ? que vous êtes engagé par la dernière perte à chercher des ressources à votre faction , ferez-vous humilié ? qu'on vous dise enfin qu'un hymen vous est nécessaire , écouterez-vous patiemment la langue qui vous en parlera == ?

Et comme il vit que le Prince étoit assez attentif : = Soupçonnez - vous , poursuivit-il , quelle est cette femme qui vient à votre aide ? = Oui. = Les malheurs des Amans , dit encore Watteringen , intéressent toutes les femmes , excepté celle qui les cause. Croyez moi , Comte : aucune blessure n'a plus besoin d'être flattée que celle de l'amour trahi. Les mains des hommes n'y sont pas propres : & puisqu'une héritière de Lancastre vous offre les siennes , c'est qu'elle se croit le talent & la patience qu'il faut pour vous guérir.

= J'entends bien , Gerard , que vous ne me parlez pas d'amour , répondit Guillaume. Mais jamais il ne me sera possible de supporter la vue d'une autre femme , tant qu'Elisabeth sera libre.... Elle peut revenir , Gerard ; elle ne trouvera pas un cœur comme celui qu'elle rejette ; elle regrettera ; & si elle me rappelloit , grand Dieu ! que deviendrois-je , si j'étois enchaîné ? = N'en parlons plus , dit Gerard =. Et il regarda le Comte sans pouvoir comprendre cet excès de dégradation.

Il vit qu'il étoit temps de gouverner

cette ame foible , & de la porter à ses devoirs par un empire moins direct ; & pour un moment , il abandonna le Comte à ses douleurs.

D'où vient que , pour la consolation d'un Amant , tous les objets ne lui fournissent pas des distractions ? Il ne vint point à l'idée de Guillaume de retourner aux pieds de l'ingrate Elisabeth. Revoir une Maîtresse qui nous a repoussé , c'est lui offrir une comparaison à faire entre l'objet dont le charme est usé , & celui dont le charme commence ; c'est fortifier son nouveau penchant , plutôt que de le ramener vers soi. Le Prince gémissoit nuit & jour , & séchoit dans son chagrin touchant. Elisabeth n'étoit pas plus heureuse.

Watteringen la trouva cruellement occupée de ses regrets. Elle ne put revoir le père , sans répandre un déluge de larmes pour le fils. Il étoit vrai que son premier amour n'avoit été qu'un feu de feuillages , dont les zéphyr emportent jusqu'aux cendres. Mais qu'on juge de celui qui l'attachoit à la belle ombre de Thierry par l'événement qui va suivre.

Le noble Watteringen considéra cette beauté si parfaite & si intéressante dans ses douleurs. Il ne se crut point frappé : il ne songeoit qu'à son Prince , à un enfant aimable qu'il falloit sauver de sa perte pour sauver son Parti. = S'il la revoit , se dit-il , tout échoue ; & tant qu'elle sera libre , il l'a dit lui même , je ne pourrai me permettre aucune espérance. Cette femme est vraiment funeste. Oui , je t'aime , Guillaume ; je vais détourner le piège de dessous tes pieds. Il ne convient qu'à moi de conjurer contre le charme de la beauté =.

Il s'y prit de manière à rendre à Elisabeth ses larmes moins amères. Au lieu de présenter des consolations à la belle affligée , il se fit consoler lui-même de la perte de son fils. On se rend quelquefois cher , par les soins qu'on laisse prendre de soi. Qui pouvoit plus intéresser Elisabeth , si ce n'étoit l'objet qui touchoit de plus près à celui qu'elle avoit perdu ? Elle ne tarda pas à sentir que le père de son Amant étoit l'homme le plus précieux qui lui restât dans l'Univers. Et combien y a-t-il de femmes

qui ne distinguent pas au juste la nature de leurs sentimens !

Elisabeth témoigna bientôt qu'elle n'espéroit point de perdre sa dernière passion , & que toute la douceur de sa vie consisteroit à pleurer Thierry dans les mêmes lieux , dans ce Château de Watteringen , où elle avoit commencé d'aimer. Dès que Gerard l'eut vue dans cette disposition , il lui dit : = Le souvenir que vous gardez de mon fils , chère Elisabeth , ressemble à celui que vous garderiez d'un époux. = Ne l'étoit-il pas , hélas ! par le vœu de mon cœur ? = Vous êtes comme une veuve : moi , je suis veuf bien réellement : & sur cette conformité , il y auroit à dire que nous ne pouvons pas habiter les mêmes lieux. Mais comme notre séparation semble contrarier vos idées , comme vous êtes née pour honorer les meilleures Maisons , que vous êtes orpheline de vos parens , & moi malheureux orphelin de mon fils , ne seroit-il pas possible , raisonnable , juste de nous unir en douleurs , & par une amitié tendre qui seroit consacrée par l'hymen ? Vous me demanderez si je

puis me flatter de quelque satisfaction, sans obtenir le cœur que vous envoyez vers l'ombre de Thierry ? ma proposition me sert de réponse. Réfléchissez, Elisabeth ==.

Elle réfléchit, l'infortunée, que ne voulant & ne pouvant songer à aucun amour qu'à celui de Thierry, c'étoit une sorte de devoir pour elle que de faire le bonheur du père ; & elle regarda, comme un beau sacrifice à son Amant, la résolution qu'elle prit de ne lui donner jamais d'autre rival. Gerard regarda de même, comme un beau sacrifice à l'amitié, celui qu'il faisoit de sa personne, pour enlever au Comte Guillaume l'obstacle funeste de tous ses desseins futurs. Ainsi se conclut cet hymen fatal qui fut long-temps ignoré, & qui ne fut découvert que par une sanglante tragédie.

Hélas ! que vaut la sagesse ? qu'est-elle autre chose qu'une lame de marbre, que le moindre choc peut briser quand il porte au coin foible ? Watteringen heureux, devint Amant, & rougit de n'avoir plus à se faire honneur de son sacrifice. Le plus sage des hommes

en devient le plus fou quand il aime. L'amour passe dans les ames légères comme un zéphyr sur les sables. Mais un rocher , quand il éclate , menace d'accidens terribles. Watteringen se sentit foible auprès de sa nouvelle épouse ; & il eut besoin de se relever jusqu'à ses pensées ambitieuses , pour la quitter & pour aller rejoindre le Comte Guillaume de Bavière. Il semble que la foiblesse de celui - ci redonna de la force à Watteringen.

Il entraîna le Comte en Westphalie , où la Dame de Lancastre avoit effectivement rassemblé une petite armée : il mit adroitement son pupille en face de la généreuse beauté. Guillaume sentit son cœur s'amollir , en pensant au premier service qu'il avoit reçu d'elle :
= Ah ! Madame , vous me revoyez bien malheureux ! = Plus malheureux encore qu'il ne croit , dit Watteringen. Elisabeth est mariée =.

A cette nouvelle imprévue , Guillaume s'enflamma. = Et quel homme , dit-il , quel homme , dans toute la Hollande , a osé . . . ? = Il vous importe peu de le savoir. Ne vous a-t-elle pas dit

qu'elle n'étoit pas à vous ? Elle s'est mariée par son choix ; le secret sur le nom de son époux est indifférent pour elle : mais il est nécessaire à votre tranquillité. Je ne crois pas que vous ayez rien à dire , sinon d'intéresser Madame à notre délabrement , de lui demander les ressources de son crédit en Angleterre , & de la prier de vous réconcilier avec la Reine Philippine.

= Perfide & cruelle Elisabeth , s'écria Guillaume ! vous en êtes du moins au dernier de vos crimes ! = Vous voyez , Madame , poursuivit Gerard , qu'en implorant votre main , le Comte Guillaume ne vous apporte qu'un cœur bien indigne. . . . =. Et par un mouvement subit , le Comte interrompit Gerard. = Non , Madame , il ne l'est pas , indigne Mon cœur est aussi ferme que l'acier contre les trahisons & l'injustice. J'avoue que je ne vous l'offre pas assez pur ; je l'ai laissé dévorer d'une passion trop noble sans doute pour un objet commun , pour une fille légère , dont l'ame étoit belle Non , son ame ne l'étoit pas. Je ne fais même pourquoi je lui trouvois des

charmes ; elle ne les avoit que par un prêt de mon amour. Je le déracinerai. Je ne veux pas qu'il empoisonne ce cœur malheureux , que je remets aux mains de la vertu. Elle a cru me braver , l'insensée ! mais la punition marche au dos de l'inconstance ; elle pleurera , & je serai le plus fortuné des hommes , sans doute , Madame , car vous aurez pitié de moi =.

Qu'elle fut en effet malheureuse , cette belle Elisabeth ! Guillaume & l'Impératrice sa mère avoient pris jour pour un combat qui se livroit à l'embouchure de la Meuse , près de s'Gravefende. Elisabeth , solitaire au Château de Watteringen , n'attendoit que son époux avec les nouvelles d'une victoire , lorsqu'elle vit venir de loin un jeune homme , sous l'habit d'un Villageois. Son attention se fixe. C'est sa marche , sa taille. A - t - on besoin des yeux pour reconnoître ce qu'on aime ? Son cœur , qui se trouble , reconnoît Thierry : tout son sang l'abandonne ; elle tombe sans mouvement ; elle est arrosée des larmes de Thierry , qui la trouve dans cette situation.

Ses yeux se rouvrent sur lui & se referment avec un cri d'horreur. Elle se relève avec vivacité ; elle écoute la voix de Thierry qui lui parle , elle le touche & s'assure que ce n'est point un fantôme. Elle déchire sa coiffe & sa belle chevelure ; en même temps , elle se meurtrit le visage de ses mains. = Est-il possible ? ô Ciel ! Ah ! misérable , que venez-vous faire = ?

Thierry se tenoit debout , considérant avec un air effrayé cette coiffe jettée sur la terre ; il n'ose interroger Elisabeth sur cette marque de son hymen (1). Elle devine sa pensée &

(1) C'est un usage encore subsistant que les filles de Hollande portent les cheveux découverts & nattés , pour les distinguer des femmes mariées , qui les couvrent d'une coiffe ou d'une espèce de béguin. On ne peut nier que l'usage des coiffures ne soit très-bon. Elles ne furent pourtant imaginées que pour cacher le défaut de chevelure , ou pour voiler le signe de l'incontinence. Il falloit qu'on fît un grand cas de la chevelure , puisqu'on n'en privoit que les femmes qui avoient mérité une punition publique. Ensuite

lui répète en s'inondant de ses larmes :
= Ah ! misérable , que venez - vous
faire ? où étiez-vous = ?

Ce ne fut qu'après avoir calmé leurs
esprits, que Thierry raconta comment,
après avoir été poussé par les flots sur
le rivage, ses blessures s'étoient ouver-

il est douteux qu'une figure de femme intéresse
plus avec des pompons qu'avec ses cheveux nus.
Ils sont la parure des deux sexes. Une tête est
toujours mutilée quand elle est dépouillée de cet
ornement, comme le seroit celle d'un beau che-
val sans crinière. Les inconvéniens du casque
firent imaginer de couper les cheveux en rond :
mais il y a peu de raisons qui puissent justifier
le ridicule usage des perruques. La raison du cli-
mat, de la propreté ou de la paresse, ont pu peu-
pler l'Orient de têtes rasées : mais il faut qu'on
y sente combien la face de l'homme est avilie
par cette mutilation ; puisqu'on la répare au
moyen d'une coiffure aussi majestueuse que le
turban. Il n'y a que l'habitude qui puisse retenir
le rire d'un Philosophe à la vue d'un homme
de trente ans, sans barbe, & le front bridé par
une perruque.

Septembre 1783,

G

tes, & lui avoient fait une nécessité de cacher son séjour dans une cabane, & son nom même, à cause des Hoeks, devenus terribles après leur victoire.

Elisabeth avoit une peine inexprimable à parler à Thierry : ce qui lui coûtoit autrefois si peu, ce qui fut si charmant pour elle, ces doux entretiens de la confiance & de la vertu, il lui faut essuyer cent combats contre ses volontés pour se les permettre aujourd'hui ; elle n'y voit pourtant de crime que parce qu'elle aime encore. Enfin, dans un mouvement de délire, elle se jette au cou de Thierry, & l'embrasse avec ardeur. = Que le Ciel me punisse maintenant, dit elle : je n'y reviendrai plus = ! L'infortuné ne put répondre à cette caresse que par des sanglots.

= Ah ! Madame, si vous aviez su triompher de la légèreté de votre sexe, si vous aviez gardé mon souvenir. = Ingrat ! c'est parce que je me souvenois de vous, dit Elisabeth. = Vous ne vous en souvenez plus aujourd'hui. = Oui, mon fils, c'est d'aujourd'hui que je commence à vous oublier. Que dira votre père ? Ah ! je prévois qu'il faudra

nous séparer. = Le devoir , Madame , ne défend pas à un fils de vivre avec sa belle-mère. = Non , Thierry ; mais ce que le devoir ne défend pas , un sentiment profond d'honneur le défend. On est bien près d'être vicieuse , quand on ne suit que les règles prescrites =. Elle termina ces paroles avec un soupir : il sembloit annoncer qu'elle seroit néanmoins pour Thierry la plus tendre des belles-mères.

La victoire , long - temps disputée près de s'Gravésende , se déclara tout-à-fait enfin pour Guillaume , après un horrible carnage de part & d'autre. La Comtesse Marguerite s'enfuit en Angleterre. Inutilement elle implora le secours d'une autre flotte ; elle céda la Souveraineté à son fils , qui lui laissa le Hainaut qui étoit son patrimoine ; elle y vécut avec amertume , & mourut de ses chagrins , cinq ans après la bataille de s'Gravésende. Trois cents familles , du plus beau sang de l'Europe , continuèrent à se détruire , & se diminuèrent horriblement par cette guerre. Le Comte Guillaume s'étoit vainement promis la paix du cœur. Il eut à gémir ,

& de son malheur , & de celui qu'il faisoit endurer à sa douce & généreuse épouse. Watteringen n'étoit pas loin de recevoir de plus grandes impressions ; & s'il est vrai que sa conduite approchât de la perfidie , il en fut assez puni : il eut la douleur de prévoir le désordre que le retour de son fils apporteroit dans sa maison. Combien de malheureux , parce qu'il s'est trouvé un cœur tendre !

Watteringen voulut diminuer des soins que prenoit Elisabeth pour éviter Thierry. Il pouvoit bien soupçonner que l'égarement du cœur peut mener une femme très-loin : mais pouvoit-il soupçonner son fils ? L'amour qu'il témoignoit plus particulièrement à sa malheureuse épouse , la ramenoit au point d'où elle ne pouvoit s'écarter sans honte : mais qui peut éviter sa destinée ?

L'habitude de vivre familièrement avec ce fils qu'elle adoroit , la ramena bientôt à des caresses innocentes. Thierry vivoit dans un état de tristesse , dont la vue ne la guérissoit point. A toute heure Thierry surprenoit sa mère dans

les efforts qu'elle faisoit pour retenir ses larmes dans ses yeux, ce qui n'étoit pas propre à sécher les larmes. Souvent il lui demande ce qui l'afflige : Elisabeth le regarde sans répondre ; & il lui semble que cette réponse doit être : « Avez-vous le front de m'obliger à vous dire ma peine » ?

Souvent Elisabeth pense & n'exprime rien. Mais on peut lire dans ses pensées, par les mouvemens qui en sont la suite : = Ciel ! son fils ! un inceste ! Forcée, qu'espères-tu ? mais qui fait en effet si ses larmes ne viennent pas de la même source que les miennes ? Il faut que je meure, Thierry, ou que je sache si ta pensée répond à la mienne. Non, certes, non ; que le secret de mon ame m'épouvante seule ! Parler à mon fils, espérer, oser . . . : c'est une folie de mon imagination perverse ; c'est une folie =.

Voilà ce qui sembloit passer dans tous les mouvemens d'Elisabeth. Combien de fois elle parla à Thierry, sans savoir ce qu'elle lui disoit ! Au lieu de l'écouter, elle se perdoit d'amour en le regardant, & sa bouche étoit trempée

des larmes qu'elle avaloit : c'étoit en vain qu'elle pleuroit ; le bonheur d'adoucir ses peines par des larmes , ne lui étoit pas réservé : elle ne pleuroit que pour recommencer à pleurer.

Encore est-il des femmes qui peuvent se faire une illusion dans leur vice , & se flatter de quelque indulgence. Il n'en étoit point pour elle : on lui eût refusé jusqu'à la pitié , si l'on eût su quelle étoit sa pensée. Mais enfin , qu'est-ce donc que la vertu , si ce n'est de supporter ce qui nous contrarie ? Elisabeth va se dompter ; elle ne sait si son cœur est plus rempli de son amour , que son âme ne l'est de son crime : mais elle sait qu'une femme est déjà trop criminelle , quand elle n'a encore que l'idée de l'être.

Elle revint à ses précautions contre Thierry ; elle en prit de nouvelles contre ses propres yeux , dont elle n'étoit pas maîtresse en présence de son époux ; elle usa de l'artifice d'un miroir qu'elle plaça convenablement pour lui réfléchir les traits bien aimés. Ce fut ce qui la perdit. Un jour , en portant ses regards sur la glace complaisante , elle

y trouve les yeux de Thierry qui l'attendoient. Leurs yeux , trop pleins du charme de cette rencontre , le renvoient sur leur visage : Thierry rougit , & fait rougir Elisabeth. Ils s'en veulent réciproquement de s'être surpris leur secret ; & ce secret , c'est qu'ils ont une même pensée. = O Watteringen , s'écrie Elisabeth ! tu nous pardonnerois , si tu savois ce que nous souffrons l'un pour l'autre = !

Lorsqu'une femme peut être coupable avec sûreté , elle ne l'est pas avec impunité ; sa conscience la châtie. Elisabeth avoit prononcé contre elle ; son crime étoit accompli : ce qu'elle pouvoit y ajouter encore , n'étoit plus une chose qui eût la force de la contraindre ; mais il étoit temps que ces regards , qui se cherchoient à toute heure dans le miroir , fussent surpris par Watteringen , qui ne douta plus , dès qu'il vit du mystère. Il déclare à son fils qu'il doit se préparer à partir pour l'Angleterre. Ce doux Thierry , ce fils obéissant & modeste , a des raisons qu'il oppose à son père contre un départ si subit. Watteringen se tait. Hélas ! ceux

qui n'ont pas besoin de pardon, ne pardonnent pas aisément. Guillaume, Guillaume, vous allez être vengé, & vous aussi, généreuse Lancastre.

Elle aimoit son époux avec la tendresse d'une fille pour un père : jamais son cœur ne murmura de n'être pas uni à celui qu'elle demandoit ; elle étoit la première à consoler le malheureux, & c'étoit en pleurant avec lui. = On me parle, lui disoit-il ; on ne me dit rien : les consolations des indifférens sont un supplice de plus. Vos larmes, tendre amie, descendent jusques dans mon cœur ; ce n'est qu'avec de la tristesse que se plaît ma tristesse. Pardonnez-moi ; aidez moi, & daignez m'arracher ce ver révolté dans mon sein. . . . Quel bonheur je laisse, pour un vain souvenir du bonheur que j'ai perdu ! O ma belle amie, comment peux-tu m'aimer ? je me hais ; je me poignarderois quand je vois tes larmes. Ingrate Elisabeth, vaux-tu donc tant de larmes que tu coûtes à ma fidelle épouse ! Quand te repentiras-tu de tous les maux qui sont la suite de ton infidélité = ?

Un jeune Guerrier Kabiliau vint

un jour se présenter au Palais du Comte à Dort. Sa figure étoit aussi sombre que l'orage : il étoit beau ; & Guillaume, en le reconnoissant , s'écria : = C'est toi , Thierry ; mon ami n'est pas mort. = Si fait , Guillaume , votre ami est mort : ce n'est pas la peine de compter ce qui me reste de vie. Guillaume , vous avez aimé ma mère. = Votre mère , Thierry ? = Oui ; n'est-ce pas vous qu'elle a chargée de garder la moitié de cette bague : attendez que je l'essuie , elle est tachée de sang. = Du sang , Thierry ! & c'est la bague d'Elisabeth , & Elisabeth est votre mère ! Grand Dieu , quelle effroyable clarté ! = Pourquoi , Guillaume , avez-vous assassiné ma mère ? = Moi ! = Je dis que vous avez assassiné ma mère : on vous a vu aiguïser une longue épée , l'appuyer sur son sein ; votre main trembloit , vous n'osiez la regarder. En secouant votre tête , vous paroissiez craindre que les dernières paroles de sa bouche ne vous désarmassent. Vous ne lui avez fait qu'une légère blessure , & vous avez retiré le fer en disant : Pour tout l'Empire de l'Univers, il

ne m'est pas possible de t'effleurer ,
femme funeste. Vous vous êtes bien
souvenu du temps où elle fut appelée
femme funeste. = Au nom du Ciel ,
Thierry , reprends ta raison=. Le jeune
homme parut revenir en lui-même :
= Oui , ma raison : ô Prince ! ô mon
ami ! je l'avois perdue. Non , ce n'est
pas vous qui avez fait ruisseler le sang
d'Elisabeth sur la robe de son hymen ;
vous n'avez point recueilli les herbes ,
exprimé le poison , ni rempli la coupe ;
vous n'êtes point venu , du ton d'un
démon barbare , dire : « C'étoit du
plomb , Madame , qu'il falloit faire
couler dans vos veines , pour assoupir
vos ardeurs incestueuses ». Si c'eût été
vous , Guillaume , vous ne l'auriez pas
vue se prosterner les deux coudes sur la
terre , baiser la poussière , à vos pieds ,
mouiller vos pieds de ses larmes , &
vous protester de son innocence , sans
lui faire grâce. Mais le démon barbare
lui a répondu : « Mourir , Madame. Si
vous êtes innocente , offrez votre mort
à mon honneur ; si vous êtes coupable ,
offrez votre mort à l'Amour » =. Guil-
laume demouroit dans une immobilité

terrible, dont le dernier mot suffit pour le retirer. = Quel étoit-il, cet Amant ? = Moi ; dit Thierry. = Je n'ai pas la force de soutenir tant de surprises accumulées ; & c'est par mes amis que j'étois inhumainement trompé ! Watteringen , Watteringen ! est-elle morte ? = Quand il eut mis la coupe sur les lèvres de ma mère dans un cachot , la nuit , à la lueur d'une lampe , il lui présenta la main pour la faire asseoir sur un cercueil ; lorsqu'il eut entendu sa chute sur les horribles planches , il demanda comme vous : « Est-elle morte » = ? Les cheveux de Guillaume se hérissoient ; il touchoit à ses armes d'une main égarée : ses yeux paroissoient chercher un chemin dans le Ciel , apparemment pour y suivre Elisabeth ; & un chemin dans les Enfers , pour y poursuivre le démon barbare. Il vouloit parler , & ses dents s'entre-choquoient. L'épouse de Guillaume s'empresse autour de l'infortuné , qui la regarde & demande à Thierry : = N'est-ce pas elle ? tu m'as dit qu'elle étoit morte. Ecoutez , Thierry ; où étiez-vous pour la voir mourir ? = Près d'elle.

= Vous aviez donc du plaisir à voir le chef-d'œuvre de la Divinité se dissoudre par le poison ! Vous l'aimiez : sans doute que vous avez pris un dernier baiser sur ses lèvres noircies. Vous n'avez pas osé attaquer votre père , je le conçois bien. = Que dis-tu , Guillaume ? mon père & Dieu , l'un à côté de l'autre , je les aurois attaqués. Regarde à mes bras : voici la cicatrice de la chaîne dont j'étois attaché.

Après l'horrible trépas de ma mère , le démon barbare m'a déchaîné , & m'a dit froidement : « Sachez ce que c'est que la nécessité , & voyez du reste ce que vous voulez faire ; jouir de votre pardon près de moi , ou porter vos larmes & vos cris dans l'Univers » =.

Guillaume frappa dans ses mains , & parut encore agité de mouvemens extraordinaires. Il répéta plusieurs fois : Elisabeth est morte ! Et à la dernière , le jeune & infortuné Thierry lui fit entendre une parole foible qui dit : = Et moi mort aussi ; pardonne à ma cendre =. Il expira du poison qu'il avoit pris lui-même.

Le lendemain de cette scène déplora-

ble , tous les Chefs du Parti des Kabiliaus se transportèrent au Palais où le Comte leur avoit fait préparer un magnifique festin. Watteringen n'imagina pas que son secret fût encore révélé , & s'y rendit. Le festin fut animé par la vive gaieté jusqu'au dernier moment , où le Comte fit apporter un cercueil sur la table : il étoit couvert d'un riche tapis d'or qui fut levé , & qui découvrit le corps du malheureux Thierry. De grands cris s'élevèrent , disant : Qui l'a tué ? qui l'a tué ? = Voilà le bourreau , dit Guillaume avec une voix pareille au tonnerre = . Il saute en lâchant la parole , & plonge son épée dans le cœur de Watteringen.

Cette éclatante vengeance ne calma point la douleur de Guillaume de Bavière : c'étoit son sort d'aimer davantage Elisabeth , à mesure qu'il la perdoit. Ses esprits s'allumèrent jusqu'au point de la frénésie. Les Etats regardèrent , comme une chose nécessaire , de l'enfermer au Quesnoy , où il mourut dix - neuf ans après , comme un désespéré. Il reçut , jusqu'à sa dernière heure , les soins les plus exemplaires d'amour conjugal. L'aima-

ble & généreuse Lancastre voulut s'enfermer avec l'insensé, & ne permit jamais que des mains étrangères s'emparassent d'un honneur qu'elle attachoit à servir son Amant plutôt que son époux.



SECONDE CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

LE ROMAN SATYRIQUE,

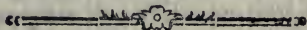
Par le Sieur de Lannel ; Paris , 1624 ,
& réimprimé dans la même Ville en
1637.

L'ABBÉ LENGLET DUFRESNOY cite ce Roman sans le qualifier. Osmond en fait mention (Tom. 1^{er} , page 395). C'est un tableau satyrique des mœurs de la Cour de France sous Henri III, Henri IV & Louis XII ; & ce qui rend ce tableau précieux , c'est que l'Auteur a vu ces trois Règnes. Indépendamment de cet intérêt , qui fit rechercher dans le temps le *Roman Satyrique* , il est plein de mouvement , de caractères , de situations piquantes , & d'imagination. Tous les Héros , qui étoient les personnes les plus importantes de la France , y sont déguisés sous des noms extraordinaires. La France est la

Galatie, nos Rois sont qualifiés du titre d'Empereurs, Paris est appelé Sirapis, &c. Nous donnerons, à la fin de cet Extrait, l'explication de tous ces déguisemens. L'Ouvrage nous paroît avoir un très-grand mérite dans la peinture naturelle, vraie, énergique, & souvent trop libre des mœurs de ce temps. Nous corrigerons autant qu'il nous sera possible, l'excès de cette liberté; & ne pouvant nous dispenser d'indiquer les situations, nous les indiquerons modestement. Ceux qui connoissent l'Ouvrage savent cependant que cela n'est pas fort aisé. Les plumes des Ecrivains de ce temps étoient aussi licencieuses que les ames étoient portées à la révolte.

Le Roman satyrique est dédié à *très-Haut & très-Puissant Prince Monseigneur Louis de Lorraine, Prince de Phaltzbourg*, bâtard du Cardinal de Guise, assassiné à Blois le 24 Décembre 1588, & de la belle des Effarts *son amie*, lequel, par son mérite, fit si bien oublier cette tache de sa naissance, qu'un Duc de Lorraine ne balançoit pas à lui donner en mariage la Princesse sa fille. Il paroît même que ce Prince de Phaltzbourg pourroit bien être le modèle du Héros de notre Roman : car ce Héros, qui se nomme *Ennemidor*, étoit bâtard aussi; & comme Phaltzbourg, il se rendit plus grand que bien des Princes légitimes.

L'Auteur , dans une espèce de Préface intitulée *le Secret du Roman satyrique* , avoue qu'on pourra bien trouver des points de ressemblance entre les personnages qu'il met en scène & ceux qui avoient figuré en France sous les Règnes précédens , & même ceux qui y figuroient encore de son temps. Mais il ajoute & proteste qu'il n'a eu personne en vue dans la composition de son Livre , & que son intention n'a jamais été d'offenser les personnes en place. Nous verrons jusqu'à quel point cette protestation est sincère.



LE soleil commençoit à dérober à l'horizon ses rayons mourans , lorsqu'un bel enfant , nommé Ennemidor , poursuivant son chemin vers la grande Ville de Sirapis , sur un petit bidet bien las , apperçut , au bord d'un fleuve , deux hommes qui avoient l'épée nue au poing , & un autre qui paroissoit vouloir les séparer. A cette vue , Ennemidor , qui avoit la passion des armes , donne tant de coups d'éperons à sa pauvre monture , qu'il arrive assez près des Champions pour entendre dire à

l'un : *Puisque Boittantual ne vient point , qui nous empêche de commencer notre combat tous deux ?* Celui qui avoit l'air de vouloir les séparer , mais qui en effet n'attendoit que Boittantual son second , pour combattre aussi , avisant le Jouvencel Ennemidor , dit en riant : = Tenez , voilà un Cavalier qui vient à nous ; si vous voulez , je vais le prier de tenir la place de Boittantual =. Les deux autres regardent cet enfant qui n'avoit pas encore seize ans , qui étoit beau comme une fille , & ne paroissoit pas devoir être un homme fort brave ni fort riche Chevalier. Ils voient son pauvre bidet qui mouroit de faim , & qui , outre la charge du Jouvencel , portoit encore une petite mallette derrière lui. Ils acquiescent en plaisantant à la proposition de ce troisième combattant , qui étoit le Prince de Volrandon. Ce Prince s'approche d'Ennemidor , & lui demande s'il veut se battre. = Pourquoi non , dit le jeune homme à la mallette = ? Et aussi-tôt il descend de son bidet , l'attache à un saule qui pendoit sur la rivière , & va

trouver les deux Champions qui étoient le Duc de Meuridas , frère du Prince de Voltandon , & Gardenfort.

= A qui de vous trois dois-je avoir affaire , dit Ennemidor ? = A moi , s'écrie Voltandon =.

Alors , sans perdre de temps , le jeune fils tire son épée ; & à la seconde *estocade* , il porte à travers le ventre de Voltandon un coup qui renverse Son Altesse roide morte.

Cela fait , il va pour secourir Gardenfort , qui , ayant commencé le combat contre le Duc de Meuridas , en même temps que lui , avoit déjà rompu son épée , & étoit fort mal mené. Ennemidor crie à Meuridas : = Monsieur , nous sommes maintenant deux contre vous. Rendez les armes tout-à-l'heure , ou vous êtes mort =. Meuridas lui remet son épée , qu'Ennemidor donna à Gardenfort , en lui disant , avec une grace infinie : = Monsieur , vous puis-je rendre encore quelque'autre service = ?

Gardenfort remercia le jeune homme , lui jura une reconnoissance éternelle ; & , pour s'acquitter , lui demanda son

nom. Ennemidor lui répondit : = Mon nom est si peu de chose , que quand vous le sauriez , vous n'en feriez guères plus savant =. En disant cela , il salua Gardenfort , alla détacher son bidet , monta dessus , & continua aussi froidement son chemin que s'il ne s'étoit rien passé.

A peine a-t-il fait trois cents pas , qu'il voit venir de loin un homme fort bien monté. Quand cet homme fut à portée de se faire entendre , il demanda à Ennemidor s'il n'avoit pas rencontré trois Gentilshommes dans un pré auprès de la rivière. = Vraiment oui , dit Ennemidor ; mais il n'y en a plus que deux =. Il lui raconta comment il avoit dépêché le troisième. = Vous avez très - mal fait , lui répond cet homme qui étoit précisément Boittantual. J'étois le second de Gardenfort ; vous avez pris ma place , vous m'avez ravi mon honneur : allons , vite , que je le répare ; à bas de votre bête , s'il vous plaît. = Puisque vous le voulez ainsi , dit Ennemidor , je ne demande pas mieux =. Ils se battent : à la

troisième botte , Boittantual est étendu sur la place ; & Ennemidor poursuit son chemin.

Le bruit du duel de Gardenfort & de Meuridas se répandit bientôt dans la Ville de Sirapis. Il parvint jusqu'aux oreilles de l'Empereur , qui , par un excès de faveur , avoit élevé Gardenfort , du moindre rang des Gentilshommes , aux plus grands honneurs de son Etat. Meuridas , descendu de l'illustre Maison qui avoit possédé le Royaume de Jérusalem , étoit jaloux de tant de faveur. Ce Meuridas étoit fils d'un père , qui avoit gouverné pendant vingt ans l'Empire avec un pouvoir si absolu , que l'on croit qu'il auroit fini par s'en emparer , si un coup de foudre n'avoit abrégé sa vie. Enfin , Meuridas avoit quatre frères , aussi braves , aussi généreux que lui. On savoit qu'il avoit dessein de se battre contre Gardenfort ; ce qui fait que l'Empereur avoit empêché celui-ci d'aller à l'heure marquée au rendez-vous. Mais Gardenfort avoit trouvé le moyen de se faire descendre d'une fenêtre avec des cordes ; & étant sorti plus tard

qu'il n'auroit voulu de Sirapis, n'ayant pu arriver pour le combat, il s'en étoit dédommagé en attaquant Ennemidor, comme nous venons de le dire.

Or, toutes ces particularités ayant été rapportées à la Cour, chacun y prit part selon la différence de ses affections & de ses intérêts.

Une belle & grande Dame courut sur-tout au champ de bataille. Elle arrive à l'endroit où Boittantual étoit étendu sur l'herbe, lorsqu'on essuyoit son visage couvert de poussière & de sang. Ce Chevalier ne lui étoit que trop connu. = O Ciel! s'écrie-t-elle à son aspect! serai-je toujours l'objet de vos injustes rigueurs =? Cette Dame étoit une grande Princesse : c'étoit enfin la Reine de Regnaut-Chanfort, sœur du Duc de Meuridas, & veuve depuis cinq ou six mois. Elle tombe évanouie auprès de Boittantual qu'on croyoit mort. On la remet dans son carrosse; on y place Boittantual à ses côtés.

Au bout de quelques pas le prétendu mort ressuscite, & la Reine revient de son évanouissement. Elle embrasse Boittantual; elle retrouve son Amant,

l'ennemi de ses frères ; elle est ravie ; elle est dans des inquiétudes mortelles ; elle ramène Boittantual chez lui. Il lui apprend que le plus joli enfant du monde , monté sur le plus petit bidet , & portant une chétive mallette en croupe , l'avoit mis dans cet état , après avoir déjà tué le Prince de Voltandon son frère.

= Quel est donc cet aimable Jouvencel portant mallette , âgé à peine de seize ans , & déjà vainqueur de Voltandon & de Boittantual , se dit tout bas la Reine , bien plus voluptueuse que sensible = ? Là-dessus son imagination travaille : elle forme un grand projet. Oui , c'en est fait , elle veut . . . Mais voilà le Duc de Meuridas son frère , qui , ayant appris qu'elle a recueilli dans sa voiture Boittantual , son mortel Adversaire , lui écrit , dans les termes les plus amers , que sa flamme criminelle pour l'ennemi de leur Maison est impardonnable ; & que Boittantual étant la cause de la mort de leur frère Voltandon , il faut qu'elle renonce à lui.

La Reine de Regnaut - Chanfort y

avoit déjà renoncé. = Quel est donc, disoit-elle en elle-même, cet aimable Jouvencel, portant mallette en trouffe, âgé à peine de seize ans, & déjà vainqueur de Voltandon & de Boittantual = ?

Le soir, retirée dans son vaste appartement, elle y rêvoit, lorsque des accens plaintifs frappent ses oreilles. Elle envoie Rosanne, la plus fidelle de ses femmes, pour reconnoître ce bruit. La gentille Rosanne marche sur la pointe du pied, descend au jardin, entend une voix triste & douce qui disoit: = O Dieux ! faut-il qu'à mon âge je sois déjà si malheureux ! = Qui êtes-vous, lui dit discrètement Rosanne par le trou de la serrure ? = Je suis, répondit l'inconnu, un pauvre innocent qu'on vient d'assassiner =. La Reine étoit accourue au bruit. = Madame, ouvrons-lui la porte, dit Rosanne, & nous le ferons coucher dans ce pavillon écarté =.

La compatissante Reine y consentit. On a bien raison de dire, qu'un bienfait ne demeure jamais sans récompense : celui de la Princesse, en donnant l'hospitalité

l'hospitalité à un inconnu , fut bien payé , puisque cet inconnu étoit le bel Ennemidor. Elle ignoroit cependant que c'étoit l'aimable enfant portant mallette , meurtrier d'un de ses frères , ennemi de l'autre , & que le cruel honneur devoit lui rendre odieux à elle-même. Elle l'ignoroit ; & n'étant point troublée par toutes ces pensées chagrinantes , elle se mit à considérer avec bien de l'intérêt le bel infortuné. Quoique couvert de bure ; de sang & de boue , il étoit fort séduisant. Ah ! comme il éloigna de sa pensée son Amant Boittantual , à qui il avoit déjà fait une blessure si dangereuse ! Mais le charmant Jouvencel étoit blessé lui-même , & l'on voyoit , dans ses yeux languissans & tendres , qu'il souffroit. La Reine de Regnaut-Chanfort ne voulut point s'en rapporter à la fidelle Rosanne ; il fallut qu'elle même examinât ses blessures. Vénus pansant la plaie profonde d'Adonis , & la belle Herminie mettant l'appareil sur celles de Tancrède , n'eurent pas plus de palpitation , plus de tendresse , de crainte & de trouble qu'elle. Elle avoit un

Septembre 1783.

D

baume plus efficace que le fameux dyc-tanne de la Crète. Il avoit guéri les blessures des principaux Guerriers de la Galatie : elle lui en vante la puissance ; elle veut l'appliquer elle-même. Ennemidor se prosterne. Qui est-il , pour qu'une si grande Princesse daigne prendre ce soin ? Il est déjà trop pénétré de sa bonté ; il ne souffrira jamais , non , jamais , qu'elle s'abaisse à ce point. Plus sa modestie est grande , plus l'impatience de la voluptueuse Reine étoit vive. La blessure étoit à l'épaule. Le pourpoint est à bas. Qu'il avoit la peau blanche , ce gentil enfant ! que ses yeux étoient doux ! = Ah ! Rosanne , dit la Reine après le pansement , conduis bien vite au pavillon ce dangereux enfant =. Rosanne obéit avec un sourire malin ; elle avoit bien déjà reconnu la blessure nouvelle que sa Maîtresse venoit de recevoir elle-même. Elle conduit cependant Ennemidor au pavillon. La Reine se couche & ne dort point.

Le lendemain elle appelle Rosanne & lui dit ; = Faites venir ce jeune inconnu ; je verrai l'état de ses bless-

sures. . . . Mais, non, épargnons-lui le voyage ; j'aime mieux l'aller trouver moi-même : il doit être si foible = ! Elle va au pavillon. L'Etranger dormoit d'un sommeil si doux ! Elle attend son réveil. Ses yeux, en s'ouvrant, tombent sur la belle Princesse. Elle visite ses blessures, qui étoient en fort bon état. La sienne, hélas ! étoit dans un état contraire. Le Jouvencel guérit, elle en devint plus malade. Ne pouvant plus lui cacher son mal, elle lui dit un jour : = Ne seriez - vous pas, par aventure, ce méchant & beau petit homme portant mallette, qui a tué mon frère de Voltandon, désarmé mon frère de Meuridas, & blessé si dangereusement mon ancien ami Boittantual = ? Ennemidor, qui avoit appris la discrétion à l'école du malheur, qui est assurément la plus instructive du monde, lui répond en déguisant la vérité, qu'il n'est pas le petit homme portant mallette. = Je ne suis, dit-il, qu'un jeune infortuné, arrivé depuis fort peu de temps dans cette grande Ville. Je n'ai même encore couché que chez vous ; car le jour même de mon arrivée,

comme il faisoit déjà nuit , & que je passois dans une petite rue pour gagner quelqu'auberge , j'entendis une femme qui crioit à quatre ou cinq hommes armés qui l'entouroient : « Ah ! Messieurs , ne me tuez pas ; prenez plutôt toutes mes perles & tout ce que j'ai , & me laissez la vie ». A ce bruit , continua Ennemidor , je mis l'épée à la main , & courus pour défendre l'infortunée. Ses lâches agresseurs tombèrent aussi-tôt sur moi , & me tirèrent des coups de pistolet qui ne me blessèrent point. Je repoussai la force par la force ; j'étendis un de mes ennemis mort par terre , puis un second , puis tous. Cela fait , je reconduisis la Dame chez elle. Ah ! Madame , elle étoit si belle , qu'après Votre Majesté , je ne vis jamais rien de si beau. Je la sauvai & la quittai. Mais à peine avois-je fait quatre pas dans la rue , que voilà de nouveaux assassins qui viennent m'assailir. Ils me mirent dans l'état où j'étois , quand vous eûtes la bonté de m'ouvrir la porte de votre jardin pour me guérir , & me témoigner des bontés qui m'engagent pour la vie ==.

La Reine , bien aise que le beau Jouvencel ne fût pas le petit homme portant mallette , commença à l'aimer plus fort qu'auparavant ; si bien que , pendant qu'on la croyoit renfermée dans son Palais pour y pleurer , sans être interrompue , la mort de son frère de Voltandon , & le danger de son Amant Boittantual , elle s'amusoit à quelque chose de bien plus doux. Et ce fut ainsi que le petit homme portant mallette joignit , à tant d'autres titres qu'il avoit déjà , la gloire d'avoir complètement subjugué la belle Reine de Regnaut-Chanfort. C'étoit le plus brillant Guerrier du Tasse dans les bras d'Armide. Mais Ennemidor n'y goûtoit que la volupté , qui lasse bientôt.

Il faut savoir que la Reine de Regnaut-Chanfort avoit une sœur incomparablement plus belle , & sur-tout incomparablement plus sage qu'elle , & qu'on appelloit la Princesse de Gonzanvert. Or , cette Princesse , croyant sa sœur bien triste , vint pour la consoler au moment que l'heureux Ennemidor étoit dans le plus doux tête-à-tête avec elle. Il n'eut que le temps de se

glisser dans un cabinet voisin : ce cabinet avoit une porte vitrée. Ennemidor s'amusa à regarder à travers les carreaux. A la vue de la Princesse de Gonzanvert, le petit volage n'eut plus d'yeux pour la Reine. Il devint rêveur depuis ce temps-là ; la Reine ne le reconnoissoit plus. Enfin , il ménagea sa retraite ; il dit qu'il étoit venu à Sirapis pour y voir le Marquis d'Argentuare son oncle , qui s'étoit élevé par son mérite , au plus haut rang , de l'état le plus obscur. La Reine , espérant conserver ce jeune homme , ne se refusa point à son avancement , & le renvoya comblé de pistoles , de diamans & de myrtes. Le Marquis d'Argentuare , qui n'avoit point d'enfans , trouva Ennemidor si fort de son goût , qu'il résolut de l'adopter. Voilà donc notre petit homme portant mallette mis comme un Seigneur , brillant , galant , brave , couru plus qu'aucun Prince de la Cour. Mais ses inclinations nobles se déployèrent bientôt dans une si grande opposition avec la bassesse & l'avarice fardée de son oncle , qu'ils se prirent tous deux dans la plus horrible aversion.

Il continuoit cependant de rester chez le Marquis d'Argentuaré. Mais la Princesse de Gonzanvert offroit toujours à sa mémoire son image ravissante. Il s'informe d'elle ; il apprend que c'est un modèle de vertu , & il est désespéré.

Que fera-t-il ? Le petit homme portant mallette fera la chose la plus extraordinaire qu'on puisse imaginer. Un beau matin il disparut de chez son oncle.

Cependant l'Empereur des Galates , l'Impératrice sa glorieuse épouse , toute la Cour , toute la Galatie , sont bien en peine de savoir quel peut être cet étonnant petit homme portant mallette , qui , si jeune encore , a tué en duel le Prince de Voltandon , mis hors de combat le Duc Meuridas , étendu Boitantal sur l'arène. La Reine de Regnaut - Chanfort avoit bien quelques légers soupçons qui la portoient à croire que ce ne pouvoit être que le pauvre petit éclopé qu'elle avoit reçu & caché dans son pavillon : mais on sent parfaitement , qu'après ce qui s'étoit passé entre elle & lui , pour rien dans

le monde elle n'en voudroit parler. Outre qu'une grande Princesse ne se compromet pas à ce point , elle avoit tout à craindre de Meuridas & de Boittantual, si ce fatal secret se révéloit. Boittantual, qui se portoit mieux , commençoit à revoir la Reine, qui auroit bien mieux aimé revoir le charmant Ennemidor. Mais il n'étoit plus question de lui ; le volage avoit pris son essor.

Où étoit-il ?

Le cœur toujours plein de la sage Princesse de Gonzanvert , il avoit fait part de son tendre martyre à Glacidas, jeune Ecuyer qu'il avoit pris en affection. Glacidas avoit une sœur qui se nommoit Clorinde. Ennemidor demande & obtient, par son ami, une robe & un ajustement complet de cette Demoiseile. Comme il n'avoit pas encore de barbe, il crut pouvoir passer pour une fille ; il voulut donc en prendre l'habit : mais en le mettant , il déchiroit chaque pièce, corset, jupon, robe, l'un après l'autre , tant il étoit maladroit. = Pour une Demoiselle , lui dit Glacidas en riant , vous avez des manières bien fortes ; il faut les adou-

cir. Vous ne savez seulement pas vous habiller. Venez chez ma sœur, elle vous formera ; vous apprendrez à faire la révérence, à prendre un maintien. En moins de huit jours, vous aurez l'air d'une fille accomplie ==.

Cette proposition ayant été acceptée, Ennemidor fut secrètement conduit chez Clorinde qui lui apprit tout ce qu'il lui importoit de savoir. Etant suffisamment instruit, & paré avec une élégante simplicité, en Demoiselle, il va au Temple de Diane où la Princesse de Gonzanvert avoit toujours coutume d'aller faire sa prière. Il l'apperçoit, & avec le maintien le plus décent, l'air de l'affliction dans tous les traits du visage, le sein oppressé de soupirs, il s'approche & attire les yeux de Callionne, l'une des femmes de la Princesse. Il lui dit, de la voix la plus touchante : == Mademoiselle, daignez par pitié dire un mot en ma faveur à la Princesse ; je suis une pauvre fille orpheline, qui ne connoît personne dans cette grande Ville, où l'on m'assure qu'il y a bien des dangers à courir pour les personnes de mon âge ==.

A ces mots , la Princesse elle-même retourne la tête & voit un modèle de beauté. = Qui êtes-vous , dit-elle , mon enfant , à la prétendue orpheline = ? Ici Ennemidor fut saisi d'une telle crainte , d'une si étrange émotion , que la rougeur lui monta au visage. L'orpheline en parut encore plus belle , & sur-tout plus intéressante par le signe si équivoque de la pudeur qui vint mêler les roses aux lys du plus beau teint. Des larmes baignèrent ses joues comme de petites perles orientales. La Princesse est attendrie ; & pour augmenter l'intérêt , la petite friponne fit l'histoire qui suit : = Je suis , dit-elle , de la Province de Pictavie. L'honnête Belladon mon père a été assassiné par le Comte de Travangon , dans la Ville de Sergadu. Etant venue avec ma mère après cet assassinat , pour demander justice au sage Empereur des Galates , ma mère infortunée périt en chemin dans mes bras Je restai orpheline , inconnue , & je vis du secours incertain de la charité publique =.

Ici les larmes recommencèrent à couler.

Anthénor, grand Augure, & frère de la Princesse de Gonzanvert, qui étoit présent, entendant ce récit, en fut vivement touché, non pour l'orpheline, mais pour lui. Sa sœur, lisant ses intentions criminelles dans ses yeux, se hâta de dire qu'elle adoptoit cette enfant, & qu'elle auroit soin d'elle. Elle la mit sous la garde de la discrète Callionne; on lui donna le nom de Chrysolite.

Chrysolite étoit bien aimable, elle l'étoit trop. Le grand Augure Anthénor ne fut pas le seul qui prit du goût pour elle. Un petit fripon de Chevalier, nommé Arfaynon, lui donna bien plus d'inquiétude. Il étoit extrêmement entreprenant; sans cesse il vouloit prendre des libertés avec elle. Elle se plaignit de son insolence à la Princesse, qui l'éloigna, & n'en aima que plus tendrement la vertueuse Chrysolite.

C'étoit une bien bonne Dame que cette Princesse de Gonzanvert! Elle venoit de réconcilier le Duc de Meuridas son frère avec Poittantual; & Gardenfort avoit été compris dans ce raccommodement. La feinte Chrysolite apprit

avec plaisir le terme d'une querelle où elle avoit eu tant de part, sous le nom de petit homme portant mallette. Mais si elle avoit bien du plaisir à rester chez celle qu'elle aimoit, à la voir à toute heure, elle avoit bien des inquiétudes aussi. Premièrement elle avoit tué un de ses frères; secondement, elle en avoit défarmé un autre, ce qu'on ne pardonne pas davantage. Et puis la Reine de Regnaut - Chanfort pouvoit venir voir sa sœur; elle la reconnoîtroit sûrement. Comment se tireroit-elle d'un pareil embarras?

Oui, mais dans les grands maux, il y a toujours des circonstances imprévues qui viennent nous favoriser. L'Empire de Galatie étoit alors horriblement déchiré par les guerres civiles & les mécontentemens continuels des Grands. Le Prince de Rontcandon venoit de se retirer de la Cour, & le Prince de Gonzanvert l'avoit suivi. La Reine de Regnaut-Chanfort courut bientôt pour joindre les Mécontens, & pour voir s'il n'y auroit rien à lier ou à délier. Le Duc de Meuridas accompagna sa sœur. Enfin Boittantual, Gardenfort, le Mar-

quis d'Argentuaire , tous ceux qui auroient pu reconnoître notre jeune Chrysolite , étoient sortis de Sirapis , les uns pour , les autres contre les Rebelles.

La Princesse de Gonzanvert resta à Sirapis , & Chrysolite avec elle. Ah ! Chrysolite , que vous êtes heureuse ! vous ne quittez plus la chambre de la Princesse ; elle vous a prise dans la plus grande faveur. C'est vous qui la déshabillez , vous qui la mettez au bain. Avec quel soin , quel zèle , quel attachement , quelle adresse vous la servez ! Elle le voit bien aussi : avec quelle sensibilité elle vous remercie !

Même la nuit , la Princesse ne pouvoit plus se passer de Chrysolite. Dans ce temps , la plus grande marque d'amitié que se pouvoient donner les hommes , étoit de coucher ensemble ; les femmes en usoient de même entre elles.

O Chrysolite ! comment ne mourûtes-vous pas de surprise , quand la Princesse vous dit , avec la voix d'une Grâce : = Cette nuit , chère enfant ,

je veux partager mon lit avec vous = !

Fuyez , fuyez loin d'ici , images que la pure décence défavoue. Le petit homme portant mallette fut aussi respectueux dans le lit de la Princesse , cette nuit , & bien d'autres encore , que l'auroit pu être une vraie Chrysolite.

Mais Callionne étoit bien rusée. A force de vivre dans l'intérieur avec la jeune orpheline , elle commença à se douter , par je ne fais combien de petites observations , que ce pourroit bien être un orphelin. Elle ne dit pourtant rien encore de ses soupçons , quoique Chrysolite continuât de coucher avec la Princesse , ou plutôt par cette raison même.

Cependant le Prince Gonzanvert persistant toujours dans sa révolte , mande à sa femme de le venir trouver dans la Ville dont il porte le nom , & lui apprend qu'il se dispose à tenir tête à l'armée Impériale. A cette nouvelle , la Princesse dit à Chrysolite : = Ah ! ma chère amie , que je suis dans une grande peine ! mon mari me mande de

me rendre au plutôt à Gonzanvert. Comment ferai-je ? on m'observe ici ; on ne nous laissera pas sortir =.

Chrysolite lui répondit : = Princesse , l'embarras cesse. Nous saurons bien nous sauver , si vous voulez m'en croire. Déguifons-nous en hommes , & sortons par votre jardin à l'entrée de la nuit. Ordonnez seulement de nous faire tenir des chevaux tout prêts ; & puis , n'ayez pas plus peur que moi ; tout ira bien =.

Ce conseil est suivi , & les ordres sont donnés en conséquence. Chrysolite demande secrètement trois habits d'hommes à l'Ecuyer Glacidas son ami. Les habits arrivèrent. Déjà Chrysolite est bravement revêtue du sien , qui ne l'embarrasse point du tout. Puis la Princesse veut être habillée par elle ; Chrysolite obéit.... Ah !.... quels charmes , mais quels tourmens !

La nuit vient ; on sort du jardin sans bruit. La Princesse , Chrysolite & Callionne , suivies seulement d'un Page sans livrée , arrivent à leur carrosse. On marche toute la nuit. Des Valets-de-pied conduisent , derrière la voiture ,

des chevaux barbes pour s'en servir dans l'occasion. On chemine sans encombre les deux premiers jours : mais le troisième , à l'entrée d'une grande lande , on distingue trois hommes bien montés , qui emmenaient de force un jeune garçon d'une rare beauté. A cette vue la Princesse & Callionne sont saisies d'épouvante. Mais l'intrépide Chrysolite est déjà élancée du carrosse ; elle est montée sur un cheval barbe ; elle court à bride abattue pour défendre le Jouvenceau ; & du plus loin qu'elle put se faire entendre : *== Où menez-vous , dit-elle , cet enfant ? ==* Nous le menons , répondent les agresseurs , où il faut que vous veniez tout-à-l'heure vous-même *==*. Chrysolite , d'un coup de pistolet , fait voler la cervelle du premier qui lui tombe sous la main : elle court au second qui essuie le même sort ; pour le troisième , il prend sagement la fuite.

Chrysolite délivre ainsi le pauvre petit garçon , qui demande pour toute grace de la suivre. Elle y consent volontiers ; elle regarde cet enfant qu'elle a vu quelque part ; il la regarde aussi ,

& la reconnoît parfaitement : ce qui étoit fort simple, comme nous verrons bientôt.

Notre feinte Guerrière revient ensuite à la portière du carrosse. La Princesse lui dit : = Vraiment, Chrysolite, je crois voir un songe, ne pouvant m'imaginer qu'une fille ait la valeur que vous venez de faire paroître. = C'est votre présence qui m'inspire, Princesse, lui répondit modestement Chrysolite =.

Pendant ce temps Callionne la regardoit attentivement; & sans rien dire, se contentoit de penser, à la manière dont elle se tenoit à cheval, que ses premiers soupçons étoient fondés.

Mais quel étoit ce petit garçon si joli qu'avoit délivré Chrysolite ? il prétendoit qu'on l'appelloit Delphis, faux nom qu'il prenoit pour la première fois. Mais Delphis étoit bien triste; il regardoit timidement, furtivement, Chrysolite, & rougissoit. Il regardoit la Princesse & soupiroit.

C'étoit le troisième jour que la Princesse étoit en marche; le jour baissoit : on étoit bien las, & Chrysolite avoit

quelques légères blessures. On trouva l'hospitalité chez un Gentilhomme Galate , aussi tranquille & aussi Philosophe que ses Compatriotes étoient agités & rebelles. Il ne fit nulle question à la Princesse , ne s'informa point d'où elle venoit , ni de ce qu'elle étoit ; il la prit tout simplement , elle , & ses deux femmes , pour trois jeunes Guerriers , parce qu'elles en portoient l'habit. Mais le bon Gentilhomme n'avoit que deux lits à donner. Déjà il en avoit offert un à la Princesse & à Callionne , qu'il regardoit comme les deux principaux personnages , & qui n'avoient pas osé le refuser , quoique la Princesse eût mieux aimé passer la nuit avec Chrysolite. Le second lit fut offert à Chrysolite , bien entendu qu'il auroit la bonté de le partager avec le jeune garçon délivré par lui. La Princesse ne put s'empêcher de sourire de l'embarras qu'elle crut voir dans les yeux de Chrysolite. Ah ! de l'embarras , elle n'en avoit pas , & ne pouvoit en avoir ; elle n'étoit que jalouse du bonheur de Callionne.

Pauvre & charmant Delphis , c'est

vous qui êtes cruellement embarrassé. Vous avez de bien fortes raisons pour ne pas tenir compagnie à la prétendue Chrysolite.

Aussi Delphis remontra avec tant de douceur & de politesse, qu'il lui étoit impossible de dormir avec quelqu'un dans la même chambre, & à plus forte raison dans le même lit, que sa demande lui fut accordée sur l'heure. On lui jeta un matelas dans un cabinet : Delphis s'y coucha, mais sans pouvoir dormir.

= J'ai vu quelque part ce jeune garçon-là, se disoit de son côté Chrysolite. Si je l'ai vu ! ah ! je dois toujours m'en ressouvenir, je ne l'oublierai jamais. O Divine Filatée ! ma première inclination, objet sacré de mon premier hommage, il a tous vos traits ; habillé en femme, je le prendrois pour vous. Mais ce n'est pas vous, hélas ! vous me haïssez, & votre haine est juste : comment pourriez-vous aimer celui qui a tué votre frère = ?

Chrysolite voulut chasser ce souvenir importun, en reportant sa pensée sur la Princesse.

De son côté , Delphis , qui avoit clairement reconnu Ennemidor sous le faux nom de Chrysolite , ne revenoit point de sa surprise. Delphis lui devoit la vie , & sans doute quelque chose de plus.

Dans son lit la Princesse ne dormoit pas davantage. Elle s'entretenoit avec Callionne de la prodigieuse valeur de Chrysolite , & les soupçons sur son sexe commençoient à l'agiter.

Enfin le jour parut : on se leva , on se réunit au salon ; on demanda au Gentilhomme si la route étoit ouverte & libre jusqu'à Gonzanvert. = Non vraiment , répondit le Seigneur Châtelain. L'armée Impériale est campée entre cette Ville & le lieu où nous sommes. Cette armée est aux ordres de Gardenfort , superbe favori de l'Empereur , & qui est venu hier ici. Il se prépare à assiéger les Princes rebelles renfermés dans cette Place. Il en veut sur-tout au Duc de Meuridas , l'un de ces Princes contre lequel il s'est battu il y a quelque temps , ayant pour second un petit homme portant mallette , qui doit être un rude Chevalier , &

qu'il a fait chercher dans toute la Galatie sans pouvoir le trouver. Ainsi, Messieurs, continua le Gentilhomme, si c'est à Gonzanvert que vous portez vos pas, je ne vous conseille point d'y aller de quelques jours d'ici, dans le cas que vous soyiez du parti des Mécontents, car vous seriez infailliblement pris. Restez plutôt dans ce Châtel, jusqu'à ce que Gardenfort fasse faire quelque mouvement contraire à son armée ==.

Il fallut bien se rendre à cet avis. On resta six jours au Château. Jugez, par le mouvement des ames de ceux qui l'habitoient, combien il dut s'y passer de choses intéressantes.

La Princesse voulut d'abord savoir des nouvelles de la manière dont Chrysolite s'étoit conduite avec Delphis. Quand elle eut appris qu'ils avoient couché séparément, elle s'imagina que ses soupçons pouvoient être faux. Sûrement Chrysolite est une fille : sans cela, ne lui auroit-elle pas déjà manqué de respect ? (C'étoit pourtant tout le contraire ; sûrement Chrysolite est une très-honnête fille, & la Princesse la fera en-

core coucher avec elle la première nuit).

Mais avant que cette nuit arrive , Chrysolite , se sentant un fonds d'amitié extraordinaire pour le beau Delphis qu'elle avoit sauvé , eut une longue conversation avec lui. Dans cette conversation , sa confiance alla si loin , qu'elle finit par lui dire : = Delphis , vous vous êtes donné à moi pour un léger service que je vous ai rendu , & que j'aurois rendu à tout autre. Je reçois votre amitié , je vous donne la mienne , & en voici la preuve. Vous ne savez pas quelles sont les personnes que j'accompagne ici. Vous les prenez pour des hommes : ce sont deux femmes ; l'une est la Princesse de Gonzanvert qui va rejoindre son époux , l'autre est une de ses Filles-d'honneur ; & moi , qu'elles prennent pour une fille aussi , je ne suis qu'un pauvre petit Chevalier. Ecoutez moi , Delphis , & voyez combien je compte sur vous. J'ai déjà été l'Amant favorisé de la Reine de Regnaut Chanfort , & maintenant je suis l'adorateur inconnu & respectueux de la Princesse sa sœur. Je l'aime de

la flamme la plus pure : jugez-en par ce seul trait. J'ai passé plus de vingt nuits avec elle , j'y passerai encore celle-ci ; & cependant , mon ami , jamais je ne me suis permis=.

Ah ! Delphis, quelle affreuse , quelle déchirante confidence ! Nos Lecteurs se doutent déjà que Delphis n'est autre que l'aimable Filatée. = L'ingrat, dit-elle quand elle fut seule ! c'est à moi qu'il avoue ses amours avec la Reine de Regnaut-Chanfort ! Ah ! cette Reine n'est pas ce qui m'inquiète le plus. Le volage ! il brûle maintenant pour la Princesse ; pour elle il se déguise en fille. Mais suis-je plus sage , moi qui , pour suivre un parjure , me déguise en garçon ! L'insensible ! il ne m'a pas reconnue ; & moi , moi sur l'heure j'ai bien senti que c'étoit lui. Ah ! les hommes , les hommes ne sauroient aimer : leurs organes sont trop grossiers, leurs cœurs trop dépravés , trop remplis d'autres objets ; & jamais l'amour, le pur amour , n'est leur première affaire. Que n'ai-je pas fait cependant pour l'ingrat Ennemidor = !

En attendant le moment favorable

d'apprendre à nos Lecteurs ce que la sensible Filatée fit en effet pour le Héros de cette très-véritable Histoire, n'oublions pas , comme tant de pauvres Auteurs dramatiques , les autres Héros qui sont en scène. Le soleil alloit se coucher ; & chacun s'étant paré de son mieux , arrive au fallon où le Seigneur Châtelain , qui avoit laissé tout le monde libre pendant la journée entière, fut très-aimable. On avertit qu'on a servi : on se met à table, on est fort triste ; l'une rêve , l'autre soupire , celle-ci a les yeux ardens , Ennemidor est silencieux. Le Seigneur Châtelain se met en tête d'éclaircir les ombres de tous ces fronts-là. Ce Seigneur avoit presque parcouru un siècle ; il avoit vu bien des combats , bien des amours : mais dans sa longue carrière il n'avoit rien vu de si étrange que tous les déguisemens réunis dans son Châtel , & qu'il ignoroit. Avisé comme on l'est quand on a vécu long-temps dans le tourbillon des Cours , & sur-tout dans des temps de discorde , il parle cependant ; mais il parle en général de ce qui est de tous les âges , & de tous les sexes ,

de l'amour. A ce mot de ralliement universel, chacun de sortir de rêverie, de prêter une oreille attentive. Le fin & aimable Vieillard sentit qu'il avoit touché la corde favorite ; hélas ! souvent, trop souvent la corde déchirante, la corde cependant qui intéresse toujours. Alors la conversation devint générale : chacune, sans s'en douter, exprima son tendre martyre , l'une par un sanglot ; l'autre , par une simple parole ; une autre, plus clairement encore, par un regard. Ah ! le regard d'une femme , & d'une femme qui aime , quoi de plus expressif dans le monde !

Pendant ce temps la seule Chrysolite s'agitoit , sans prendre part à la conversation. Elle devoit cette nuit.... Le moment de se séparer arrive ; elle se retire dans la même chambre avec la Princesse , & la déshabille , avec son tourment , avec son respect ordinaires. O nuit toujours pure & désastreuse pourtant ! La Princesse feint de dormir ; Chrysolite le feint aussi. Mais l'homme est bien moins persévérant :

Septembre 1783.

E

Chrysolite s'endormit en effet vers le jour , & la Princesse continua de veiller.

O maudite curiosité dont le Ciel dota le sexe le plus aimable , pour l'empêcher d'être parfait !

Il étoit grand jour. Chrysolite se relève , & ne voit plus la Princesse à côté d'elle. Un moment après Callionne arrive , & lui dit , avec des yeux irrités : = Insolent , fuyez , fuyez pour-jamais des lieux que la Princesse habite =.

A ces mots foudroyans , Chrysolite n'est plus , & le grand Ennemidor reparoît dans tout son éclat. Il s'habille à la hâte , & dit à Callionne : = Je ne vous demande qu'une grace ; faites-moi parler à la Princesse =. La Princesse paroît en rougissant. Ennemidor se jette respectueusement à genoux , loin d'elle , & lui parle ainsi : = Madame , je suis bien criminel en effet ; mais daignez connoître la cause de mon crime. Un amour forcené. . . non , Madame , le plus pur amour avoit pénétré dans mon sein. Votre sagesse étoit connue , & l'espoir nem'étoit pas permis. Votre sagesse,

Madame, est cause de mon déguisement, de ce déguisement qui vous indigné contre moi. Daignez cependant vous rappeler mon respect : m'en suis je jamais écarté ? A mon imprudence près, qu'avez-vous, grande Princesse, à me reprocher ? Cette imprudence, cependant, je prétends l'expier de tout mon sang pour vous servir. Toujours fidèle, toujours respectueux, permettez que ce soit moi qui vous conduise à Gonzanvert, auprès de votre glorieux époux, comme auprès d'un asyle sacré. Est ce vous prouver suffisamment que c'est éteindre une flamme qui vous déplaît ? La gloire me dédommagera peut-être des pertes & des fautes de l'amour. Je saurai bien vous faire passer dans la Ville assiégée, en dépit de Gardenfort. Il me connoît, ce superbe favori. Je lui ai déjà rendu quelque service, un service qui me déchire, puisque c'étoit contre les intérêts de votre Maison, à laquelle vous me voyez dévoué jusqu'au dernier soupir. Madame, je vous dois un aveu pénible, qui vous offensera peut-être, que je pourrois taire, mais que ma franchise m'arrache, au risque

de vous déplaire peut-être encore. Apprenez que c'est moi qui ai eu le malheur de tuer le Prince de Voltandon , de désarmer le Duc de Meuridas , de blesser Boittantual , d'être enfin le second de Gardenfort dans ce duel fameux qui a fait tant de bruit. Assassin honorable de l'un de vos frères , ennemi malheureux de l'autre , protecteur du plus dangereux Adversaire de votre Maison , je change de parti pour vous seule , Madame ; votre vertu m'en fait une loi. Dédaignerez - vous le bras du petit homme portant mallette == ?

La Princesse fut confondue de ce discours ; elle ne fut d'abord que répondre. Mais enfin , la grandeur d'ame a des droits imprescriptibles sur les cœurs généreux. D'ailleurs , faut - il le dire , la Princesse , qui n'avoit pu se défendre d'un sentiment d'amitié pour Chrysolite , eut bien de la peine à se défendre d'un sentiment d'amour pour Ennemidor. Mais c'est ce qu'elle se garda bien de lui laisser entrevoir. Au contraire , elle conserva son visage irrité. Il fut seulement enjoint au déloyal de garder son habit d'homme au Châtel

comme à Gonzanvert , & par - tout. On convint encore , ainsi que de raison , de ne laisser transpirer rien de ce qui étoit arrivé.

Là-dessus , Ennemidor alla retrouver celle qu'il ne prenoit encore que pour Delphis ; & lui ayant déjà ouvert son cœur , il ne put se dispenser de lui apprendre l'aventure de la nuit. Peut-on cacher quelque chose à son ami ?

On sent combien ce rapport dut faire de plaisir à l'amoureuse Filatée ; elle n'a plus de rivale. Quel bonheur ! mais quel trouble encore ! On peut renouer , il peut arriver tant d'autres incidens fâcheux , il y en a tant d'inévitables ! N'importe. Ah ! que c'est une chose délicieuse , qu'un petit bonheur qui survient dans une grande peine ! O douce espérance , tu étends ce bonheur ! Espérance , tu es le charme , le baume de notre triste vie ! Ah ! que Saint-Bernard avoit raison de dire , que tu es le songe des gens qui veillent !

Filatée , heureuse d'avance , fait tous ses efforts , pour consoler Ennemidor ; elle ne le quitte pas de toute la journée. Mais hélas ! quel surcroît de peine

quand il fallut se coucher, la nuit suivante ! Il n'étoit plus possible qu'Ennemidor la passât dans la chambre de la Princesse ; & après l'intimité établie entre lui & le faux Delphis , celui-ci ne pouvoit pas non plus se dispenser de coucher avec Ennemidor.

La décente Filatée fut donc obligée de se prêter , malgré elle , à la plus délicate des circonstances. Quand elle fut seule dans le lit avec Ennemidor, elle l'entendit soupirer. Elle lui dit :
= Eh quoi , Seigneur , faut-il qu'un si brave Chevalier se laisse abattre ? Il n'est pas possible qu'avec tant de beauté, de jeunesse & de gloire , vous manquiez de Maîtresse. Pour avoir échoué auprès de la Princesse de Gonzanvert, vous n'avez que trop de moyens pour plaire à d'autres. Déjà vous avez été possesseur de la belle Reine de Regnaut-Chanfort. Déjà , sans doute , vous l'avez été encore d'une infinité de Dames de la grande Ville de Sirapis. Puisque nous ne dormons point , daignez me raconter vos succès amoureux.

= Ah ! Delphis , reprit Ennemidor ,

que me demandez-vous ? Non , je n'ai eu nul succès d'amour à Sirapis ; je n'y ai jamais connu que les deux femmes dont vous me parlez , & dont l'une m'a prévenu , & l'autre me rejette , comme vous savez. Mon cher ami , j'ai eu une autre inclination qui m'a bien autrement intéressé , avant que je connusse la brillante Ville de Sirapis. Mais il n'y faut plus penser , à cette inclination unique & malheureuse ; je ne posséderai jamais celle qui m'eût fait regarder sans danger toutes les Beautés de la Galatie ensemble. Il n'y faut plus penser , vous dis-je ; le Ciel a mis des obstacles invincibles au bonheur de ma vie. J'ai tué le frère de la seule personne que j'aie véritablement aimée.

= Seigneur , dit la palpitante Filatée , daignez m'aimer assez pour me raconter ce cruel événement. Vous connoissez mon cœur , je vous consolerai du moins =.

Ennemidor poussa un soupir que Filatée eût recueilli sur ses lèvres , si elle l'eût osé , & poursuivit de cette manière : = Puisque vous le voulez , vous

faurez donc qu'ayant été envoyé à Darde-Roy , la Cité de Galatie où il y a la meilleure Académie, pour apprendre les exercices qui sont indispensables à un Gentilhomme, je fis bientôt une connoissance particulière avec un jeune Habitant de cette Ville qui se nommoit Oristhène. Il m'invita à souper chez lui ; j'y allai & j'y trouvai le Paradis & l'Enfer. Oristhène avoit une sœur : c'est mon adorable Filatée. A ce nom vainqueur , sens , mon ami , palpiter mon cœur sous ta main. Je ne l'eus pas plutôt vue , que je perdus l'usage de toutes mes facultés , & du peu d'esprit , de graces , que le Ciel me départit. Je ne pus proférer un mot. Je retournai plusieurs fois avec Oristhène à cet éternel foyer de plaisir & de peine. Enfin un jour , ne pouvant plus résister au mal que j'endurois , & trouvant Filatée seule , je me jette à ses genoux , je lui exprime mon tourment. Elle , respectueuse , modeste & sage , rougit , détourne les yeux , & s'échappe pour aller retrouver sa mère qui étoit dans une pièce voisine. Depuis ce moment , elle fut si bien éviter

mes poursuites , qu'il ne me fut plus possible de lui dire un mot. Je lui écrivis alors. O billet fatal ! ô inhumaine Filatée ! Ce billet , elle le montra à sa mère , elle le montra à son frère. Ce frère vient me trouver , la colère peinte dans les yeux , & : *Ta mort* , me dit-il , *ou la mienne* ! Il me fait voir le billet , source de sa rage , & met la main sur la garde de son épée. J'ai beau lui crier : = Mon cher Oristhène , quel transport vous égare ! c'est en tout bien , en tout honneur que je recherche votre vertueuse sœur ; c'est pour pouvoir vous appeller mon frère. Je ne fais pas trop bien ce que je suis encore ; mais je dois être au moins un Gentilhomme.

= En garde , me dit Oristhène =. Il me force de me battre contre lui ; il me force de le tuer =.

En parlant ainsi , les sanglots étouffent la voix d'Ennemidor. Filatée aussi affligée , plus affligée que lui ; Filatée , qui se reprochoit bien plus justement cette mort , couvre de ses larmes les mains de son Amant. Ces larmes redoublent encore l'amitié d'Ennemidor

pour Delphis. Il jouit avec plus de délices de sa sensibilité, malgré le trouble cruel dont il est déchiré.

Il reprit ensuite son discours :

= Après avoir tué, dit-il, Oristhène, plus par le crime du destin que par celui de mon cœur, bien persuadé que Filatée, qui ne m'aimoit point auparavant, alloit me prendre en horreur, je tâchai de me relever de ce grand coup du fort. Je me déguisai; je jetai mon habit de pourpre; je me défigurai sous des lambeaux de bure; je mis dans une petite mallette tout ce que j'avois de plus précieux; je montai sur un chétif bidet, & je pris la route de la grande Ville de Sirapis, pour tâcher d'y acquérir de la gloire, n'ayant pu obtenir de l'amour à Darde-Roy =.

Puis il raconta son duel auprès de Sirapis, & les autres circonstances de sa vie, dont nous avons déjà instruit le Lecteur.

O Filatée ! jadis si inhumaine & maintenant si douce, vous sentîtes bien, à ce récit, que vous étiez toujours aimée, & que ce n'étoit que par désespoir que votre Ennemidor s'étoit

laissé enchaîner par la Reine de Regnaut - Chanfort , & qu'il avoit voulu se faire aimer de la belle & sage Gonzanvert.

Mais quel étoit enfin cet Ennemidor ? & pourquoi Filatée , qui ne l'aimoit pas , l'aime-t-elle à-présent avec tant d'ardeur ? Par quel hasard s'est-elle enfuie de la maison paternelle en habit d'homme , elle qui étoit si sage ? c'est ce qu'on ne peut pas encore savoir : il faut aller par ordre. Pendant que nous faisons babiller si long-temps Ennemidor & Filatée , plusieurs de nos Lecteurs nous rappellent à la Princesse , & nous devons les satisfaire.

— Quel incompréhensible tissu d'événemens , disoit-elle à Callionne ! Comment ! Chrysolite étoit un homme , le petit homme portant mallette , celui dont les yeux indiscrets ! Ah ! Callionne , quelle honte éternelle attachée à mon front !

— Madame , lui répondoit Callionne , votre délicatesse vous abuse. Vous ne pouvez pas vous croire compromise par ce qui est arrivé ; vous étiez innocente , & vous l'êtes encore. D'ailleurs , ce

petit homme portant mallette vient de vous sauver la vie , & même l'honneur ; car ne doutez pas , Madame , que ces trois voleurs qui vouloient tuer Delphis le jour que nous sommes arrivés ici , ne nous eussent fait le même parti sans le bras foudroyant de celui dont vous vous plaignez. Il est vrai qu'il a tué Monseigneur le Prince de Voltandon : mais c'est en homme d'honneur ; il n'est point criminel , il n'est que malheureux. Sur-tout, Madame , ce qui doit vous tranquilliser , c'est qu'il paroît fort discret. Au surplus , votre crainte est la mienne. Dieu merci , je suis une fille fort sage aussi ; & cependant Ennemidor a bien autant couché avec moi qu'avec votre Altesse , & tout aussi innocemment , ce qui me rassure. Rassurez-vous donc aussi , Madame. Ne voyez-vous pas qu'Ennemidor est un vengeur que le Ciel nous envoie ? Nous en avons bien besoin. Monseigneur votre époux a beaucoup risqué , en s'enfermant avec Monseigneur de Meuridas votre frère dans la Ville de Gonzanvert. Gardenfort les presse rudement ; & si leurs Altessees étoient prises , elles

pourroient bien porter leur tête sur un échafaud. J'espère, Madame, qu'Ennemidor nous garantira de ce malheur =.

Cependant l'amitié & les prestiges d'un premier amour désespéré pour Filatée, qui étoit si près de lui, consoloient un peu notre Héros de l'accident qui lui étoit arrivé la veille. Mais il étoit toujours horriblement embarrassé, quand ses yeux se rencontroient avec ceux de la Princesse. Cet embarras diminueoit celui de la belle Gonzanvert ; elle le regardoit même souvent d'une manière qui n'avoit rien de l'inimitié. Cette manière là ne faisoit nul plaisir à Filatée. L'infortunée ! elle se chagrinoit cependant sans cause ; & Filatée n'avoit qu'à paroître, son triomphe étoit certain.

L'instant de quitter le Château étoit arrivé, & le bon Gentilhomme, qui envoyoit tous les jours reconnoître les mouvemens de Gardenfort, avoit appris qu'il en faisoit un, au moyen duquel la caravanne pouroit entrer sans risque dans Gonzanvert.

Ennemidor monte son beau cheval

barbe , ayant le faux Delphis à ses côtés. La Princesse & Callionne , sous prétexte d'incommodité , mais en effet parce qu'elles ne favoient pas se tenir à cheval , entrent dans une litière qu'elles s'étoient procurée. On chemine , on arrive heureusement à Gonzanvert.

Mais, ô Ciel ! quelle entrevue , quelle surprise , lorsque la Reine de Regnaut-Chanfort & le Duc de Meuridàs étant venus à la porte pour recevoir la Princesse , l'une reconnoît dans Ennemidor le petit fripon qui l'avoit quittée , & l'autre , le petit homme à la mallette qui l'avoit désarmé ! La Reine , plus discrète , se garda bien de rien dire ; seulement elle se pinça légèrement le petit doigt. Mais Meuridas , qui n'avoit pas les mêmes raisons pour se taire , fit hautement éclater sa surprise , & même une sorte de colère. Eh ! qui revoit avec plaisir celui par qui il a été vaincu ? = Ma sœur , dit Meuridas à la Princesse , connoissez vous bien cet homme que vous nous amenez ? = Mon frère , répondit-elle modestement , je vous l'amène comme un

vengeur. = C'est le meurtrier de notre infortuné frère de Voltandon , reprit Meuridas ; c'est le maudit petit homme à la mallette. = O Ciel ! s'écrie la Reine de Regnaut Chanfort ! = Cela feroit-il possible , ajoute le Prince de Gonzanvert , qui arrivoit aussi pour recevoir sa femme = ? Et toute la Garnison d'accourir , de se récrier , de contempler le petit homme à la mallette , dont le nom avoit retenti si glorieusement dans toute la Galatie , & qui venoit défendre la Cité de Gonzanvert. Meuridas , cependant , continuoît à le regarder de mauvais œil : Callionne n'osoit dire un mot pour sa défense , & l'aimable Filatée mouroit de peur.

Mais un Héros fait bien se défendre tout seul. Le nôtre , ayant fait signe de la main qu'il vouloit parler , lève sa tête altière & brillante , & s'exprime ainsi : = Oui , je suis en effet le Chevalier Ennemidor ; j'ai donné la mort au Prince de Voltandon , sans le connoître , parce que j'en fus requis par son ennemi , que je ne connoissois pas davantage , & qui me pria d'être son second. Duc de Meuridas , ce succès

de ma main a dû vous affliger ; il a dû faire répandre des larmes aux deux Princesses vos sœurs : j'en suis affligé moi-même , mais où est mon crime ?

Le sort qui se joue des foibles humains , poursuivit-il , a voulu , qu'après avoir été votre ennemi sans vous connoître , je devinsse votre ami sans vous connoître davantage. Acceptez-vous ce bienfait du sort ? voulez vous de mon bras , ou le rejetez-vous ? Parlez : au moins j'aurai ici un mérite à vos yeux. J'ai pris contre vous le parti de Gardenfort ; & c'est ce même Gardenfort que je vous sacrifie aujourd'hui. Daignez me répondre , vous dis-je == ?

Eh ! qui pourroit refuser l'offre d'un bras si généreux , s'écria (on fait bien pourquoi) la Reine de Regnaut-Chanfort == ? La Princesse de Gonzanvert fut réduite à ne pouvoir que rougir. Callionne , plus hardie , osa raconter la manière avec laquelle Ennemidor avoit tué trois voleurs qui auroient tué sa Maîtresse , sans parler (bien entendu) de son travestissement en homme. D'une voix pantelante , le faux Delphis

fut excité , par une force bien supérieure encore , à prendre la parole en faveur de son ami. Mais loin de pouvoir rapporter ce qu'elle en dit , lui-même (ou plutôt elle-même) avoua depuis qu'elle n'en avoit jamais rien su. Le Prince de Gonzanvert , le plus juste de tous , parce qu'il étoit le moins intéressé à la chose , ou qu'il le croyoit du moins , s'approcha du Duc de Meuridas , & lui dit : = Dans la détresse où nous allons être réduits , ce petit homme à la mallette fera un trésor pour nous =. A ces mots , le Duc de Meuridas vole le premier dans les bras d'Ennemidor ; le Prince de Gonzanvert le suit. Ah ! les deux Princesses auroient bien voulu pouvoir en faire autant ; & Callionne , & Delphis ! Toute la Ville de Gonzanvert retentit des louanges prodiguées à notre Héros.

Ce n'est qu'ici que commencent les hauts faits d'armes , les véritables amours & les grandes peines du merveilleux Ennemidor.

Le glorieux Empereur de Galatie

venoit lui-même , en personne , amener de nouvelles Troupes au siège de Gonzanvert , & protestoit hautement qu'il alloit raser cette malheureuse Ville. En attendant son arrivée , Gardenfort avançoit , des murs , ses parallèles.

Mais avant de parler des grands coups qui s'apprêtent , parlons des suites de la surprise de la belle Reine de Regnaut-Chanfort , à la vue de l'aimable Jouvencel qu'elle avoit reçu dans son pavillon. Lorsqu'il eut fait avec les Princes son accord , tel que nous l'avons rapporté , l'amoureuse Reine se mit à le lorgner avec un petit sourire plein de flamme , voulant l'attirer par-là : il ne vint point. Elle chargea l'adroite & fidelle Rosanne d'avoir une conférence avec lui : Rosanne ne put le joindre seul. Elle demanda ensuite à la Princesse sa sœur , par quel moyen Ennemidor s'étoit introduit auprès d'elle : mais cette douce Princesse ne savoit guères qu'aimer tout bas , rougir & se taire.

O Filatée ! vous avez vu les yeux ardents de la belle Reine de Regnaut-

Chanfort attachés sur votre Amant ; vous avez remarqué dans ceux de la Princesse un sentiment bien plus inquiétant , bien plus pur pour lui. Aussi , de combien de sanglots votre sein fut oppressé la nuit suivante ! Ennemidor vous demande , avec la plus vive amitié , la cause de vos peines. Ah ! vous n'avez garde de la lui apprendre.

A cette peine , il s'en joint une autre , plus sensible peut-être ; Ennemidor va courir les plus grands dangers dans ce malheureux siège. Une autre peut lui ravir son Amant ; elle peut le voir périr dans une sortie , ou sur la brèche de Gonzanvert : quels tourmens ! *Ah ! la vie en est toute pavée quand on aime ! Non , il n'y a point de roses en amour , il n'y a que des épines. Est-il possible que l'amour ne marche jamais sans la jalousie , non plus que le soleil sans la lumière ? Ah ! cela est bien mal arrangé dans le monde !*

Ennemidor n'étoit pas plus tranquille , il ne faisoit que se retourner dans son lit. = Seigneur Chevalier , lui dit Filatée , vous avez raison d'être agité : elle est bien belle , la Reine

de Regnaut-Chanfort ; mais sa sœur est bien séduisante ! C'est l'embarras des richesses ; mais à qui donnez-vous la préférence ? = A Filatée , à la seule Filatée , s'écrie Ennemidor , à celle dont vous me rappelez tous les traits vainqueurs =. Puis , à ces mots , il l'embrassa.

La chaleur monta au visage de la jeune Amante. Elle crut être découverte ; elle craignit. Oh ! que les femmes ont d'esprit ! Filatée se tira d'embarras par une petite histoire , toute cousue de mensonges : = Vous l'aimez donc bien passionnément , dit-elle à Ennemidor , cette Filatée dont le nom est sans cesse sur vos lèvres ! Ah ! Chevalier , en me parlant de votre amour pour elle , vous ne savez pas le chagrin mortel que vous me causez ; apprenez que je l'aime moi-même. Ecoutez-moi. Ce n'est pas sans cause que vous me trouvez quelques traits de ressemblance avec elle. Nous sommes , elle & moi , enfans de deux sœurs. Nos mères , qu'on ne distinguoit pas l'une de l'autre , nous ont communiqué une partie de leurs traits. Elles vouloient

nous unir. Vous arrivâtes à Darde-Roy, lorsque j'en étois absent. Vous hazardâtes votre déclaration à Filatée, lorsque mon hymen étoit arrêté avec elle. Elle vous rejetta, parce qu'elle m'aimoit alors. Elle ne m'aime plus; l'ingrate; & quand vous eûtes tué son frère, dans ce moment même où elle auroit dû vous abhorrer, votre image vint la poursuivre & effacer la mienne de son ame. On lui rapporta toutes les preuves que vous aviez données de votre passion pour elle. On redoubla son amour au point, Seigneur, qu'elle s'échappa de la maison paternelle pour vous chercher dans toute la Galatie. Désespéré de l'avoir perdue, je m'enfuis aussi de la ville de Darde-Roy pour voler sur ses pas; & je courois le monde dans ce dessein, lorsque j'eus le bonheur de vous rencontrer. O douce & fatale rencontre! je vous vois, je prends de l'amitié pour vous, & vous êtes mon rival, & mon rival aimé. Je ne me plains que de mon étoile, & il faut bien que je me console, si votre amitié continue à me dédommager de l'amour ==.

Ce discours fut interrompu par un coup de canon qui fit trembler Filatée. Ce coup est suivi de plusieurs autres. Au même moment plusieurs Capitaines entrent dans la chambre où étoient couchés les deux amis, & leur disent :
= Messieurs, les ennemis paroissent ; ne voulez-vous pas monter à cheval pour aller au-devant d'eux = ? Ennemidor est aussi-tôt debout.

Mais la Reine de Regnaut-Chanfort, qui avoit fait bien des découvertes cette nuit, envoie un Gentilhomme au faux Delphis pour le prier de passer chez elle. On tremble, quand on se sent coupable. Hélas ! une jeune fille, & une jeune fille déguisée, tremble bien aussi, quand elle est innocente. Elle va cependant au Château trouver la Reine.

Mais le brave Ennemidor est déjà à cheval sur la place avec tous les Capitaines. Les ennemis vouloient s'emparer d'un Temple qui étoit hors de la Ville, & s'y retrancher. Il s'agissoit de faire une sortie pour les repousser. Tout le monde nomme Ennemidor pour commander la sortie. Il se met

en marche , à la tête de deux cents soldats , délivre le Temple , & y laisse cent hommes pour le garder. Les Affligés , repoussés du lieu sacré , gravissent un coteau où étoient des moulins , feignant de vouloir s'y établir. Mais c'étoit un stratagème ; ils ne vouloient qu'attirer Ennemidor dans une embuscade. Il s'en doute , à leur contenance , & envoie reconnoître le revers de la colline : il étoit tout couvert de Cavalerie ; on entend les chevaux hennir : Ennemidor rentre dans Gonzanvert.

La nuit suivante , il va surprendre un Régiment , dont il rapporte les drapeaux , en triomphe , à la pointe du jour. Les Princes rebelles n'avoient pas plus de trois mille hommes dans Gonzanvert ; il falloit bien que la bravoure suppléât à la force. Le seul Ennemidor tint en échec une armée entière , pendant deux mois , devant une Ville presque démantelée. Un jour que couvert de sang , de poussière & de gloire , rentroit à son ordinaire en triomphe , s'entend appeller par un ennemi , en ces termes : = A toi , superbe Ennemidor ; si tu aimes l'honneur , ne manque

pas demain, au lever de l'aurore, de te trouver, armé de toutes pièces, sous la butte du moulin, pour y combattre un homme qui t'abhorre. = A demain, soit, répondit Ennemidor =. Il rentre dans la Ville, & revoit d'abord Delphis.

Delphis étoit bien triste, bien inquiet. Il étoit allé trouver, comme nous l'avons dit, la Reine de Regnaut-Chanfort : cette Reine avoit voulu plonger jusqu'au fond de son ame : elle l'avoit mesuré de la tête aux pieds, examiné en silence, & renvoyé presque sans lui rien dire. Cet examen muet n'étoit pas fait pour rassurer la timide Filatée. Ennemidor lui apprend le défi qu'il vient de recevoir : nouvel incident cruel.

Les Princes le prient de venir au Château; ils lui demandent s'il ira en effet combattre celui qui l'a si discourtoisement provoqué. = Sans contredit, répond Ennemidor =. La Reine, qui se dispo-
soit à l'accabler de reproches, suspend les effets de sa colère. La Princesse est effrayée; Callionne tremble pour l'ancienne Chrysolite ; les Princes craignent de perdre
leur

leur défenseur ; Ennemidor ne craint rien.

Il se met au lit. Filatée gémit à ses côtés. Il s'endort. Le crépuscule dissipe déjà les ombres de la nuit. = Vous n'avez point d'écharpe , lui dit Filatée ; voudriez-vous accepter celle-ci par amitié pour moi = ? Elle lui donne une écharpe. O Ciel ! c'étoit celle qu'il avoit à son duel auprès de Sirapis. Il l'avoit perdue , & avec elle sa chère mallette , dans laquelle il y avoit des choses bien précieuses , & les preuves incontestables d'une illustre naissance. = Allez , lui dit Filatée , & soyez vainqueur ; tout cela se retrouvera = . Il se lève , s'arme , monte à cheval , sort de la Ville , galoppe vers la butte ; y trouve son redoutable Adversaire.

O malheureux Ennemidor , tous ceux , toutes celles sur-tout qui vous aimoient à Gonzanvert , avoient eu les rêves les plus fâcheux pour vous , vers le temps de la nuit où les songes sont les moins trompeurs. La Reine vous avoit vu traîner sur la poussière ; la Princesse avoit cru vous voir mort ;

Septembre 1783.

F

& Filatée , captif : mais aucune n'avoit osé vous en parler , de peur de glacer votre généreuse ardeur.

O Clio , fidelle Muse de l'Histoire , racontez-nous les détails de ce funeste combat. Pour quel sujet plus grand qu'Ennemidor , pourroit-on emboucher la trompette héroïque ?

Déjà les Princes , les Princesses , les Capitaines , tous les Habitans de la Ville , étoient sur les remparts , examinant l'air farouche de l'antagoniste ennemi , & la figure brillante du champion de Gonzanvert. Par une petite meurtrière , timidement , tristement tapie sur un tas d'orties , Filatée regardoit aussi l'objet de sa tendre sollicitude. La trompette sonne , son ame est renversée : on ouvre les barrières , elle le voit encore. Il vole à son ennemi ; le choc des épées fait jaillir une nuée d'étincelles , Filatée en est éblouie. La poussière s'élève , un tourbillon épais dérobe les deux fiers rivaux. On n'entend plus que des coups qui viennent porter jusqu'au sein de l'infortunée. Son inquiétude est cependant injurieuse à la bravoure d'Ennemidor. Il ne fera

point vaincu , il ne fauroit l'être ; il terrasse même son ennemi ; il le terrasse pour la seconde fois , car cet ennemi étoit Boittantual , déjà vaincu par lui auprès de Sirapis. Il le fait prisonnier ; il l'emmène lui-même à Gonzanvert , & le remet entre les mains des Gardes avancées. Puis , entendant de grandes clameurs derrière lui , il retourne la tête ; il apperçoit un gros d'ennemis qui viennent pour l'envelopper , persuadés qu'en le prenant , ils priveront Gonzanvert de son principal appui. Il se met en devoir de les repousser ; il les repousse en effet d'abord ; mais il n'étoit pas soutenu ; il est abandonné des siens , il se défend en lion , mais il est pris.

Filatée étoit loin de se douter de ce malheur. Ayant vu le Héros qu'elle aimoit remettre lui-même son prisonnier aux Gardes avancées , elle avoit quitté avec joie sa meurtrière ; elle étoit rentrée chez elle dans l'ivresse du bonheur. Elle attendoit avec impatience le vainqueur de Boittantual & le sien.

Mais ce Boittantual , quelle rage l'a-

voit donc animé contre Ennemidor ? c'étoit le démon de la jalousie. On sait qu'il aimoit la Reine de Regnaut-Chanfort. Ayant été vaincu auprès de Sirapis par le petit - homme portant mallette, il apprit encore, je ne fais trop comment, que ce même maudit petit homme étoit de plus, son rival, & son rival préféré ; il découvrit jusqu'aux moindres détails du pavillon où la Reine de Regnaut - Chanfort s'étoit tant oubliée. D'après cette découverte, & l'assurance qu'on lui donna que son trop fortuné rival s'étoit enfermé dans Gonzanvert avec la Reine, il s'attacha au Parti de l'Empereur, plutôt par jalousie contre Ennemidor, que par amour pour son devoir. Il alla donc servir sous Gardenfort au siège de Gonzanvert ; & un jour, ayant vu son rival, il le provoqua, combattit, & fut pris, ainsi que nous l'avons dit. Mais sa captivité étoit la moindre de ses peines ; son amour trahi le tourmentoit bien plus cruellement. Présenté d'abord à la Reine, sa fougue ne put se contenir ; & sans égard pour son rang, il osa lui reprocher son infidélité.

lité , & son indigne flamme pour un homme qui n'étoit peut-être pas Chevalier. Enfin , il porta l'insolence si loin , que la Reine , dans la crainte de se voir tyrannisée & compromise par lui à Gonzanvert , forma soudain le projet d'en sortir.

Voilà Filatée délivrée d'une surveillante bien importune ; mais Ennemidor ne revient point , & elle apprend qu'il est prisonnier. Ah ! son songe , son pressentiment , n'étoit donc que trop vrai.

L'Empereur arrivoit à son armée , au moment où l'on ramenoit Ennemidor captif. Ennemidor avoit été pris , les armes à la main , contre son Maître ; il est conduit en prison : on parle déjà de mort & d'échafaud. Le bruit en parvient jusqu'à Gonzanvert. Les Princes rebelles envoient un trompette à l'Empereur , pour lui signifier que la vie de Boittantual répondra de celle d'Ennemidor ; cette menace insolente ne fait qu'exciter davantage l'Empereur à la perte du prisonnier. On resserre ses chaînes ; une lettre qu'il reçoit les allège. Cette lettre est de Filatée ; il

connoissoit parfaitement son écriture ; il en baïse les sacrés caractères. Filatée lui promet un amour éternel. On se doute assez que c'étoit l'aimable Delphis qui avoit écrit cette lettre. Alors loin , bien loin de sa pensée , & la voluptueuse Reine de Regnaut-Chanfort , & même l'image de la tendre Princesse de Gonzanvert !

Mais, hélas ! la certitude d'être aimé ne garantit pas ses jours ; ils sont menacés. Pendant une nuit ténébreuse , l'Empereur fait donner ordre à six Soldats de se jeter sur lui quand il sera endormi , de le lier & de l'assassiner.

Parmi ces six Soldats , il y en avoit un qui avoit été à son service , lorsqu'il faisoit son Académie à Darde Roy. Ce Domestique fidèle résolut de risquer sa vie pour sauver celle de son ancien Maître. En le servant à table , il trouva le moyen de lui dire , sans être entendu de ses Camarades : = Vous ferez tué cette nuit , si vous ne vous laissez absolument conduire par moi =. A ces mots , Ennemidor sentant la nécessité de paroître gai , pour ne pas

donner d'ombrage aux cinq autres Soldats , leur fit des contes plaisans. Pendant ce temps son ancien serviteur , qui étoit le Chef de la troupe , sortit ; puis , rentrant un instant après , dit en particulier aux Soldats : = L'ordre est changé ; nous ne ferons le coup qu'au point du jour. En attendant , pour vous désennuyer , passez dans la chambre prochaine ; vous y trouverez du vin. C'est moi seul qui dois rester auprès du prisonnier ; quand je pourai le quitter sans risque , je vous irai rejoindre =.

Après ce premier arrangement , il rentre dans la chambre d'Ennemidor ; & tirant d'une armoire une casaque de Soldat qu'il y avoit cachée , il dit : = Mon bon Maître , voilà la seule chose qui puisse vous sauver de la rage de vos ennemis. Prenez cet habit , suspendez ce baudrier à vos généreuses épaules ; que je vous ceigne moi-même cette épée commune & peu digne de votre main ; armez-vous encore de ce mousquet , & partons. N'ayez nulle inquiétude ; j'ai le mot de l'ordre , on nous laissera passer =.

Ils sortent, & les cinq Soldats, déjà ivres, ne les entendent point. Ils arrivent à la barrière. *Qui vive*, s'écrie la Sentinelle ? *Rome & Alcide*, répond le Domestique fidèle. Ils passent & arrivent sans encombre aux portes de Gonzanvert. Ennemidor, sous l'égide du plus pur attachement, va d'abord au Château; il y trouve tout le monde dans l'abattement. Depuis long-temps la Princesse de Gonzanvert avoit une maladie lente, inconnue, une maladie sur laquelle l'art ne pouvoit rien. Malgré toute sa sagesse, elle n'avoit pu se défendre des charmes d'Ennemidor. Ayant appris que la Reine sa sœur étoit sa rivale, ce fut un pénible surcroît à son mal. Ah! comme les malheurs s'aggravent, s'accumulent, s'appesantissent. On lui avoit dit encore que Delphis pouvoit bien être une femme, & la seule qui plaisoit à Ennemidor. Enfin, ce trop aimable Chevalier venoit d'être pris; on instruisoit son procès; sans doute, il alloit perdre la tête, par sa générosité excessive pour elle, bien plus que pour son époux. C'en étoit trop pour la tendre Gonzanvert; tous

ces traits réunis sur elle, la conduisoient aux portes du tombeau. Elle étoit déjà mourante, lorsque, pour avancer ses jours, on lui annonce imprudemment que Boittantual, qui avoit trop négligé ses blessures, venoit d'expirer. Alors plus d'espoir de l'échanger avec Ennemidor. Ennemidor va périr pour elle.

Le voilà, cet aimable défenseur, qui se présente à ses yeux. Sa raison, troublée, le prend d'abord pour un spectre; son sang se glace. Elle voit que c'est lui-même. Hélas!

On expire de joie, ainsi que de tristesse.

D'une extrémité elle passa à l'autre; son cœur se dilata, s'élança trop; elle éprouva le sort de cette mère Romaine, qui, ayant appris que son fils avoit péri à la bataille de Cannes, expira d'aise en le revoyant sans y être préparée, & qui, ayant supporté sa mort, ne put supporter sa vie.

C'est ainsi qu'Ennemidor, en entrant au Château, vit périr, sous ses yeux, la tendre Gonzanvert. Il donna bien des larmes à sa mémoire, & les rémi-

niscences les plus douces firent bien palpiter son cœur. Le Prince de Gonzanvert , malgré le chagrin domestique qui l'accabloit , témoigna à notre brave Chevalier la satisfaction qu'il avoit de le revoir. Meuridas & les autres Chefs révoltés l'embrassèrent , & le montrèrent au Peuple , qui , ayant recouvré Ennemidor , crut n'avoir plus rien à craindre , & fit retentir son nom glorieux dans toute l'étendue de la Ville.

Ah ! Lecteurs , vous nous devancez sans doute. Vous êtes déjà dans la chambre de Filatée. Exprimer tout ce qu'elle avoit souffert pendant la captivité fatale de ce qu'elle aimoit , seroit une chose impossible. Pour alléger ses fers , elle lui avoit déjà écrit en son propre nom ; elle fondeoit en larmes , quand , délivré par les soins du fidèle Domestique , il alla se présenter à elle. = Mon cher Delphis , lui dit-il , le Ciel a eu pitié de moi ; il n'a pas voulu me priver du bien de votre amitié , je vous revois =. A cette voix chérie , Filatée ne put s'empêcher de voler dans les bras d'Enne-

midor. = Ah ! que je suis heureux , ajoute celui-ci ! j'ai un ami tendre , un Domestique fidèle , une Maîtresse qui m'aime. Tenez , lisez , lisez , Delphis ; il est de Filatée , de l'adorable Filatée , ce billet précieux. Oui , c'est elle , mon ami , elle même qui a daigné le tracer de ses belles mains. Elle m'aime , vous dis-je : mais , hélas ! où est elle ? est-ce dans l'armée de l'Empereur ? est-ce dans cette Ville ? est-ce dans les environs ? Ah ! ce qui me charme , c'est qu'elle n'est pas loin du lieu que j'habite. O Filatée ! Filatée ! puisque je suis libre à présent , que ne paroissez - vous enfin à mes yeux ravis ! vous m'avez bien écrit en prison = !

A ces paroles que le cœur envoyoit à sa source , comment une fille qui aime , qui est si passionnément aimée , peut elle retenir son secret ? c'est ce que fit cependant Filatée. La nuit , étant venue , après avoir exprimé l'amitié la plus vive à Ennemidor , elle se coucha tranquillement à côté de lui , comme à côté d'un frère.

Le lendemain notre Chevalier parut

sur la place avec des armes nouvelles. Il réchauffe le courage des Habitans, visite les brèches, ordonne des réparations, dispose d'autres sorties, se prépare enfin à la plus vigoureuse défense. L'armée Impériale s'aperçut bientôt du poids qu'un homme de plus peut donner à une Ville assiégée. Ennemidor prévint toutes les attaques; il fit mille actions éclatantes qu'on peut voir dans l'Ouvrage même. Enfin, l'Empereur fut obligé de lever le siège de Gonzanvert.

Pendant ce siège, plusieurs Courtisans avoient formé un parti puissant contre le Marquis de Gardenfort. Cet imprudent Favori avoit accumulé l'argent & les honneurs sur sa tête orgueilleuse; il s'étoit fait revêtir de la dignité de Surintendant général des affaires de l'Empire: dignité toute nouvelle en Galatie, & qu'il avoit trouvé le moyen de faire vérifier par l'auguste Aréopage de cette Nation. On montra à l'Empereur le point obscur d'où il étoit parti, pour arriver à cet excès de dignités & de faveurs. On ajouta que c'étoit son insoutenable orgueil qui

révoltoit les Princes & les Seigneurs Galates ; que sans lui, Meuridas, Gonzanvert, Ennemidor & les autres n'auroient jamais porté les armes contre Sa Majesté. On lui reprocha de ne pas favoir la guerre. On censura toutes ses opérations du dernier siège ; on l'accusa d'avoir compromis la gloire de l'Empereur, en lui promettant , avec si peu d'apparence , d'emporter promptement la Ville ; enfin , on dit que le moyen de faire rentrer tous les mécontents dans leur devoir , c'étoit de livrer Gardenfort à la rigueur des Loix.

D'après toutes ces inculpations , l'Empereur se décida à faire arrêter son Favori. Gardenfort fut mis dans un donjon.

Cette punition désarma en effet les Rebelles. L'Empereur retourna à Sirapis , & Gonzanvert resta encore dans la Ville dont il portoit le nom. Ce dernier, ayant perdu sa vertueuse épouse, ainsi que nous l'avons vu , & n'en ayant pas eu d'enfant , appella auprès de lui une nièce qu'il avoit , & dont il prétendoit faire son héritière. Infiniment

reconnoissant de tous les services que lui avoit rendus Ennemidor, il pensa d'abord à lui faire épouser cette Princesse : mais il ignoroit, comme bien d'autres, si Ennemidor étoit seulement Gentilhomme. Hélas ! nos Lecteurs n'en savent rien eux-mêmes, & il est bien temps que nous leur apprenions ce que c'étoit que cet homme dont ils ont déjà vu tant de belles choses.

Filatée étoit en possession de tout ce qui pouvoit répandre du jour sur la naissance d'Ennemidor. On n'a sûrement pas oublié qu'il portoit en croupe, sur un bidet, une petite mallette, quand il se battit en duel auprès de Sirapis. Or, cette petite mallette lui fut ravie par les voleurs qui l'attaquèrent ensuite, lorsque la Reine de Regnaut-Chanfort le reçut dans son pavillon. Depuis, quand il s'échappa de Sirapis avec la tendre Gonzanvert & la fine Callionne pour arriver au siège, c'étoient les mêmes voleurs de sa mallette qui attaquèrent le faux Delphis dans la grande lande. Or ces coquins ayant été tués par notre brave, on avoit donné à Delphis tout

ce qu'on leur avoit pris. Parmi ces effets étoit la petite mallette en question. La curiosité appartient de droit aux femmes. Delphis, ou plutôt Filatée, qui avoit d'abord reconnu Ennemidor, lui ayant entendu parler plusieurs fois d'une certaine mallette précieuse qu'on lui avoit prise, se garda bien de dire qu'elle en avoit une. Elle la serra bien, & n'eut rien de plus pressé que de l'ouvrir quand elle fut seule. Elle en avoit tiré d'abord l'écharpe qu'elle donna à Ennemidor allant combattre Boittantual. On fait quelle fut la surprise de notre Héros à la vue de cette écharpe; & quels regrets il témoigna sur les autres effets que renfermoit sa chère mallette perdue. = Allez, lui avoit dit alors Filatée; soyez vainqueur seulement, & tout se retrouvera ensuite =.

Or donc un soir qu'il étoit seul, après la levée du siège, avec Filatée, il lui dit : = Mon cher Delphis, dites-moi par quelle étrange aventure mon écharpe s'est trouvée dans vos mains. = Elle étoit dans votre mallette, ré-

pondit-elle. = Ma mallette ! ajoute Ennemidor ; & où est-elle = ?

Filatée ouvre une armoire , & en tire la bienheureuse mallette : elle renfermoit quatre portraits , en quatre petites boîtes séparées , & qui représentoient un homme de trente ans , une femme de vingt ; un petit garçon de trois , & une petite fille de deux , beaux & belles comme des fleurs du mois de Mai. Mais Ennemidor ne savoit pas plus que Filatée ce que c'étoit. Seulement on avoit dit à notre Chevalier que ces portraits étoient le secret de sa naissance. Il fut donc fort aise de les avoir retrouvés.

Le siège étant levé , Ennemidor se promenoit souvent avec Filatée dans les environs de Gonzanvert ; ils portoient ordinairement leurs pas vers un Moutier fameux par la retraite de beaucoup de gens du monde. Quelquefois ils s'amusoient à converser avec les Cénobites qu'ils y rencontroient. Il y en eut un qu'ils distinguèrent des autres , & avec lequel ils lièrent une sorte de connoissance. Cet homme voyoit

tous les jours Ennemidor avec un nouvel intérêt. Un jour il lui dit : = Vos traits ne me sont pas étrangers ; vous êtes-vous toujours appelé Ennemidor ? = Non , répondit le Chevalier ; dans mon enfance on me nommoit *Agnostos* (1) : mais j'ignore quels sont mes parens. On m'assure seulement que le Marquis d'Argentuare est mon oncle : mais il faut que cela ne soit point vrai ; car je l'ai été voir à Sirapis , son cœur ne lui a rien dit pour moi , & le mien ne m'a pas plus parlé pour lui. Aussi me suis-je bientôt échappé de sa maison , pour aller acquérir de la gloire avec MM. les Capitaines qui courent maintenant les champs. = De la gloire ! & autre chose encore , lui dit tout bas Filatée.

= Quoi , ajouta le Solitaire , vous n'avez aucun renseignement sur votre naissance ? = Je n'ai qu'une petite mallette avec quatre portraits , dit Ennemidor , ce qui fait que bien des gens ne m'appellent encore que le petit homme portant mallette =.

(1) Ce qui veut dire *inconnu*.

Le Solitaire le pria de lui faire voir ces portraits. Le lendemain Ennemidor les lui porta : = O Ciel ! s'écria le bon Solitaire , je ne m'étois pas trompé ; c'est lui , c'est le véritable fils , la vivante image de mon auguste Maître ! O jeune homme , digne par vos exploits du sang généreux dont vous sortez , répondez moi , je vous prie : depuis onze ans que je suis enfermé dans ce Moutier , je suis mort au monde ; j'ignore absolument ce qui s'y passe. Mais vous qui y jouez un si grand rôle , ne pourriez - vous pas me dire si le Prince Petruperyon (1) vit encore ? = Non , il n'est plus , dit Ennemidor. = O douleur ! répond le Vieillard , je n'ai donc plus de Maître , je n'ai plus que celui du Ciel. Illustre jeune homme , donnez des larmes au premier sentiment de la Nature ; pleu-

(1) L'Histoire de ce Prince Petruperyon seroit bien longue à raconter ici. Il suffit de savoir que c'étoit un grand Défenseur de la Religion des Galates , & qu'il périt malheureusement.

rez Petruperyon , c'étoit votre père ; baïsez respectueusement ses traits révé-
rés ; les voici, ils sont fidèlement rendus.
Voyez la douceur, les graces, la timi-
dité, une sorte de honte sur ce second
portrait : c'est votre mère. Ce n'est pas
sans cause qu'elle semble rougir un peu
dans ce portrait ; elle n'étoit pas l'épouse
légitime , mais la Maîtresse de votre
père : son nom est Cariergie. Vous ne
vous reconnoissez point dans ce troi-
sième portrait : c'étoit bien vous pour-
tant , & mes yeux éteints vous re-
trouvent-là comme je vous ai laissé.
Ah ! je la revois aussi , cette gentille
enfant , l'aimable Diane votre sœur.

Fils de Petruperyon , que de mal-
heurs obscurcirent & affligèrent votre
berceau ! j'en fus témoin , je les par-
tageai tous. C'étoit dans le temps où
une Religion nouvelle venoit sapper
les fondemens de cet Empire. Vos pa-
rens , qui défendoient l'ancienne , furent
les victimes de leur zèle , & sans doute
aussi de leur ambition. Mon fils , avez-
vous l'empreinte d'une épée au bras droit ?
= La voici , dit Ennemidor en décou-
vrant son bras. = Il suffit , répond le

Viéillard , vous êtes bien le sang du Prince Petruperyon ==.

Cette découverte de la naissance d'Ennemidor , & les détails trop longs des malheurs de sa famille , se répandirent bientôt. Le Prince de Gonzanvert , charmé d'apprendre qu'il étoit né d'un Prince , quoique bâtard , se déterminà à lui offrir sa nièce. Mais cette nièce , qui s'appelloit Clarice , avoit trop d'ambition pour épouser un homme qui ne lui apporteroit pas une Couronne ; & quand son oncle vint lui présenter l'époux qu'il lui avoit destiné , elle ne put s'empêcher de le recevoir avec une hauteur qui fut remarquée , malgré la gloire & la beauté dont brilloit le front d'Ennemidor.

O malheureuse Filatée , fille d'un simple Gentilhomme , qu'allez-vous devenir ! Votre premier mouvement est d'être fâchée qu'Ennemidor soit d'un sang si illustre. Comment pourra-t-il vous sacrifier une grande Princesse ?

Ennemidor vient retrouver son cher Delphis. Il lui apprend qu'il a été présenté à la Princesse ; mais il assure qu'il ne l'épousera pas.

Filatée respire. = Qui vous empêche, lui dit-elle, de contracter une si glorieuse alliance? = Qui m'en empêche, reprit Ennemidor? eh! ne vous l'ai-je pas dit cent fois? c'est Filatée. Je n'aurai qu'elle au monde, ou je mourrai sans engagement =.

On ne se tourmente pas éternellement. Filatée, ravie, se tait; mais elle regarde Ennemidor avec des yeux si enflammés, si tendres! elle n'en cache plus l'éclat comme auparavant, elle ne le peut plus. Ce ne sont plus enfin les yeux de Delphis, ce sont ceux d'une femme, & de la femme la plus passionnée. Elle se tait. Eh! qu'a t-elle besoin de parler? son regard attire, son ivresse décèle Filatée.

Mais la décence, la réserve, la vertu, commandent le respect, & balancent le pouvoir de ses charmes. Ennemidor ne fait que tomber à ses genoux.

Filatée, connue comme Filatée, ne veut plus loger sous le même toit avec Ennemidor; & conduite par la vertu, elle prend un parti qui prouve son empire. Etant bien sûre que la Princesse Clarice n'aime pas Ennemidor; que sachant ce

qu'elle est, elle la recevra volontiers auprès d'elle; bien sûre qu'au lieu de contrarier ses amours, elle leur sera favorable, qu'elle pourra s'employer pour la reconcilier avec ses parens, Filatée va chez cette Princesse, & lui fait une confiance entière.

Elle ne s'étoit point trompée. Clarice la reçut comme un don que le Ciel propice lui envoyoit; elle l'aima bientôt en sœur & la chérit en amie.

C'étoit beaucoup pour Clarice d'avoir trouvé un moyen pour ne pas être à Ennemidor: mais ce n'étoit pas tout; il falloit encore une Couronne à son ambition, & cela étoit beaucoup plus difficile. Le Ciel cependant lui laissa encore entrevoir cette faveur. L'Impératrice de Galatie venoit de mourir; l'Empereur étoit jeune, il pensoit à former un nouvel hymen. Clarice n'étoit pas un parti à dédaigner pour lui. Elle étoit belle, elle étoit Princesse, une Souveraineté considérable l'attendoit un jour.

Elle mit d'abord dans ses intérêts le Prince de Gonzanvert. Elle le fit consentir à se désister de son projet de l'u-

nir avec Ennemidor , parce que lui-même avoit un autre penchant vainqueur ; elle lui montra celle qui en étoit l'objet. Ennemidor protesta au Prince qu'il n'auroit jamais d'autre épouse que Filatée.

Le grand Hercule de Bournonvarre , Empereur de Galatie , écrivit au Prince de Gonzanvert pour lui demander sa nièce. Qui ne croiroit que nous touchons ici à la fin de notre Roman ? Mais souvent du sein du bonheur s'élève une tourmente imprévue , & l'orage éclate. Voilà précisément ce qui va nous arriver.

C'étoit un rude Prince que cet Hercule de Bournonvarre , glorieux Empereur des Galates. Aussi jaloux de conquêtes amoureuses que de succès militaires , il avoit triomphé d'autant de Belles qu'il avoit pris de Villes. Cependant , après la mort de l'Impératrice , il se promit de mettre un terme à ses travaux amoureux. En se rappelant tous les traits de la Princesse Clarice qu'il avoit vue plusieurs fois à sa Cour , il crut que désormais sa possession lui suffiroit , & qu'elle alloit fixer son cœur volage. Il lui écrivit les

lettres les plus tendres , & lui dit que quand il auroit terminé quelques opérations importantes, son premier soin & le plus cher de ses vœux le porteroient à Gonzanvert , où devoit se faire le mariage.

L'ambitieuse, Clarice étoit au comble de sa joie. Elle l'épanchoit avec ravissement dans le cœur de Filatée , qui se flattoit que son mariage suivroit celui de la Princesse.

L'Empereur , libre des affaires qui le retenoient à Sirapis , part pour Gonzanvert. Il arrive de grand matin, par l'impatience de son amour. Par la même impatience , il desiré de voir la Princesse qui étoit encore couchée. La décence ne s'accordoit guères avec ce desir : mais les Souverains , qui font & subrogent les Loix , se dispensent quelquefois de celle de la décence. On acquiesce donc à sa fantaisie.

Selon l'usage de ce temps, nous l'avons déjà dit, les femmes qui s'aimoient couchoient ensemble. Clarice étoit dans le même lit avec Filatée. O coup imprévu ! l'Empereur qui adoroit la Princesse , cessa de l'aimer aussitôt

tôt qu'il vit sa compagne à ses côtés. Quelle différence entre les deux amies, aux yeux de l'Empereur !

Clarice s'aperçut, la première, de cette impression fatale. L'Empereur n'eut plus pour elle cet amour empressé dont il l'avoit tant flattée dans ses lettres. Il étoit froid, au contraire, auprès d'elle, il la fuyoit même; il n'avoit plus d'yeux, plus de soins, plus d'amour que pour Filatée.

Celle-ci s'étoit bien aperçue aussi de la préférence que le Roi lui donnoit sur la Princesse, & elle en fut désespérée. Elle aimoit, elle étoit aimée: que lui faisoit la conquête du grand Empereur Hercule de Bournonvarre? Ennemidor étoit bien plus poudreuse: trop heureuse d'être belle aux yeux de ce magnanime bâtard, elle étoit devenue indifférente au grand & universel besoin que son sexe ressent de plaire sans distinction. Son amour avoit éteint la coquetterie; ah! voilà la preuve essentielle d'un sentiment vrai. Celui de Filatée l'étoit bien; il étoit exclusif; & la flamme du plus grand Prince du monde l'offensoit.

A l'amour se joignoit l'amitié dans
Septembre 1783.

G

son cœur. Qui ne parle de l'amitié, hélas ! & qui la connoît ? Ce n'étoit point dans les livres, comme les Sages & les Philosophes oisifs & vains, que Filatée avoit puisé ce bien. Son ame tout naturellement l'avoit portée vers la Princesse Clarice ; devenue sa confidente, elle avoit, sinon approuvé, du moins adopté tous ses intérêts. Elle auroit désiré sans doute que la Princesse fût moins ambitieuse : mais enfin elle l'étoit, elle vouloit une Couronne. Le grand Bournonvarre venoit lui-même en déposer une superbe & prédominante, à ses pieds ; un caprice de cet Empereur lui fait changer d'idée.

Que fera Filatée pour lui ôter ce caprice & pour servir son amie ? Le cœur, en amitié sur-tout, est toujours un excellent guide ; & le Lecteur peut être tranquille.

Cependant Clarice, qui croyoit qu'on ne pouvoit être heureuse qu'avec un Amant couronné, se désoloit. Elle savoit, elle avoit bien vu que son amie étoit offensée de l'amour de Bournonvarre ; mais cet état ne peut être sans agitation : cependant elle n'en estimoit

pas moins son amie ; & quoiqu'intérieurement choquée de la préférence qu'on lui donnoit , elle lui peignit son mal inattendu avec confiance , quoiqu'avec l'embarras de l'amour-propre offensé :
= Princesse , lui dit Filatée , commencez d'abord à me regarder avec les mêmes yeux qui m'ont irrévocablement attachée à tout ce qui vous touche. Sans doute l'Empereur reviendra vers vous ; il le doit. Mais s'il persiste dans une fantaisie qui m'offense , soyez tranquille encore : mon cœur est donné , vous le savez bien ; & je mourrois plutôt que de manquer de foi à Ennemidor. La laissez-moi conduire seule toute cette affaire =.

La Princesse l'embrassa avec beaucoup de vivacité ; & celle-ci fit appeller aussitôt Ennemidor. Quel éclat elle avoit , lorsqu'il parut à ses yeux ! Ce n'étoit plus cet ignoble habillement d'un Officier subalterne de ce temps , qui avoit défiguré ses traits avec le nom de Delphis ; c'étoit toute la parure recherchée , & décente pourtant , des plus grandes Dames de la Cour de Galatie. Ses ornemens , ses perles orientales , le charme inexprimable répandu sur toute sa per-

sonne, le firent tomber à ses pieds. Elle lui apprit l'incident fâcheux qui venoit contrarier leur union , & porter l'alarme dans le cœur de la Princesse. = Depuis que vous avez fait , lui dit-elle , votre accommodement avec l'Empereur , il vous distingue , il vous estime , il veut vous employer dans les troubles qui continuent d'ébranler ses Etats. Demandez-lui d'abord ma main pour première grace. Ne craignez pas de lui dire que je vous aime. Allez , ajouta-t-elle en rougissant , sans l'intérêt que je prends à la Princesse , malgré tout celui que je prends à vous , jamais Filatée ne vous eût fait cette prière =.

Ennemidor retombant à ses genoux , lui exprima avec transport toute sa reconnoissance. Puis il courut , tout hors de lui-même , chez le Prince de Gonzanvert , où il trouva l'Empereur , qui dit à celui-ci , en lui montrant notre Chevalier : = Mon cousin , voilà votre ancien Défenseur & mon Champion maintenant. C'est un brave , & je ne suis fâché que d'une chose ; c'est d'avoir voulu le faire périr , à l'instigation de l'indigne Gardenfort. = Sire , lui

répond modestement Ennemidor, il ne tient qu'à Votre Majesté de me faire autant de bien maintenant, que le Marquis de Gardenfort, à qui j'avois rendu pourtant quelque service dans un duel assez fameux, a voulu me faire de mal. = Eh ! comment cela, reprend l'Empereur ? = Sire, dit Ennemidor, c'est en me faisant l'honneur d'assister à mon mariage avec une honnête & vertueuse demoiselle que j'adore, & dont j'ai le bonheur d'être aimé =. Vraiment, ajoute l'Empereur, qui ne se doutoit nullement que cette demoiselle fût celle qu'il avoit vue dans le lit de la Princesse, j'en serai fort aise, car j'aime grandement les mariages ; nous danserons =.

A ce consentement formel, le Prince de Gonzanvert nomma Filatée : on la prie de venir, elle paroît, & l'Empereur reconnoît celle dont la beauté lui avoit fait une impression si vive. Il ne fut plus si pressé de danser. L'embarras augmenta, de moment en moment. Le Prince de Gonzanvert, qui ne savoit rien de ce qui s'étoit passé, insista. Bournonvarre lui

jetta un coup-d'œil de *déplaisance*, & tout fut dit pour le moment.

Clarice fut affligée, Filatée ne le fut pas moins, mais rien n'égalait les inquiétudes d'Ennemidor. Pour l'Empereur, comme il n'étoit pas dans l'usage de trouver beaucoup de résistance, il se flatta de pouvoir contenter son caprice avec Filatée. Toutes les nuits elle continuoit de partager le lit de la Princesse, & tous les matins l'Empereur alloit les voir lorsqu'elles étoient encore couchées.

Nous ne savons si nos Lecteurs connoissent une estampe qui représente le Roi d'Ethiopie abusant de son pouvoir envers une femme qui ne l'aimoit point. Tel à peu-près se montra, à la fin, le grand Bournonvarre envers Filatée, sans être retenu par la présence même de la Princesse. Supprimons tous les détails de cette violence odieuse; mais n'omettons point la vertueuse & noble résistance de Filatée, qui, après s'être tenue dans une défensive respectueuse, s'arma enfin de toute la fierté convenable, quand elle en vit l'insuffisance.

Elle fit trembler celui qui rangeoit un si vaste Empire sous ses loix victorieuses, & montra à Sa Majesté Impériale, qu'il ne lui étoit pas aussi aisé d'exécuter toutes ses volontés, que ses flatteurs avoient la bonté de le lui dire. Par l'amitié la plus sensible & la plus raffinée pour la Princesse, & sans doute aussi par l'excès de son amour, elle résolut d'éteindre la fantaisie de l'Empereur en l'offensant.

Les Souverains sont fort irritables. Il est certain que si Bournonvarre avoit manqué à Filatée, elle le lui fit sentir aussi d'une rude manière, mais par degrés cependant; car elle s'étoit d'abord respectueusement jettée à ses genoux, & lui avoit dit : = Sire, pour l'honneur du Dieu que vous adorez, respectez ma gloire =. Mais l'Empereur continuant toujours, elle ajouta : = Jusqu'ici j'ai respecté mon Empereur & mon maître; mais je lui déclare que s'il ne cesse d'offenser une fille qui a de l'honneur, de la vertu & du courage, elle usera de tous les moyens qui sont en elle, pour repousser la force par la force =.

Bournonvarre fut très-piqué de ces

paroles, & répondit : = Vous ne savez pas, je le vois, ce que c'est que de mettre un Empereur en colere ! = La faute en est à vous seul, s'écria Filatée. Je sais qu'un Empereur est fort à craindre ; il peut à son gré faire voler les têtes des hommes sur un échafaud, & vous même vous venez de faire périr ainsi la Duchesse de Conforliche. Mais, Sire, je crains encore bien plus le Ciel que Votre Majesté. = Insolente, lui dit Bournonvarre = !

Insolente, sans doute, mais cette insolence même la rendoit plus belle, & si belle que l'Empereur, bien moins fâché qu'amoureux, s'approcha encore d'elle. Filatée n'épargna pas alors le visage Impérial ; elle le meurtrit avec ses ongles, & le couvrit de sang.

Ah ! pour le coup, le sang éteignit l'amour, & sauva complètement l'honneur de Filatée. La Princesse, témoin bien embarrassé & bien embarrassant de ce combat extraordinaire, essuya le sang de l'Empereur, lava ses blessures, lui prodigua les soins les plus touchans. Il lui dit : = Vous me faites du bien, pendant que les autres me font du

mal =. Elle le regarda avec les yeux les plus passionnés, & pleura. Bournonvarre étoit dans le fonds un très-bon homme; il s'attendrit pour la Princesse, & reconnut son tort avec Filatée, qui le voyant respectueux & radouci, lui demanda très-humblement pardon.

Le pardon étant accordé, Filatée dit à Sa Majesté : = Ah ! Sire, faites oublier à cette belle Princesse qui vous aime, le spectacle offensant que vous venez d'offrir à ses yeux. Vous êtes venu à Gonzanvert pour l'épouser. Formez ce lien qui fera votre bonheur. Le mien, Sire, est irrévocablement attaché au valeureux Ennemidor. Ennemidor, en devenant mon époux, deviendra encore l'appui de votre Trône. Je connois son cœur; vous connoissez son bras invincible. Ah ! Sire, rendez-nous tous heureux avec vous-même =.

La Princesse embrassa tendrement Filatée. C'étoit confirmer bien éloquemment, bien énergiquement à l'Empereur, la prière que cette tendre & fidelle amie venoit de lui faire pour elle.

On est encore fort heureux, quand, en perdant un bien, on en retrouve un

autre , un autre tel que la Princeſſe Clarice. Sans Filatée , elle auroit été la plus raviſſante femme de toute la Galatie. Elle étoit du moins la ſeconde. L'Empereur prit donc ſon parti ; il déſigna le jour où il devoit épouſer la Princeſſe.

Ennemidor n'a plus de rival , & Filatée eſt à lui ſans retour. Mais à ce bonheur ſ'en joignit un autre bien doux. Le Cénobite qui avoit éclairé notre généreux bâtard ſur ſa naiſſance , découvrit pendant ce temps la retraite de la belle Cariergie , mère d'Ennemidor & de la gentille Diane ſa ſœur. Il leur mande qu'il a un grand ſecret à leur apprendre. Cariergie habitoit une terre voiſine de Darde-Roy ; & ſouvent ſans être connue , ſans oſer ſe faire connoître encore au fruit de ſon illégitime amour , elle alloit le voir dans cette Ville , & charmoit furtivement la tendreſſe maternelle par cette vue raviſſante. Tout-à-coup elle apprend qu'il ſ'eſt enfui après avoir tué Oriſthène , frère de Filatée. Elle n'entend plus parler de lui. Pendant ce temps le Prince Petruperyon , ſon amant , meurt , & lui laiſſe une for-

tune considérable. Privée de son fils , elle se saisit du seul bien qui lui restât , de sa gentille Diane , qu'elle faisoit aussi secrettement élever. Elle va dans une Province étrangère , sous un nom inconnu. Elle gémissoit de la perte de son fils , du bel Agnostos. Mille fois elle avoit entendu vanter le nom d'Ennemidor ; elle étoit loin de penser que c'étoit l'enfant , objet constant de ses larmes. Elle reçoit la lettre du Cénobite , elle arrive à Gonzanvert avec sa fille. Elle revoit son fils tout brillant de gloire , le favori de l'Empereur & l'amant de la belle Filatée. Ce fut un spectacle touchant que cette reconnoissance , qui se fit sous les yeux du grand Empereur , du Prince de Gonzanvert , de la Princesse Clarice , du bon Cénobite & de toute la Cour.

L'Empereur , qui avoit repris sa première passion pour la Princesse , ne voulut point différer son bonheur. Le même jour qu'il lui donna sa main , il voulut aussi qu'Ennemidor reçût celle de Filatée. On donna beaucoup de fêtes à l'occasion de ces deux mariages : mais ni les Tournois , ni les combats à la bar-

rière, ni les bals, n'offrirent aux contractans des délices aussi pures que celles qu'ils trouvèrent dans leur union. Clarice eut une Couronne: mais Filatée eut bien plus, elle eut Ennemidor. Ennemidor, avec Filatée, retrouva une mère adorée, une sœur charmante, biens mille fois préférables à tous les honneurs qui chargeoient sa tête. Parmi tous ces biens, il n'oublia jamais le fidèle Domestique qui l'avoit sauvé d'une mort inévitable pendant sa prison au siège de Gonzanvert.



NOTES HISTORIQUES

ET INTERPRÉTATIVES.

TEL est le précis de plus de douze cents pages in-8°. que l'Ouvrage du sieur de Lannel renferme. Nous avons déjà dit qu'il étoit plein de liberté dans les images, dans les détails, même dans les expressions; & ce n'a pas été un petit travail pour nous que de retrancher toutes ces indécences, parce qu'elles tiennent au sujet. Nous avons cru devoir sauver aussi à nos Lecteurs les traits de satire épars dans l'Ouvrage contre tout le monde. L'Auteur a bien d'autres défauts qui tiennent au temps où il écrivoit: il est prolix, il est plein d'*imbroglio*, il est exagéré. Mais tous ces défauts sont compensés par un beau plan, beaucoup d'intérêt & d'excellentes réflexions, en forme de résultats, écrites en lettres italiques, & qui prouvent une grande connoissance du cœur humain & des passions qui l'agitent. Il peint

fur-tout avec une vérité frappante tous les personnages qu'il met en scène.

Mais il n'est pas facile à présent de donner à son Ouvrage une clef qui seroit cependant fort instructive. On fait bien que Sirapis est Paris ; que la Galatie est la France , & ainsi de quelques autres mots énigmatiques. Mais quel étoit le généreux & beau bâtard Ennemidor ? Nous avons dit que ce pourroit bien être le Prince de Phaltzbourg , à qui le Roman est dédié. Nous n'en sommes cependant point sûrs. Il y avoit dans ce temps beaucoup d'autres bâtards célèbres. Le Prince de Phaltzbourg lui-même étoit cousin - germain d'un autre qui fit aussi beaucoup de bruit : c'étoit le Comte de Romorantin, né du grand Duc de Guise , assassiné à Blois avec le Cardinal son frère en 1588 , & d'une Dame inconnue , qui n'est cependant point Madame de Sauve, depuis Madame de Noirmoutier , Maîtresse de ce Duc. Il y avoit encore un bâtard , fils de Henri IV , le Comte de Moret, qu'on dit avoir été tué au combat de Castelnaudary en 1632 , & dont quelques autres prolongent bien plus loin

l'existence , puisqu'on prétend qu'après s'être sauvé de Castelnau-dary , il alla se faire Hermite en Touraine , & ne mourut que sous Louis XIV dans la plus grande vieillesse , sur quoi on peut consulter le Père Griffet dans ses preuves de l'Histoire.

Mais les Ecrivains François n'ont pas jugé à propos de s'arrêter à ces personnages , qu'ils ont traités en subalternes malgré leurs grandes qualités. Ils ne se sont attachés qu'aux Rois , aux principaux événemens , à l'Histoire générale. Les anecdotes particulières intéressent cependant bien davantage le commun des Lecteurs. Que leur font les vieux Rois , les vieilles batailles ? Tout cela est trop loin d'eux. Ils aiment mieux voir agir des hommes d'un rang inférieur & plus rapproché de leur sphère ; ils aiment mieux l'histoire de leur propre cœur , qu'on retrouve dans les anecdotes particulières.

Quelle étoit cette Reine de Regnaut-Chanfort , amante infidelle de Boit-tantual , & si promptement éprise du petit homme portant mallette ? Nous serions tentés de croire que l'Auteur ,

pour former ce caractère, emprunta des traits de plusieurs Princesses. Quelques-uns de ces traits peuvent appartenir à la Reine Marguerite, si fameuse par ses galanteries. D'autres traits conviendroient assez à la fille du Duc de Mayenne, épouse de M. de Nevers-Gonzague, & qui soutint contre Louis XIII, en haine du Maréchal d'Ancre, un siège dans la Ville de Nevers. Mais celle-ci ne fut jamais décriée pour ses mœurs : elle ne peut donc être que la sage Princesse de Gonzanvert, nom d'ailleurs très-semblable à celui de Nevers-Gonzague, son mari. Elle eut une sœur qui étoit la Duchesse d'Ognano. Toutes deux se révoltèrent avec le jeune Duc de Mayenne, leur frère, & se réconcilièrent, quand Louis XIII eut fait assassiner le Maréchal d'Ancre, cause essentielle de leur rebellion.

Ce Maréchal d'Ancre pourroit bien être lui-même Gardenfort. En effet ce Favori superbe révolte toute la Galatie : mais il est seulement disgracié & arrêté ; il n'est pas assassiné à l'entrée du Palais, comme le fut le Maréchal d'Ancre aux barrières du Louvre. D'ailleurs, on voit

dans notre Extrait une Duchesse de Conforliche qui a la tête tranchée; & c'est sûrement la Maréchale d'Ancre, l'infortunée Galigai. Le Maréchal son époux seroit donc le Duc de Conforliche. De plus Gardenfort a beaucoup de ressemblance avec le Connétable de Luynes. Il faut observer que ce Roman a été écrit sous le ministère du Cardinal de Richelieu, & qu'alors, pour plaire à cette jalouse Eminence, il falloit dire beaucoup de mal de ses prédécesseurs. C'est pour cela que le sieur de Lannel n'épargne ni Concini d'Ancre, ni Albert de Luynes: ce qui assurément n'est pas fort généreux, mais ce qui se rencontre quelquefois.

Le Marquis d'Argentuaire, d'abord cru l'oncle d'Ennemidor, étoit un homme à la tête des Finances. Il a quelques rapports avec d'O, qui étoit Sur-Intendant sous Henri III, & dont la probité n'étoit pas trop reconnue. En général l'Auteur en veut beaucoup aux Financiers, & parmi les satyres que nous avons omises, il y en a beaucoup dont ils sont l'objet. Nous en avons trouvé une contre le fameux Zamet,

qui, ayant été Marmiton sous Henri III, devint sous Henri IV, agent des plaisirs des Princes, & acquit tant de richesses par ce second métier, & depuis par celui de partisan, que le Roi & toute la Cour alloient souper chez lui. C'est de cet ex-Marmiton qu'on disoit qu'il avoit gagné plus d'or à porter des poulets qu'à les piquer. Le Prince de Voltandon, tué auprès de Sirapis par Ennemidor, paroîtroit d'abord être un Prince de la Maison de Lorraine. Mais non; aucun homme de cette Maison ne fut tué en duel.

Le grand Augure Anthénor paroîtroit être le Cardinal de Guise, Archevêque de Reims, & en cette qualité, l'Inaugurateur naturel de nos Rois. Ce ne sauroit encore être lui, car le sieur de Lannel n'auroit pas dit tant de mal de ce Cardinal, le père du Prince de Phaltzbourg, à qui il dédie son livre.

Le Prince de Roncandon qui se révolta avec Meuridas & Gonzanvert, & dont le sieur de Lannel ne dit aucun mal, étoit M. le Prince, père de notre Grand Condé. On le voit par un manifeste (inséré dans l'Ouvrage, & que nous

avons omis) adressé à l'Empereur Hercule de Bournonvarre , fort semblable à celui que le Prince François fit paroître au commencement du règne de Louis XIII , à l'occasion du double mariage qui fit tant de bruit alors. Le Prince de Roncandon y prend d'ailleurs la qualité de Premier Prince du Sang , qu'avoit aussi Condé en France.

Meuridas n'est pas un personnage assez saillant dans l'Ouvrage , pour que l'on reconnoisse en lui ni le Duc Charles de Guise , ni le Duc de Chevreuse-Lorraine , son frère.

Pour le Prince de Bournonvarre , qui a quelque similitude avec Bourbon-Navarre , ce ne sauroit être absolument Henri IV. Le Héros du Roman n'a pas la valeur brillante , la noble franchise , & la popularité touchante de Henri. Il est bien , comme lui , entreprenant auprès des Belles : mais c'est tout. Malgré ce trait de ressemblance avec Henri , il faut croire qu'on a voulu peindre Louis XIII , tout réservé qu'il étoit auprès du sexe. Ce Prince a fait décapiter la Maréchale d'Ancre , comme Bournonvarre la Duchesse de Conforliche.

Comme lui encore , il a assiégé plusieurs Villes contre ses sujets rebelles.

Il y a dans l'Ouvrage d'autres portraits plus ressemblans. Tel est celui du fameux Curé de Loudun , qui a été brûlé comme forcier ; & celui du Désiſte Théophile , appelé dans le livre *Aime-Dieu* , ce qui signifie la même chose en François , quoiqu'assurément Théophile ne fût pas fort soupçonné d'aimer Dieu , puisqu'au contraire il fut mis en prison pour ses impiétés. Il y étoit encore quand Lannel composa son livre. Il y prend sa défense : mais cette défense étoit insuffisante ; il falloit à Théophile une autre protection. Il la trouva dans le Maréchal de Montmorency ; qui fut depuis décapité à Toulouse , & qui obtint sa grace. Théophile sortit donc de prison , & se réfugia à l'Hôtel de Montmorency , où il mourut en 1626.

On retrouve dans Lannel un reste de superstition fort commune encore de son temps. Il y fait paroître quelques forciers ; ses personnages vont les consulter. Il y a sur-tout un certain Magicien nommé Laybou , qui donne des

secrets infaillibles pour jouir de sa Maîtresse. Il ne faut pour cela qu'un diamant de *Parafre* (1), puis aller cueillir quelques fleurs le matin avant le lever du Soleil. Une feuille de trèfle même suffit pour cela. Il ne s'agit que d'en prendre une dans la main, & de s'écrier avec une foi vive: Démon d'amour, à qui cette herbe est consacrée, je te conjure de rendre amoureuse de moi la personne pour qui je la cueille. Et aussitôt il n'y a cœur de roche qui tienne contre le prestige.

Le bon Lannel attribue beaucoup d'influence aux songes sur les événemens qui doivent les suivre.

Mais cet homme avoit beaucoup de connoissances. Il savoit jusqu'à la Médecine; & ce qu'il y a de fort plaisant, c'est qu'il donne différentes recettes dans son Ouvrage. On y voit non-seulement, comme on pourroit le voir dans le Grand-Albert, ce qui peut

(1) Ce *Parafre* étoit un fameux Magicien qui faisoit, en diamans faux, des talismans & des amulettes qui avoient de rudes vertus en amour.

rendre le teint plus frais , & les autres moyens si connus & si vains de fixer la beauté qui fuit ; mais encore des remèdes qu'il prétend curatifs pour une foule de maladies , sans en excepter les maux de nerfs , qu'il appelle *mal de mère*. On ne se douteroit pas , si nous ne le disions ici , que c'est sur-tout dans la guérison de cette dernière maladie qu'excelloit la belle Filatée de notre Roman. N'étant encore connue que sous le nom de Delphis , elle avoit plusieurs fois appaisé les souffrances de la sage Princesse de Gonzanvert qui en étoit affligée.

L'Auteur , au lieu de marcher d'un pas égal & sûr au dénouement , s'amuse à ramasser tout ce qu'il trouve sur son chemin. Tantôt c'est un duel , un bal , une cérémonie religieuse , une bataille ; tantôt il se perd en épisodes , & raconte une infinité d'histoires d'amours sur tous les tons. Il nous mène ensuite dans les cabinets des Princes , dans les maisons des Particuliers , dans les alcoves des Belles. Tout cela est bien long , & nous l'avons aussi fort élagué : mais nous ne saurions disconvenir en même

temps que cela ne peigne parfaitement les mœurs , les habitudes , les préjugés du temps ; & quoiqu'enfin ce ne soit ici qu'un Roman , il nous fait beaucoup mieux connoître la vie privée des François sous Louis XIII , que la longue & diffuse Histoire de le Vassor & de quelques autres. Lannel n'oublie ni le glorieux & fier d'Epernon , ni l'austère Sully , ni le bon Président Jeannin , ni l'intrigant Puylaurant , ni le Duc de Rohan , le seul Rebelle peut-être qui ne perdit jamais le cœur François , ni tant d'hommes & de femmes célèbres qui brouillèrent , furent brouillés , triomphèrent ou furent décapités dans ce temps de trouble. A la mode espagnole , il fait marcher cinquante aventures de front , l'une plaisante , l'autre sérieuse , décochant en chemin sur celui-ci & sur celle-là quelques traits , sous des noms supposés. Tous ces détails frappent & entraînent les Lecteurs instruits de toutes les particularités , de toutes les affections , de tous les intérêts , & de l'esprit de ce siècle. Mais cette étonnante bigarrure seroit trop confuse pour le

grand nombre. Ainsi , nous avons été obligés, dans l'abondance du fleur de Lannel , de faire un choix , & de ne nous attacher qu'aux personnages principaux.

Parmi ce que nous avons laissé, il y a une historiette touchante , intitulée : *Le Comte de Viasfis & Belinde*. Ce Comte déloyal , n'ayant pu se faire aimer de cette Demoiselle , quoiqu'il eût prononcé sur un bouquet , fait en son honneur , ces grandes & efficaces paroles , *trif , brif , afraim , servabis , inclinet* , avoit pris le parti de l'enlever & de l'enfermer dans son Château de Mordon. Là , il n'y a pas de séductions , de ruses , de douceur , de violence , qu'il n'emploie contre la malheureuse , & toujours inutilement. Il finit par la lier pour assouvir sa détestable brutalité. L'infortunée Belinde n'ayant plus que la voix de libre , la renforce pour appeler à son aide la glorieuse Vierge Théodoce (1). Aussi - tôt un jeune homme vient , comme par miracle , frapper à sa porte. Voyant qu'on ne l'ouvroit pas , & continuant d'entendre les cris plaintifs

(1) Mot grec qui signifie *Mère de Dieu*.

d'une

d'une femme, il enfonce la porte, tire son épée, tue le déloyal Comte. . . . Ce jeune homme étoit le neveu du séducteur qu'il aimoit comme son père, & qu'il tua sans le reconnoître.

Tous les personnages des Romans de ce temps-là étoient de grands conteurs, parce que nos aïeux l'étoient eux-mêmes. Il y a toute apparence que ces contes étoient des aventures arrangées sur les événemens courans. Mais il y en a de bien tragiques. Nous en rapporterons encore un. *Dinavalar* avoit épousé la sœur de *Pélionoir*. Cette Dame étoit grièvement soupçonnée d'avoir manqué à la fidélité conjugale, en faveur d'un grand Sacrificateur nommé *Sléman*. Sous Louis XIII on n'entendoit point raillerie sur cet article. Mais *Dinavalar*, plus traitable & plus galant homme, ferma les yeux sur ce petit accident domestique ; & même, pour n'y point penser, il eut de son côté une liaison d'amour. Malheureusement il le trouva que *Pélionoir*, son beau-frère, prit du goût pour sa Maîtresse. *Dinavalar* le trouva plusieurs fois chez elle. Ennuyé de ses visites, il le pria un jour, d'un ton un peu trop

Septembre 1783.

H

impérieux , de porter ses vœux ailleurs que chez sa Dame. = Votre Dame , lui dit Pélionoir ! j'ai cru que vous n'en aviez pas d'autre que ma sœur. = Eh ! n'a-t-elle pas changé de maître , votre respectable sœur , reprend Dinavalar ? êtes-vous le seul homme de Galatie qui ignore que le grand Sacrificateur Sléman . . . ? = Ma sœur est une femme de bien , s'écrie Pélionoir. . . . = Voulez-vous être le champion de son honneur , se récrie Dinavalar = ? Pélionoir y consent. = Sus donc , dit l'époux maltraité , l'épée à la main = !

Ils se battent & se tuent tous deux.



QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

LA CHRYSOLITE,

OU

LE SECRET DES ROMANS,

*Par le Sieur André Maréchal. Paris, chez
Toussaint du Bray, 1627, & réimprimé
chez Antoine de Sommaville, encore à
Paris, en 1634, in-8°.*

CET Ouvrage est dédié au même Prince de Phaltzbourg dont nous venons de parler dans l'article précédent. Ce bâtard du Cardinal de Guise, après s'être signalé par de brillantes actions en Allemagne, habitoit alors Paris qui commençoit à devenir le centre des Sciences & des Arts. Notre grand Corneille vivoit déjà, & nos Grands Seigneurs étoient dans l'usage d'assembler, dans leurs Hôtels, les Gens-de-Lettres, afin d'apprendre d'eux, sans peine, ce qui en coûte beaucoup. Or, de ces Assemblées littéraires, qui, comme on sait,

furent l'origine de l'Académie François & des autres Académies dont l'Europe est pleine , M. de Phaltzbourg en avoit régulièrement chez lui. On y faisoit des lectures , tantôt sérieuses , tantôt amusantes. Le sieur de Lannel , Auteur du Roman satyrique , & le sieur André Maréchal , Auteur de celui que nous analysons , avoient choisi le genre Romanesque , le plus proportionné à l'ignorance des Grands Seigneurs , & le plus capable de les faire sortir du désœuvrement qui les tue. Tous deux , en rapprochant ce genre , de la vérité , le perfectionnèrent. Ils ont fait époque de leur temps , & à peine les connoît-on aujourd'hui. Notre Collection , étant une Bibliothèque , nous impose la loi de parler de tous les Ouvrages , qui , dans le genre qui nous occupe , ont eu de la réputation : mais une loi aussi obligatoire nous ordonne aussi de ne pas fatiguer le Public. Nous tâcherons toujours d'être fidèles à cette dernière , & nous ne tirerons jamais de ces vieux Livres ignorés que ce qui pourra *instruire , plaire , intéresser* , ou du moins ne pas ennuyer , dans un siècle où l'ennui est une chose si commune.

Le sieur Maréchal nous dit , dans sa Préface , que son Ouvrage est tout-à-la-fois une Histoire & un Roman : une *Histoire* , parce que le fonds en est vrai ; un *Roman* , parce qu'il embellit les faits

& les circonstances. Il ne les embellit cependant pas à la manière des Romanciers de son temps, dont il se moque, & qui n'avoient qu'un *faſte menteur*. Il les compare à *des ballons enflés qui crèvent en atômes*, & à *des cadrans qui n'ont ni ſoleil ni aiguille*.

Pour lui, il nous aſſure qu'il ſ'en eſt tenu dans les termes d'une vie privée. Tout ce qu'il ſ'eſt permis, c'eſt de ſubſtituer des noms Grecs à des noms François, pour empêcher la malignité de faire des applications odieuſes, choſe à laquelle il proteſte qu'il n'a jamais penſé.

Nous devons cette Notice aux Lecteurs curieux d'avoir d'abord quelques renſeignemens ſur les Ouvrages & la perſonne des Auteurs que nous analyſons.



Il n'y eut jamais rien de ſi ſuffiſant, de ſi orgueilleux, de ſi impertinent, que le Héros & que l'Héroïne de cet Ouvrage : & malgré ces horribles défauts, il n'y eut rien en même temps de ſi aimable & de ſi ſéduiſant.

Le premier ſe nommoit Clytiman, la ſeconde étoit Chryſolite. Naïſſance, eſprit, beauté, arrogance, tout étoit

égal entr'eux. Chrysolite , originaire d'Athènes , étoit fille d'un des principaux Membres de l'Aréopage ; Clytiman , Citoyen de Mégare , sortoit de parens considérés par leurs vertus autant que par leurs services. Celui-ci étant venu à Athènes pour y puiser cette fleur de langage qu'on nommoit *atticisme* dans la Grèce , *urbanité* à Rome , & que nous appellons *politesse* en France , s'attira bientôt l'estime , la considération , l'amour de tous les Athéniens , parce qu'il avoit assez d'esprit pour déguiser son orgueil. Cette réputation de Clytiman choqua Chrysolite : elle avoit la prétention de plaire exclusivement. Tous les éloges qui alloient à d'autres lui paroissoient des outrages. La vanité de Clytiman étoit également offensée des applaudissemens qu'on donnoit à Chrysolite. Leur commun orgueil ressembloit à ces verres trompeurs , qui défigurent tous les objets en les renversant. O jeu cruel de l'amour , qui s'amusa à désunir d'abord ces deux cœurs , pour avoir plus de gloire à les réunir ensuite !

Quoique les personnes du caractère de

Clytiman (& il y en a beaucoup) n'aiment guères , notre Héros s'engagea pourtant , ou fit semblant de s'engager sous la puissance de Rosine , jeune Athénienne qui ne le cédoit qu'à Chrysolite en graces & en beauté. Chrysolite ayant appris cette passion la regarda comme une injure , & fut aussi tôt déchirée par ce tourment pénible qu'on appelle jalousie , comme si elle eût aimé. Heureusement pour elle , une fièvre qui survint à Rosine ayant effacé & terni la fraîcheur de son teint , l'amour de Clytiman s'évanouit soudain comme un nuage léger.

Ce volage Clytiman avoit un frère qui se nommoit Lyvion , & qui s'attacha lui-même à Rosine , quand il vit que son frère avoit cessé de l'aimer. Dans le même temps , comme on cherche à se rendre malheureux , notre Héros orgueilleux aborda plusieurs fois Chrysolite dans les cercles , à la promenade du Pyrée & ailleurs : mais cette fille palpitante & superbe le renvoyoit toujours à *sa malade*. Jamais ces deux jeunes gens ne se rencontroient qu'en tremblant : ils étoient effrayés de leur

présence mutuelle ; on les auroit pris pour deux ennemis qui ne sauroient se voir sans tressaillir : présage trop certain des maux qui devoient leur arriver , & dont cette histoire est pleine. Ce tremblement réciproque & involontaire dura long-temps. Tantôt Chrysolite le prenoit dans Clytiman pour ce qu'il paroïssoit être , pour une crainte respectueuse ; & son orgueil en jouïssoit. Tantôt elle croyoit y voir le ton de la passion ; & il nous seroit impossible d'exprimer alors ce qu'elle sentoît.

Elle étoit fille unique de Mironte , riche Citoyen d'Athènes. Sa mère avoit perdu la vie en lui donnant le jour , & lui avoit laissé ses graces & sa beauté. Son père qui reconnut dans les traits de cette enfant tous ceux d'une épouse adorée , mit toutes ses affections en elle ; il la gâta , mais il lui donna une excellente éducation. Il n'étoit livre , ancien & moderne , qu'elle n'eût lu ; point de science qu'elle ne voulût approfondir. Parvenue à l'âge de seize ans , son père ne reçut plus de jeunes gens chez lui ; Chrysolite n'y voyoit que des hommes mûrs & sages. Mais pour pro-

curer quelque dissipation à sa fille, il lui permettoit souvent d'aller avec sa Gouvernante chez ses nièces. C'étoient quatre sœurs si réservées & si sages, qu'on ne les appelloit dans Athènes que les Uranies. Leur beauté égaloit leur sagesse; & dans ces brillantes cérémonies Religieuses où toute la Grèce alloit admirer ses jeunes Athéniennes, portant les corbeilles sacrées sur leurs têtes, elles attiroient tous les regards, & ne pouvoient être éclipsées que par Rosine & Chrysolite.

Or ces quatre sœurs recevoient chez elles les jeunes gens les plus distingués. A ce titre, elles ne pouvoient fermer leur porte à Clytiman. Ce jeune Mégarien, à force d'y voir la hautaine Chrysolite, sentoit augmenter son trouble. Son état, ce qu'il souffroit, étoit indéfinissable à ses propres yeux. Un jour il dit à Chrysolite : = Qu'est-ce donc que votre fatale vue jette éternellement dans mon ame ? Est-ce la terreur, le respect, ou quelque autre passion que je ne puis éclaircir ? Ah ! du moins ce n'est pas de l'amour =. *Je le crois bien*, lui répondit soudain l'altière Chrysolite.

Ces paroles & d'autres aussi brusques qui les suivirent en différentes occasions , blessèrent d'abord l'impatient Clytiman. Mais peu après , comme les gens qui aiment n'ont ni suite dans l'esprit ni arrêt dans la tête, involontairement il se rapprochoit & revint à l'objet de son martyre. Ayant remarqué que l'insensible Chrysolite avoit la plus grande confiance dans les Uranies , sans trop savoir pourquoi , il s'attacha davantage à ces quatre sœurs , faisant tout au monde pour leur plaire , pour leur donner une idée favorable de lui.

Amélite , l'aînée des quatre , avoit trop d'expérience pour n'avoir pas vu d'abord que les deux fiers ennemis deviendroient bientôt deux modèles d'amour ; elle étoit fort embarrassée , en voyant que l'explosion de cette flamme réciproque alloit se faire dans sa maison. Le temps n'étoit pas encore venu , où les femmes ne devoient plus avoir de scrupule de se rendre *utiles* à leurs amies , en se prêtant à leurs sentimens secrets , en les protégeant , en les couvrant de l'ombre du mystère , ou même en publiant leurs sentimens dans l'occasion

pour faire une sorte d'honneur aux imprudentes qui s'y étoient abandonnées. Elle voyoit bien que l'alliance des deux jeunes personnes seroit très convenable, & que Clytiman qui venoit d'entrer dans l'Aréopage & d'être honoré de la robe de pourpre, méritoit autant que tout autre la main de Chrysolite : mais elle ignoroit les intentions de Mironte, & ne vouloit pas risquer de les contrarier.

Dans ce temps Lycaste, père de Clytiman, rappella son fils à Mégare pour l'y marier. A cette nouvelle, il se sentit déchiré ; il sentit qu'il ne haïssoit pas Chrysolite autant qu'il l'avoit cru. Chrysolite, de son côté, éprouva une sorte de jalousie contre la future épouse du beau Mégarien, quoiqu'elle ne la connût point. Le même soir ayant assisté à une fête qu'on célébroit à l'occasion d'une victoire remportée sur les Doriens, elle y parut bien parée & bien triste ; & Clytiman y eut l'air plus affligé encore.

Il fut obligé de partir pour Mégare. Son mariage avoit été arrêté. Ne pouvant le rompre, il fait consentir son

père à le différer. Ah ! Mégare n'avoit plus de charmes pour lui : tous ses trésors étoient à Athènes, il y revola. Il n'y fut pas plutôt, que ses craintes, ses inquiétudes, ses soucis redoublèrent. A la vérité Chrysolite montra à sa vue un air de satisfaction, qui sembloit dire : *Je l'ai pourtant encore ramené à mes pieds ; qu'il y reste.* Mais lui, il n'éprouva qu'une surcharge de peines.

Tranchons tous ces tendres & séduisans embarras, & venons aux grandes crises. Après mille protestations de haine immortelle de part & d'autre, cette prétendue haine enfanta la plus vive passion.

Chrysolite ne se sentit pas plutôt vaincue, elle n'en eut pas plutôt fait l'aveu sur-tout, que son orgueil en fut humilié. Il est, parmi les femmes, de ces caractères que l'amour n'assujettit qu'à moitié ; il est bien des Chrysolites qui, abattues d'un côté, cherchent à se relever de l'autre. Celles pour qui les défaites sont l'état naturel, appellent cela caprice : pauvres femmes ! elles ne sauroient atteindre à l'énergie des passions, quoiqu'elles aient toujours ces grands

mots à la bouche. Le cœur & la tête de notre Chrysolite avoient bien une autre chaleur, une chaleur qui ne tenoit point au futile lien d'un siècle barbare ou d'un siècle éclairé, mais à la Nature, qui est de tous les temps, de tous les pays, & qui conserve toujours son cachet vainqueur.

Clytiman avoit une sincère amitié pour Amélite, l'aînée des Uranies. Comment ne l'auroit-il pas eue ? c'étoit à elle qu'il devoit en grande partie ses succès sur Chrysolite. Aussi, dans toutes les occasions, il lui marquoit sa reconnaissance. Cette reconnaissance déplut à Chrysolite ; elle se persuada que celui qui l'aimoit, devoit regarder l'univers avec indifférence. = Il faut, dit-elle un jour à Clytiman, il faut que pour moi non-seulement vous laissiez-là Amélite, mais encore que vous lui marquiez du mépris. = Du mépris ! répondit Clytiman ; du mépris à une personne si estimable, à qui je dois tant ! = Il le faut, vous dis-je, ajouta Chrysolite, & je le veux. Autrefois je n'avois des yeux que pour moi, & je me paroissais à moi-même le seul être intéressant qu'il

y eût au monde. Vous m'avez fait changer d'objet; je n'aime plus que vous maintenant. Faites donc retomber sur moi seule cet amour exclusif, universel, que je me portois & que je vous ai donné. Hésitez une minute, vous ne m'aimez pas, & je me dégage. = Chrysolite, reprit Clytiman, vous êtes un tyran; mais je vous proteste que je le ferai à mon tour; retenez bien ce mot. A présent, je vais vous obéir: que faut-il faire =?

Chrysolite lui déclara qu'il falloit chercher une querelle à cette vertueuse fille, & l'offenser. Passons sur cette offense, aussi pénible pour le Lecteur que pour celui qui fut obligé de la faire. Disons seulement que la sage Amélite en comprit d'abord la cause, & qu'elle plaignit la foiblesse de Clytiman réduit à une telle extrémité, sans en avoir d'autre ressentiment.

Cette belle opération faite, l'offenseur retourne à son tyran, & lui dit: = Je vous ai obéi; la vertueuse Amélite est très-complètement & très-gratuitement offensée. Etes-vous contente du moins? = Oh! très-contente;

je vous remercie, répond Chrysolite.

= C'est donc maintenant mon tour, s'écrie Clytiman. Je vous l'ai promis, & je demande bien pardon à votre orgueil, si le mien que vous avez blessé prétend une réparation convenable, un sacrifice si grand, que vous allez en être étonnée. Tout doit être égal en amour, & ce sentiment ne veut pas de supériorité & d'avantage, d'un côté plus que de l'autre. En un mot, j'ai fait ce que vous avez voulu; faites maintenant ce qui me plaît.... Vous tremblez, vous mériteriez que je réalisasse ma menace. Mais non, je serai plus généreux, & votre imprudence restera impunie. Je n'exige à présent de vous qu'une promesse de mariage, écrite de votre main =.

L'altière & superbe Beauté se récria en vain contre cette étrange prétention; il fallut obéir à son tour, courber la tête, renoncer désormais à la coquetterie & à la domination, signer son engagement éternel.

Combien de jeunes cœurs se croient invincibles, pour n'avoir encore rencontré ni dangers ni obstacles! Il leur

faut une défaite éclatante pour leur ôter cette chimère de l'amour - propre. Celle que fut obligée d'effuyer alors Chrysolite, lui ouvrit les yeux & la rappella à la raison. Son orgueil expira. Elle craignit sérieusement que Clytiman, après avoir obtenu ce point sur elle, ne lui imposât des loix plus pénibles à suivre. Depuis ce temps elle ne fut plus exigeante. O Belles ! vous aimez l'empire : c'est fort bien fait ; vous sentez votre foiblesse. Mais gardez vous d'appesantir le joug sur ce que vous aimez ; la révolte est à craindre. Le Despotisme détruit l'amour, comme il anéantit les grandes Puissances.

Revenons à notre Clytiman : après cette victoire, il se conduisit comme César vainqueur à Pharsale ; il fut généreux. Sûr de tenir désormais l'orgueilleuse fille, il rendit sa sujétion fort douce.

Mais en amour, on n'est pas plutôt heureux, que voilà les orages qui arrivent en foule. Il semble que tous les hommes, tous les élémens, la Nature entière, conjurent contre ce sentiment.

Clytiman se vit d'abord un rival ; fier

Guerrier, qui, ayant cueilli beaucoup de lauriers à Chalcys, s'imagina que nul homme n'oseroit lui disputer Chrysolite qu'il avoit vue, aimée, & demandée à Mironte à-la-fois. Chrysolite n'avoit d'abord témoigné que du mépris pour ce nouvel Amant; elle lui marqua ensuite de l'humeur. Ce Guerrier apprend qu'il a un rival aimé, & devient furieux. L'Auteur prétend qu'ils se battirent, quoiqu'assurement les duels, nés dans la barbarie de nos Peuples Occidentaux, fussent ignorés dans la guerrière & savante antiquité. Il ajoute que le vainqueur de Chalcys, vaincu par Clytiman, & méprisé par Chrysolite, ne put encore éteindre sa flamme, parce que les yeux de cette fille portoient des traits aussi inévitables que celui de Céphale, & qu'il falloit mourir quand on en étoit atteint.

Pendant que cet Amant infortuné entretient une blessure insensée autant qu'incurable, Mironte apprend la passion avouée de Clytiman pour sa fille. Il désapprouve ce sentiment qui contrarie ses vues; & à Athènes, comme à Paris, les pères n'étoient pas toujours assez raisonnables pour se prêter aux tendres délires

de leurs enfans. Ainsi Chrysolite , déjà contrainée par un Amant odieux , le fut bien plus encore par son père. Depuis cette découverte fâcheuse , sa maison devint plus impénétrable que l'asyle de Vesta ; défense très-rigoureuse fut prononcée à Chrysolite de voir le Mégarien Clytiman.

Qu'on juge de l'horrible contrainte qu'éprouvèrent deux Amans de ce caractère. Leur orgueil n'avoit disparu, que pour faire placé à la plus violente passion. Tous deux sentirent leur flamme s'accroître encore par cette absence cruelle; tous deux se déchaînèrent séparément contre la tyrannie de Mironte , Vieillard atrabilaire, qui , inhabile aux amours , vouloit ravir le plaisir d'aimer à ceux que la zône torride de la vie remplissoit de tous ses feux.

Chrysolite ne pouvoit plus sortir : mais Clytiman , plus heureux , pouvoit s'approcher du moins de la maison qui recéloit son trésor. La demeure des Uranies étoit contiguë à cette maison. A la vérité , Chrysolite jalouse en avoit interdit l'entrée à Clytiman : mais cette interdiction devoit céder à un besoin plus pres-

fant. Les deux infortunés mouroient alors. Dans cette nécessité, Clytiman retourna donc chez les Uranies, où il fut bien reçu ; même par Amélite. Son cœur étoit oppressé, le voisinage le soulagea ; les soupirs prirent un libre cours ; il pleura ; il retourna tous les jours à cette maison ; & là, dans une salle basse dont les fenêtres donnoient sur celles de Chrysolite, il déplorait sa destinée cruelle, & maudissoit le mur de séparation qui lui déroboit l'objet de sa peine. Un jour il croit entendre légèrement marcher derrière ce mur fatal ; il distingue des soupirs ; il voit passer Chrysolite par une croisée, & se perdre soudain, semblable à ces rayons rapides du soleil qui s'échappent d'un nuage pour se cacher promptement dans un autre. Il ne voit plus rien ; il croit presque que c'est une illusion de son esprit en désordre. Cette même image revient : ce n'est plus une image, c'est la réalité ; c'est Chrysolite qu'il voit, qu'il entend, à qui il peut enfin parler. Elle revoit donc aussi ce qu'elle aime ; elle lui fait gré de cette invention : elle lui envoie, pour le remercier, un baiser à la Napolitaine.

C'étoit l'hiver ; il n'y avoit point de feu dans l'une ni dans l'autre pièce. Mais nos Amans ne s'en apperçurent point ; ils n'auroient pas eu froid au milieu de toutes les glaces de la Scythie.

Quand on se voit & qu'on se parle, est-on si malheureux en amour ? L'hiver étoit déjà à la fin ; & le jour , en devenant plus long , prolongeoit aussi la satisfaction que nos deux jeunes Amans avoient d'être ensemble.

Mais voici une nouvelle peine ; Felismon , jeune Athénien dont la Noblesse remontoit à Cécrops , vient demander encore la main de Chrysolite. Elle n'ose le refuser ouvertement , & Clytiman va s'imaginer qu'elle l'aime. Il devient jaloux ; il sort d'Athènes , & va à Ambracie , après avoir bien recommandé à Lyvion son frère , toujours adorateur de Rosine , de lui écrire tout ce qui surviendrait dans son absence.

Chrysolite fut indignée de ce procédé choquant. *L'ingrat , s'écria-t-elle ! il en souffrira , il en sera cruellement puni ; je n'aimois quelui , il me fait l'outrage de croire que j'en aime un autre : réalisons aux yeux de son frère , qui m'observe ici , ce soupçon cruel.*

Elle le réalisa en devenant coquette, en feignant du moins de l'être devenue. Ayant recouvré la liberté de sortir, non-seulement elle avoit l'air d'agréer les vœux de Felismon, mais encore de tous ceux qui lui rendoient des soins. Elle n'étoit plus reconnoissable. Les Uranies ne savoient que penser de ce changement : Lyvion crut qu'elle avoit parfaitement oublié son frère ; il le lui mande.

Mander à un Amant éloigné qu'il est trahi, c'est le moyen de le faire revenir ; car enfin, il faut bien, de toute nécessité, accabler alors une volage de tous les outrages qu'elle mérite. D'ailleurs, le malheureux s'ennuyoit horriblement à Ambracie, malgré tous les efforts que l'ardente Belize & la tendre Phylistée, à qui il avoit plu beaucoup, faisoient pour l'enchaîner auprès d'elles. Il revient donc à Athènes ; il est en présence de Chrysolite chez les Uranies, & tête-à-tête avec elle. Il avoit bien des vérités tristes à dire, de justes reproches à faire. Il tenoit à la main la fatale promesse de mariage que l'infidelle lui avoit faite. Elle est-là, cette infidelle. O pauvre Clytiman ! malgré toutes vos belles résolutions, vous

êtes plus que jamais sous le joug ; & Chrysolite vous défarme , seulement en haussant les épaules , & en vous riant au nez , sans vous dire une parole.

= Oui , se dit-il , quand , l'ayant quittée , il se vit plus fort , elle se moque de moi ! Examinons d'abord si elle m'aime encore : si elle m'aime , je saurai bien la fixer =.

Elle l'aimoit toujours ; & , quand il en fut bien sûr , s'étant encore trouvé seul avec elle , & ayant reçu de nouvelles protestations d'une tendresse qui seroit indépendante de tous les événemens , il lui dit : = Belle Chrysolite , je vous crois sincère à présent ; mais votre volonté est bien fragile. Avezvous pu vous empêcher d'être coquette , même après m'avoir donné cette promesse de mariage ? Vous savez ce que vous aviez alors à craindre de l'excès de mon amour , & quelle fut ma générosité ; je me la rappelle encore avec plaisir : mais je serois un sot aujourd'hui , & même je ne vous aimerois pas , si je négligeois d'employer le seul moyen qu'il y ait au monde pour vous fixer =.

Imprudente Chrysolite , arrêtez , refusez l'impérieux Clytiman. *Il n'y a point*

d'homme qui n'aime les faveurs , & qui ne mésestime celle qui les accorde ; elle les donne comme une preuve de son amour , il les reçoit comme celle de son mérite. Le plus grand avantage qu'une femme puisse prendre , c'est de n'en donner à personne sur elle.

Qu'on nous dispense ici de dire si Chrysolite suivit ou ne suivit pas le sage conseil que l'Auteur lui donne. Il est certain du moins qu'elle ne fut plus coquette , qu'elle fut faire approuver à son père l'aversion qu'elle avoit pour Felimon & pour tout autre que Clytiman , sans pouvoir néanmoins déterminer Mironte en faveur de ce dernier.

Une grande peste vint accabler la Ville d'Athènes. Mironte , pour en éviter la contagion , se retira à Eleusis avec sa fille. Que fera Clytiman ?

Afin de fuir la peste , il partit lui-même pour Mégare. Or , pour aller dans cette Ville , il falloit passer par Eleusis. En y passant , il falloit se déguiser pour voir Chrysolite. Eh ! les déguisemens coûtent-ils à l'amour ? est-il rien dans la Nature entière de si déguisé que ce Dieu ? L'Auteur nous représente Clytiman rôdant autour de la maison de Chrysolite ,

comme la tourterelle autour de l'arbre d'où l'oiseleur cruel lui a ravi ses petits; mais avec cette différence que la tourterelle ne change point de forme, au lieu que Clytiman changeoit dix fois d'habit, chaque jour. Tantôt il étoit vêtu en Payfan, en Chasseur, en Mendiant; tantôt il étoit aveugle, borgne, boiteux. Un jour qu'il s'apprenoit à boiter au bout du jardin de Mironte, Chrysolite, cachée derrière un buisson, *l'avise* : = Arrêtez, lui dit-elle, Clytiman, ce n'est pas devant moi qu'il faut *clocher* =. Il vola à elle : quel bonheur !

Après cet entretien Clytiman ne fit plus autre chose que d'aller de Mégare à Eleufis, & d'Eleufis à Mégare. Lycaste son père vouloit renouer l'ancien mariage différé. Son fils alors lui avoua son tendre secret, & se jeta à ses genoux. Il attendrit Lycaste, sans le gagner; mais il s'en flatta. Il courut apprendre à Chrysolite cette heureuse nouvelle. Elle fit de son côté la même démarche auprès de Mironte, qu'elle ébranla aussi. Mais hélas! ils se hâtèrent trop tôt de réaliser, dans leur imagination, une espérance trompeuse.

Ici l'Auteur enchaîne, avec beaucoup d'art & d'intérêt, différentes aventures d'amour pour justifier le titre de son Ouvrage, sans jamais perdre de vue ses deux principaux personnages.

Le second Livre commence, & Lyvion raconte à sa chère Rosine l'histoire de son frère Clytiman. La passion de ce dernier pour Chrysolite n'étoit pas sa première passion. Dès l'âge de seize ans il avoit aimé la douce Célestine, que l'injustice de ses parens condamna bientôt au célibat en la renfermant pour sa vie dans un Temple de Diane. Rejeté de cet amour, il en avoit depuis conçu un plus heureux pour cette même Phyllistée qu'on vouloit lui faire épouser alors, mais dont il ne vouloit plus, parce que le volage avoit trop facilement triomphé d'elle. Hélione avoit été sa troisième passion.

Cette Hélione, nouvelle Médée, forme elle seule un Episode, qui est un véritable Poëme épique. Fille d'un Roi de Corcyre, son père, pour la marier à un Prince étranger, détache de sa Couronne l'importante Province de Céphalonie qu'il lui donne en souveraineté.

Septembre 1783.

I

Peu satisfaite encore d'un patrimoine si considérable pour une Princesse qui avoit un frère, elle étrangle ce frère sorti à peine du berceau, comme jadis l'ancienne Médée avoit étranglé son frère Absyrte: encore, celle-ci fut-elle bien moins coupable, puisque ce fut l'amour qui la porta à ce crime. La seule ambition, bien moins excusable que l'amour, y précipita la scélérate & belle Hélione. Cette fille impie suscite ensuite une guerre civile à celui qui lui avoit donné le jour. Au bruit de cette guerre qui importoit à l'humanité entière, tout ce qu'il y avoit d'hommes vertueux dans la Grèce, se rend auprès du Roi de Corcyre pour y venger la Nature outragée par Hélione. Du nombre de ces Guerriers généreux se trouva notre Clytiman. Il demande & obtient la permission d'aller assiéger la Princesse Fratricide dans une forteresse où elle s'étoit enfermée. En faisant le tour de cette place pour la reconnoître, il avoit attiré les yeux d'Hélione. Tous les sentimens deviennent crime dans les cœurs criminels. La Princesse conçut aussi tôt, non de

l'amour (les scélérats n'aiment point), mais une passion forcenée pour lui. Elle lui écrit dans les termes d'une prostituée ; & malgré tous ses charmes & la beauté la plus ravissante , elle n'inspire que du mépris à Clytiman , après lui avoir inspiré de l'horreur. Elle a l'assurance de venir aux lignes de Clytiman ; elle y paroît presque avec la confiance des grandes ames. Clytiman est étonné de ce courage ; il est sur tout frappé de l'éblouissante beauté de la déloyale. Il étoit jeune , il laisse pénétrer dans son cœur des feux que l'estime n'avoue point. Hélione sentant l'effet vainqueur de ses charmes , redouble la séduction : Clytiman est sous le joug. On convient que la nuit prochaine il se rendra , par un souterrain , à l'appartement de la Princesse. Une juste punition du Ciel empêcha ce rendez-vous téméraire : dès l'entrée de la nuit les assiégés , honteux de seconder une fille & une sœur dénaturée , se révoltent. On fond dans sa chambre ; elle est mise en pièces, au moment où Clytiman alloit entrer dans le souterrain. A ce bruit , il s'arrête ; il croit que c'est un piège , une trahison ,

un nouveau crime de la Princesse. Il rejoint sa tente. A peine y est-il, qu'on vient mettre à ses pieds les clefs de la forteresse. Il y entre; il voit traîner dans les rues les restes défigurés de celle qui, malgré tous ses crimes, lui avoit paru, la veille, la Reine de la beauté.

Lyvion continue de raconter à Rosine, avec de bien longs détails, les aventures amoureuses de son frère. Dans ces aventures, il y a de fréquens déguisemens d'hommes en femmes, & de femmes en hommes, selon le goût de ce temps-là, ainsi qu'on a pu le voir dans plusieurs de nos Extraits précédens.

Telles étoient donc les inclinations subalternes qu'avoient eues Clytiman, avant d'en prendre une véritable, forte & victorieuse.

Suivons rapidement le reste de cette passion.

Chrysolite perdit son père. Qui n'eût dit qu'après cette mort, qui la rendoit libre, elle auroit aussi-tôt contracté une alliance si long temps & si cruellement contrariée? Mais la coquetterie est un

vice incorrigible (1). Chrysolite, malgré sa promesse de mariage, malgré ce qui s'étoit passé entr'elle & Clytiman, ne profita de sa liberté que pour s'occuper de nouvelles conquêtes. Elle en fit beaucoup. Lyvion & les Uranies mandèrent ce nouveau travers de la volage à Clytiman, qui étoit toujours absent d'Athènes. Que fera-t-il maintenant pour la ramener, ayant déjà employé deux moyens si efficaces & si inutiles, sans pouvoir la fixer?

Il revient à Athènes, & y trouve Chrysolite dans cet état fâcheux où une femme, qui a un tort à se reprocher, est, pour son ancien Amant, sans amour & sans haine. Le seul sentiment qui reste alors, est celui de la crainte; c'étoit celui de Chrysolite. Sa réputa-

(1) Elle l'étoit dans ce temps-là. Dans le nôtre c'est autre chose. Nous n'avons plus la force d'être entièrement vertueux, ni même entièrement vicieux. Une preuve de cela, c'est que nous avons eu des Ouvrages estimables, & qui ont paru vrais avec raison, sous le titre de la *Coquette corrigée* & de la *Coquette fixée*.

tion étoit au pouvoir de Clytiman : mais elle connoît sa probité , elle se rassure. Indiscret , elle l'auroit aimé peut-être , elle l'auroit feint du moins ; délicat , elle rompt sans pudeur avec lui.

Maltraité par l'amour , il vole à la gloire , & en trouve dans le Péloponèse , qui étoit alors en armes. Nulle Coquette ne veut perdre , même celui qu'elle dédaigne. Les femmes d'Athènes ressembloient fort à celles de Paris.

L'adorateur favorisé de Chrysolite étoit alors Validor. L'heureux Validor cessa de l'être , lorsque Clytiman se fut retiré. Ce fut bien pis , quand la renommée vint répandre dans Athènes que le jeune Membre de l'Aréopage étoit à-la-fois la terreur des ennemis & l'amour des Athéniens. Cet amour réveilla celui de Chrysolite , si pourtant les Coquettes sont capables de s'élever à ce sentiment. Elle sentit sa perte , elle maltraita Validor , elle se désespéra. Toute sa légèreté passée se retraca alors à sa mémoire. Elle écrivit à Clytiman , lui peignit tous ses regrets dans les termes les plus passionnés : vain re-

tour , inutile regret ! Clytiman n'ayant pu corriger Chrysolite par la promesse de mariage & par les faveurs qu'il avoit obtenues d'elle , s'arma de tout son courage , soumit son cœur en le déchirant , & manda à l'infidelle que c'en étoit fait , qu'il laissoit le champ libre à Validor & à tous ceux qui voudroient perdre le repos & la raison auprès d'elle.

Il n'est point d'expressions qui puissent rendre la douleur de Chrysolite. Mais un rayon d'espoir éclaircit pour un moment l'obscurité de ses pensées. La plus foible espérance arme , d'une manière bien étrange , l'esprit & le courage d'une femme qui aime. Chrysolite , en cela , est un modèle à présenter à toutes celles que leur étourderie jette dans ces crises délicates. On croiroit que l'Ouvrage ne fait , pour ainsi dire , que commencer ici ; l'Auteur le finit soudain , de la manière la plus brusque. Il auroit pu alonger son Livre autant qu'il auroit voulu , ayant atteint le point véritable de l'intérêt. Mais son but étoit de montrer *le secret des Romans* ; & il jette la plume , en promettant cependant une seconde partie. Il

paroît qu'il ne l'a pas donnée; du moins nous ne la connoissons pas, & l'Abbé Lenglet qui cite cet Ouvrage, ne dit pas un mot de cette seconde partie.



NOTES CRITIQUES

CE Roman a 810 pages in-8°. Il n'est pas douteux que ce ne soit encore ici une histoire moderne sous une enveloppe grecque. On y retrouve les anagrammes de plusieurs personnages fameux de ce temps, & l'Auteur en convient lui-même dans sa Préface. Sous ce rapport nous ne ferons aucunes recherches: elles seroient peut-être aussi ennuyeuses pour nos Lecteurs que pour nous-mêmes.

Mais nous observerons qu'il n'y a pas eu de temps en France où il y ait eu un si grand nombre de Romans, qu'à l'époque où celui-ci parut. C'étoit un instant de trouble, d'agitation, de révolte, d'exaltation; l'instant où les grands Seigneurs, que Richelieu vouloit asservir, bravoient l'échafaud pour

s'affranchir. Les Romanciers imprimoient le même enthousiasme à leurs écrits. C'étoient des plans combinés d'abord avec la même suite que les partis qui se formoient dans l'Etat. Ces plans jettés, l'esprit s'exaltoit, l'imagination s'étendoit, mille aventures venoient se joindre à l'action principale, & l'on devenoit bien prolix. Ce luxe qui amenoit la confusion, n'étoit pas sûrement l'ouvrage du goût. Mais on est abondant, bien long-temps avant de pouvoir devenir simple.

Il y a donc un choix à faire dans tous ces vieux Ouvrages.

Le secret des Romans est divisé en quatre livres. Le début de chacun de ces livres est toujours piquant; qu'on en juge par ce morceau qui commence le troisième. » Jusqu'ici nous n'avons donné que les premiers traits au tableau des humeurs de Chrysolite. Après cette première touche, il y faut coucher les couleurs, & puis les éclaircir. C'est un portrait que je trace des secrets mouvemens & de l'inégalité de l'esprit des filles, où plusieurs se trouveront peintes au naturel, quoique peut-être le peintre

ne les ait jamais vues. Il y a tant de temps que la Nature travaille à nuancer ses productions , qu'elle peut bien s'oublier quelquefois parmi toutes ces diversités , & jeter dans un autre siècle à Paris ce qu'elle a produit dans Athènes vingt siècles auparavant. La composition du naturel des hommes est presque épuisée , quoiqu'on la tienne infinie ; & l'Auteur de toutes choses sur le Théâtre général du monde , fait comme les Comédiens qui , après avoir joué les Pièces nouvelles , reviennent aux anciennes. Or , comme ce seroit une folie de vouloir injurier la Nature , de nous faire semblables à ceux qui nous ont précédés , ce n'en seroit pas une moindre de crier contre un Auteur qui découvreroit dans un de ses personnages les mêmes vices qui sont en nous. Je prie cependant les filles qui croiroient que c'est leur peinture que j'ai voulu faire , de m'en venir avertir ; & pour n'être ingrat à leur peine , je m'offre de mettre au-dessus de ce tableau le nom & l'âge , comme l'on fait aux autres ».

- On sent parfaitement qu'après cette

politesse que le sieur Maréchal fait aux filles qui vivoient sous Louis XIII, aucune n'alla se plaindre à lui.

Ce Roman pourroit être la matière de dix autres, par le nombre des aventures qu'il renferme. L'occasion de critiquer y renaît souvent ; mais il y a aussi beaucoup d'invention. Un autre mérite qu'on ne sauroit lui refuser, c'est la peinture naturelle des intrigues amoureuses qui se filoient avec tant d'art & de longueur, il y a cent quatre-vingts ans, & sur-tout la peinture d'une coquetterie qui a bien changé de forme.

Fin du Volume de Septembre.

T A B L E

DU VOLUME D'AOUT.

EVELINA ou l'entrée d'une jeune personne dans le Monde.	Page 3
Le Menestrel de Bruges.	105

TABLE du Volume de Septembre.

ELISABETH DE WATTERINGEN.	Page 3
Le Roman Satyrique.	63
La Chrysolite ou le Secret des Romans.	170

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois de Septembre de la *Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 20 Août 1783.

DE SANCY.

De l'Imprim. de DEMONVILLE, rue Christine.





209732

LF.C.

B582u

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.131-132.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

